

Laurent Potvin, fms

**DE VIRIS
ILLUSTRIBUS**

**Château-Richer
2011**

Préface

Cet ouvrage n'est pas une réédition moderne du manuel ancien de Lhomond : ***De viris illustribus orbis Romae a Romulo ad Augustum***, un manuel scolaire si célèbre que, composé au XVIII^e siècle, il était encore en usage courant au XX^e siècle. Non. L'ouvrage que je vous présente se veut moins prétentieux mais aussi sérieux. Son but : honorer des hommes de notre temps, parfois d'un autre pays, actifs dans d'autres domaines que ceux de ces grands hommes des temps anciens.

Le but de ces pages : souligner le passage et l'action parmi nous de quelques Frères Maristes – je les ai tous connus moins un – qui se sont mis au service de l'Église, de la jeunesse et de leurs confrères. C'est que la vie des religieux, selon la longueur de leur existence, comporte deux volets : des années d'activités consacrées à l'éducation de la jeunesse, au pays ou en mission; ensuite, des années, à l'âge de la retraite, consacrées éventuellement aux divers services de la communauté selon la santé, les talents et les besoins. C'est donc un hommage fraternel que je veux rendre ici à la mémoire de tous ces Frères qui ont marqué parmi nous leur passage par leurs attitudes particulières, leurs dons personnels, leurs fonctions, leurs œuvres, leurs écrits. Ces hommes nous ont impressionnés à divers degrés. Tout cela ne doit pas rester enfoui dans le monde ténébreux de l'oubli. Au contraire, ne convient-il pas de mettre en lumière ces exemples, de célébrer les activités de ces hommes alors qu'ils agissaient parmi nous; de souligner les services que leurs talents, leur volonté d'être utiles et leur engagement personnel leur ont permis de rendre à la société? Utiles aux autres, ils se sont consumés...

La valeur de ces hommages ne doit pas être mesurée au nombre de lignes qui mettent en lumière certaines actions de ces hommes. Ce n'est pas cette sorte de balance qu'il faudrait employer ici pour mesurer l'impact que ces Frères ont exercé sur la société de leur temps. Ces quelques pages évoquent brièvement un petit nombre de leurs activités. Tout un pan de leur action restera consigné ailleurs, et le reste demeurera connu du Seigneur seul, le Seigneur qu'ils ont servi de leur mieux dans les enfants avec leurs Frères de la terre.

Laurent Potvin, fms

Le Petit Révérend

Philémon Roy – Frère Philémon-Antoine 1888-1953

Quand nous entendons parler d'un Petit Révérend, c'est que nous rappelons, d'un air amusé, la mémoire du Frère Philémon-Antoine. Les malins qui aiment mettre de la variété et de l'humour dans les noms parlaient souvent de lui en le nommant Frère « *Filez, mon Antoine.* » Ils avaient soin de souligner la pause entre ces deux parties : **filez** et **mon Antoine**, le tout prononcé sur un ton autoritaire!

J'ai vécu quelques années avec ce confrère conscient de sa profonde dignité, vêtu comme une carte de mode... religieuse, évidemment : soutane noire d'une propreté impeccable; souliers cirés sans un grain de poussière pouvant les ternir car ils étaient sans doute frottés matin, midi et soir; manchettes d'une blancheur éclatante et d'un pli en rapport, et bien empesées; boutons de manchettes jaune doré; rabat immaculé et toujours d'équerre. Et la couronne : une belle chevelure argentée dont chaque poil occupait sa place prévue dans le rangement général... Ce Frère distingué méritait donc la cote d'excellence quant au décorum religieux.

Dans une vie antérieure, il avait sans doute été dans l'armée où, dit-on, se tient chaque matin la revue des troupes sur le terrain de parade alors que chaque soldat subit l'inspection de chaque élément de la tenue vestimentaire : uniforme net, bottes bien cirées, pantalons bien pressés, boutons de tunique présents et bien astiqués, et jusqu'au képi trônant au sommet du crâne dans une position orthodoxe. Un examen des pieds à la tête que le capitaine exécutait sur chaque soldat et sans ménagement. Une inspection en règle! Notre Révérend Frère Philémon avait donc été parfaitement rompu à cette discipline spartiate. Sergent Philémon Antoine devait décrocher tous les jours la note parfaite : 10 sur 10! Si bien que son attitude dans notre Confrérie de Marie invitait les autres membres de la communauté à mieux surveiller leur tenue vestimentaire, même si tous

n'étaient pas rompus à ce parfait décorum. Le Petit Révérend, c'était le modèle de référence concernant la dignité personnelle du parfait religieux.

Devant ce souci de dignité bien rangée, les confrères parlaient entre eux et toujours avec un profond respect, à voix basse, à son approche, se disant : « Voici le Petit Révérend. » Petit, car il était de stature plutôt modeste affichant un commencement assez prononcé d'arrondissement en devanture. Le titre de Révérend, il le méritait sûrement à cause de la dignité que son port majestueux affichait et que sa démarche mesurée soulignait. Et ce titre de « Petit Révérend » qu'il trouvait parfaitement justifié, il savait le porter avec dignité. Un peu plus, il aurait réclamé qu'on l'utilise toujours tout haut à son endroit. Mais on l'utilisait tout bas!

Cette dignité sur sa personne, sa tenue impeccable, tout cela allait de pair avec sa dignité en paroles. Il était souvent sentencieux, pour ne pas dire grandiloquent! Voici quelques spécimens du genre que nous nous répétions parfois entre nous :

- Au début d'une promenade au grand air hivernal : « Mon Frère, le vent du nord, de quelque côté qu'il souffle, est toujours froid, n'est-ce pas? »
- S'adressant à des jeunes rencontrés dans la cour de récréation : « Mes petits amis, que pensez-vous du conflit sino-japonais? »
- Devant un élève un peu bavard : « Mon petit ami, je vous prie de respecter le silence par délicatesse envers vos condisciples qui voudraient ne rien perdre de mes doctes explications. »
- Devant une attitude un peu rébarbative d'un élève en classe : « Mon petit ami, si vous n'obtempérez pas à mes objurgations, je vous vitupère! »
- À table, sur un ton de conseiller avisé : « Mes Frères, mangeons bien pour faire du bien plus tard! »
- Sentencieux, durant les emplois du samedi matin : « Mes Frères, on n'est pas riches, mais on est propres! Mettons-y du cœur! Propreté de cave au grenier! »
- Au début d'une récréation : « Mes enfants, soyez actifs. Je vous prie de participer au jeu, car tout ce qui ne bouge pas rouille. »
- Lors de l'inspection occasionnelle et sans préavis des mains des élèves au début de la classe du matin : « Mon petit ami, vos doigts sont en deuil. Voyez les

cercles noirs sous chacun de vos ongles trop longs... Demain, je ferai une inspection spéciale pour vous. Apportez les dix corrections nécessaires. »

Sa conversation habituelle prenait souvent de ces tours cérémonieux et solennels qui suscitaient amusement et réactions joviales. Ses phrases prenaient même très souvent un tour suave grâce au soin recherché dans le choix des mots et l'expression de la voix. La première rencontre avec un tel personnage ne laissait personne indifférent.

Frère Jean-Paul Desbiens consacra une nécrologie à ce confrère dans le numéro de janvier-février 1954, aux pages 296-301 de la revue communautaire **Entre-Nous**. Il terminait ainsi son propos : « *À la fin, tout est GRÂCE, et Sainte Marie est très bonne de nous tolérer, tous tant que nous sommes, dans sa famille privilégiée. Puisse-t-elle nous obtenir la même imméritée faveur!* »

Persévérance, cette « *imméritée faveur...* » Cela souleva tout un débat chez les confrères! Cette affirmation catégorique, ça ne passait pas! Même si l'auteur de cette forte affirmation avait mentionné le mot GRÂCE en majuscules, – j'ai sous les yeux le texte original de cet article.

Deux cas : on mérite de persévérer, ou bien, on bénéficie d'un don gratuit? Deux camps s'affrontaient! Alors, les scandalisés devant ce propos à l'emporte-pièce de l'auteur étaient vraiment les plus forts. Mais, à bien y réfléchir, Frère Jean-Paul avait tout à fait raison. La persévérance est un don. Et qui dit don parle de « grâce gratuite »... Pourtant, un tel pléonasme ne devrait pas nous échapper. Frère Jean-Paul Desbiens avait raison de parler d'imméritée faveur, d'un cadeau du Seigneur.

Frère Philémon, vous êtes passé parmi nous en employant un style solennel qui attirait notre attention surprise et notre admiration amusée. Au Jardin de l'Éden, vous serez sans doute parmi le chœur des maîtres de cérémonie afin que tout se passe, sous les voûtes du domaine céleste, dans le plus pur décorum et que, dans leur drapé impeccable, les robes blanches des élus affichent une élégance, une dignité, un éclat en rapport avec la vision grandiose qui s'offrira alors aux yeux émerveillés des élus!

Quel inventeur ingénieux!

Damase Beudet – Frère Louis-Émilien 1902-1980

Frère Louis-Émilien s'est occupé toute sa vie des jeunes enfants qui « **commençaient l'école,** » selon l'expression reçue.... C'était « **le Frère de la petite classe.** » Il s'était spécialisé dans l'enseignement à ce niveau. Dans les quelques milieux où il a enseigné – car il demeurait longtemps dans la même école – il était considéré comme un professeur hors pair, un as! Et les jeunes débutants du coin avaient souvent entendu parler de lui avant de fréquenter l'école et voyaient avec hâte s'approcher le jour R : celui de la Rentrée scolaire!

Chaque mois de septembre lui amenait un nouveau contingent de jeunes frimousses qui faisaient connaissance avec l'école, les locaux de classe, les professeurs, le directeur et toute cette vie frémissante qui entoure une école. Pour plusieurs, c'était une découverte fort intéressante, car ils avaient entendu parler de leur professeur et avaient déjà rêvé de se trouver enfin dans sa classe.

J'ai eu le plaisir de visiter une classe du Frère Émilien à Pont-Rouge. J'ai dit classe, mais je devrais dire « classe et volière. » C'est que Frère Émilien a toujours eu dans ses classes, sur tout un mur, et parfois deux, des cages de serins chanteurs. Au début, cela pouvait surprendre les jeunes, mais ils se rendaient vite compte que ces petits oiseaux créaient une ambiance de joie, de sérénité, de plaisir de vivre. C'était la classe des petits garçons et des petits oiseaux!

Toutes ces cages fixées aux murs étaient toujours propres, bien entretenues. Les oiseaux y vivaient comme chez eux, dans la nature : ils mangeaient, se baignaient, se reproduisaient, apprenaient à chanter... La présence de ces jeunes élèves, quarante, cinquante, parfois soixante, ne les dérangeait nullement. Cela faisait aux serins une charmante compagnie qui parlait, qui chantait, qui admirait aussi. On aime toujours la

présence d'admirateurs autour de soi! Cela constituait pour les jeunes comme une leçon de choses permanente : la vie dans le respect de la nature si riche, si variée et toujours au service de l'homme et qui les invite à demander à leur professeur : « Dites-nous pourquoi toutes ces choses sont belles! »

Parlons maintenant de l'inventeur. Frère Émilien avait créé, – le mot créé n'est pas trop fort – un dispositif très commode et très ingénieux pour enseigner la lecture, l'écriture, l'arithmétique, surtout les tables.

Imaginez un solide cadre en bois de deux mètres par deux mètres reposant sur deux larges supports d'appui, les pattes posées sur le plancher de la classe. Ce cadre rigide comportait deux rouleaux en bois, un tout au haut, l'autre à un mètre environ du sol. Sur ces deux cylindres de bois se déroulait une longue bande de solide papier blanc. À l'aide d'une simple manivelle fixée à un de ses bouts, le cylindre du haut enroulait le papier tandis que le cylindre du bas laissait ce papier se dérouler. Dans les premiers systèmes de son invention, ce déroulement se faisait manuellement en actionnant une simple manivelle. Cela obligeait le professeur à se tenir debout près du dispositif. Il parvint avec le concours de quelque Frère « patenté » à automatiser ce système grâce à l'ajout d'un petit moteur électrique, de courroies et d'un contrôle automatique aux pieds, une simple pédale escamotée reposant par terre sous le pupitre du maître. Le professeur, tout en demeurant confortablement assis devant son bureau, actionnait le système.

Sur la large bande de papier, des lettres en gros caractères bien lisibles, minuscules ou majuscules, des mots et des phrases courtes. Des photos de divers objets y figuraient avec leur nom écrit en dessous. Frère Émilien se servait de ce même système pour les chiffres, les tables d'additions et de multiplications. Mais en opérations arithmétiques, il se servait surtout du tableau noir. Sur cette large bande déroulante de papier, il avait imprimé lui-même, grâce à des gros caractères en caoutchouc encrés, les lettres et les mots choisis. C'était là une transposition commode des fameux tableaux cartonnés de lecture qui servaient alors dans toutes les classes de débutants en lecture.

Grâce au talent du professeur et à son ingénieux système mécanisé, à Noël, les jeunes du cours préparatoire ou de la première année savaient tous lire.

Au début de la classe du matin, durant le catéchisme, la parole du professeur dominait tandis que les oiseaux se contentaient de piailler de façon très discrète, un peu comme s'ils voulaient écouter et profiter eux aussi de la leçon du professeur... Mais dès que la lecture à haute voix commençait, vous auriez dû entendre le concert des oiseaux : on aurait dit qu'eux aussi auraient bien aimé apprendre à lire en même temps que les enfants. C'était un grand concert, un concert fortissimo! On n'a malheureusement pas eu l'idée d'enregistrer une telle leçon donnée par ce professeur émérite. On aurait récolté là, en arrière-fond, des concerts de premier choix exécutés par ces chorales de serins d'opéras. Nos divas modernes, devant de telles prestations, pourraient vite aller se rhabiller!

À la lecture d'ensemble, il combinait la lecture individuelle pour apporter au besoin les corrections voulues. Les progrès des enfants étaient spectaculaires. En quelques mois, ils pouvaient lire des bandes dessinées (y compris les images!) et le journal. De plus, la dictée se trouvait intégrée à ces leçons, car un vocabulaire choisi s'inscrivait en gros caractères sur ces fameuses bandes de papier. Le rouleau comportait aussi de courtes dictées, ce qui permettait aux élèves, dès la première année, de s'habituer à cet exercice malheureusement disparu de nos jours des classes avec le résultat que nous connaissons : trop de jeunes écrivent au son et ignorent les accords les plus élémentaires. On méprise « l'ortographe... »

Frère Émilien trônait, presque en silence, devant ce petit monde vivant, curieux d'apprendre et content de chanter, car oiseaux et enfants vivaient comme en symbiose, immergés dans un concert permanent. Les efforts du professeur étaient réduits au minimum : il se contentait d'appuyer du pied sur la pédale de contrôle pour faire descendre le texte ou le faire remonter aux endroits voulus.

Où sont donc passées ces machines ingénieuses, ces bandes de papier originales à gros caractères lisibles par toute une classe à la fois? Sans doute seraient-elles

conservées au patrimoine s'il ne s'était pas présenté des iconoclastes pour jeter le tout aux ordures...

Un célèbre pédagogue disait : « Il faut élever les enfants *in hymnis et canticis*. » Frère Émilien suivait cette vieille recette qui avait fait ses preuves : elle lui a servi à merveille pendant plus de quarante ans! C'est à Pont-Rouge, en 1962, que ses quarante ans de services signalés comme spécialiste de la 1^{ère} année ont été soulignés par la population lors d'une fête en son honneur.

Partout où il est passé, « **le Frère du cours préparatoire** » ou « **le Frère de la 1^{ère} année** » a laissé un souvenir... harmonieux et inoubliable. Et son nom, Louis-Émilien, « **le Frère de la petite classe** », sera toujours associé à celui-ci : « **Le Frère qui aimait les petits oiseaux!** »

Le Frère qui savait tout

Antonin Malfant – Frère Antoine-Amédée 1885-1958

Le Frère Amédée a régné sur le vieux Lévis pendant des années et des années. Un règne que sa compétence lui assurait! C'était un Frère français qui avait été affecté à Lévis comme régisseur de la ferme que les Frères y exploitaient : vaste jardinage, élevage de vaches, de porcs et de poules pour subvenir aux besoins de la maisonnée en alimentation. Sans parler de la présence de chevaux pour la culture et les déplacements en ville en ce temps-là : nous étions au tout début de l'ère automobile et de l'usage des tracteurs de ferme. Si ces animaux nourrissaient la maisonnée d'une centaine de personnes, il fallait aussi savoir nourrir ces animaux. Donnant donnant! D'où la culture du foin, de l'avoine, des choux de Siam et de tous les légumes d'un jardin qui se respecte.

Une maison de cette importance exige aussi des connaissances en électricité, en aqueduc, en drainage, en maintenance générale... Frère Amédée était passé maître en tout cela car sa longue présence dans le milieu et les connaissances en « réparations

générales » qu'il avait emmagasinées en faisait le dépanneur universel de tout ce domaine. De sorte que, dès qu'un secteur de la maison ou de la ferme ou du système routier faisait défaut, on disait haut et fort : « Demandons au Frère Amédée. » Quand un confrère s'informait de la façon de réparer un objet tombé en panne, des outils pour faire cela, on lui répondait invariablement : « Demandez au Frère Amédée. Il saura certainement réparer cela, lui. » Frère Amédée, c'était la providence du vieux Lévis, un homme à tout faire!

Un homme de taille moyenne, un peu voûté, peu bavard et aux yeux malicieux se présentait alors avec les outils, le matériel et, surtout, la technique voulue! Comme par enchantement, tout rentrait dans l'ordre. La lumière brillait, l'eau courante revenait, le toit refusait à l'eau d'entrer, la fournaise en panne reprenait son ronron et fournissait à la maisonnée sa chaleur bienfaisante, l'évier bouché reculait, la fenêtre cassée maintenant réparée bloquait les courants d'air... C'était l'intervention d'un sorcier à la baguette magique qui apparaissait dès que l'on prononçait les paroles rituelles : « Demandez au Frère Amédée! » Et tous les Frères finirent par employer la formule complète : « Demandez au Frère Amédée; il sait tout, lui. »

Le souvenir du Frère Amédée a plané sur le vieux Lévis. Il y plane encore, mais la maison n'est plus là. Ses habitants ne sont plus là. Veaux, vaches, cochons et poules sont partis. Même la baleine qui s'étalait dans la petite Sibérie, disparue! Alors, personne ne pense à prononcer la formule magique : « Demandons au Frère Amédée. Il sait tout, lui. » On dirait plutôt : « Il savait tout, lui! »

On dit parfois : « Quand un vieux meurt, c'est une bibliothèque qui disparaît. » Quand Frère Amédée est parti, c'est un bricoleur universel qui a disparu et, avec lui, tout un livre non écrit mais codifié dans une mémoire fidèle : « *Le Bricoleur universel.* »

Léonard, ami des jeunes sportifs

Alphonse Lacoursière – Frère Joseph-Léonard 1907-1987

Frère Joseph-Léonard est un personnage qui a fait résonner de sa présence les murs et les cours de l'École St-François-Xavier de Lévis pendant plusieurs années avant de consacrer plus de trente des plus belles années de sa carrière à Ville Vanier, au service de la jeunesse. Ce personnage, une vraie force de la nature, possédait une voix de stentor qui lui servait bien pour dominer certaines situations dans sa classe, un peu turbulente par moments, et enterrer la voix de quiconque voulait parler un peu plus fort que lui. Il dominait donc, par la voix et son énergie, sur ses classes de 30 à 40 jeunes tenus en respect par son verbe haut, son verbe sonore! C'est que son contrôle du volume de voix n'allait pas du doux au très fort, car il était bloqué au « toujours très fort. » Si bien que toutes les classes de son étage auraient été capables certains jours de suivre ses cours. Les confrères avaient beau lui dire : « Léonard, t'es sonore. Baisse le volume! » Rien n'y faisait...

Son local de classe, parlons-en, se présentait comme un véritable jardin botanique que ses confrères appelaient, en faisant allusion à Tarzan, « la jungle du Frère Léonard ». Je ne veux pas parler des jeunes élèves qui s'y pressaient mais des nombreuses plantes qui ornaient avec surabondance les appuis de toutes les fenêtres et parfois les tablettes fixées aux murs. Géraniums, bégonias, lierres, glaces et dix autres espèces florales ou feuillues cherchaient leur portion de soleil et de lumière. Toutes ces plantes éclataient de santé car elles bénéficiaient de ses soins attentifs. Leur ration d'eau hebdomadaire, et parfois quotidienne, ne leur était jamais ménagée. De plus, il parlait à ses plantes... ou plutôt parmi les plantes! La voix du maître les invitait sans doute à frôler le plus possible le verre des fenêtres afin de se placer loin du bruit assourdissant dans l'espoir de ménager leurs oreilles... végétales!

Aux repas, il n'était pas rare qu'un voisin de classe lui dise : « Frère Léonard, Louis Lemieux a reçu ce matin tout un savon pour avoir oublié son cahier de devoir à la maison. » Le professeur de la classe voisine n'avait rien perdu du savon! Ou bien : « Vous avez bien fait de gronder Paul Labonté : il a osé lever la voix contre son voisin. » Et encore : « Ce matin, vous avez fort bien expliqué le mécanisme des volcans. Tous mes élèves ont bénéficié de votre cours donné *urbi et orbi*. » Et même parfois, on lui donnait un petit conseil : « Vous ne pourriez pas baisser un peu le

ton de votre haut-parleur ou de votre microphone? » Le lendemain, on était sûr que le Frère Léonard serait, toujours et encore, sonore pour dominer tout à fait la situation.

Les Frères participaient aux travaux d'entretien et de propreté de la résidence. Frère Léonard s'acquittait, les samedis matins, avec dynamisme de son emploi tout en proclamant haut et fort une vérité fort bien connue de toute la communauté : « On n'est pas riche, mais on est propre! Sale, pas sale, on fait le ménage. » Et du balai, il soulevait avec véhémence un petit nuage de poussière qui venait signifier à tous que chacun des étages de notre résidence était propre. Heureusement, la plus grande partie de la poussière allait à la poubelle! Son dynamisme bien connu lui permettait de prendre sa grande part de toutes les corvées qui se présentent dans une communauté et une école de quelque importance.

Frère Léonard savait animer les sports de sa classe. Il y allait avec entrain, donnant ses ordres qui se rendaient au bout du champ. Son enthousiasme savait soulever même les élèves qui se montraient les plus allergiques aux sports.

Un petit souvenir nous fera encore mieux connaître le personnage. Un matin d'été, nous nous rendions à la messe de 6½ h à l'église de Lévis. Frère Léonard, manteau sous le bras et chapeau sur le derrière de la tête, croise Louise Bourassa, fillette de 10 ans environ, la sœur de Roger, un de nos élèves. Elle le connaissait bien. Elle s'adresse à lui : « Léonard, ton chapeau est de travers! » Un peu interloqué, il lui répond : « Je le sais, c'est moi qui l'ai mis de travers. » Et il replace son chapeau comme les Frères de la communauté le portent en temps ordinaire... Toute la communauté avait entendu la remarque... Et personne ne se gênait pour lui redire, à l'occasion, même si ce n'était pas toujours vrai : « Léonard, ton chapeau est de travers... » Notre riche arsenal de remarques amicales en comportait une de plus que : « Léonard, t'es sonore! » On faisait souvent allusion à sa classe surchargée de bouquets : « Léonard, le roi de la jungle! »

Comme éducateur, Frère Léonard était la bonté incarnée. Un homme bon, doux, affable, toujours disponible. Un pacifique, ne causant de peine à personne, paraissant

toujours content. Homme attachant, sympathique, fin causeur, d'une grande simplicité. Il aimait la compagnie des jeunes. Bref, un éducateur-apôtre des jeunes, toujours prêt à dépanner.

Écoutons-le parler de son idéal lors d'un échange amical. « J'étais venu en communauté, disait-il alors, avec l'idée d'aider les jeunes, à partir du sport... Mais, pour cela, faut-il disposer d'une mise de fonds... et ce n'était guère pensable durant les années 30 et même assez longtemps après cela. Il n'était pas rare d'entendre dire : « C'est-tu possible de donner des montants comme cela pour amuser du monde? » Mais avec rien on ne fait rien! Voilà ce que le gros bon sens faisait admettre au Frère Léonard. À Vanier, Frère Léonard prit une très grande part à l'organisation des loisirs. Ce qui a fait dire à un journaliste, lors du Jubilé d'Or du Frère Léonard : « Sans son inlassable dévouement, on tournerait encore en rond à Québec-Ouest. » « Frère Léonard est devenu chez nous une institution! » affirmait avec raison alors le Directeur du Service des Loisirs à Ville-Vanier. Quand, après 18 ans de services à Ville Vanier, le bruit courut qu'il serait changé, les gens ont engagé une véritable cabale sans précédent pour finalement gagner leur point. Frère Léonard leur restait. Après leur victoire remportée de haute lutte, les gens disaient : « Nous avons failli perdre une partie très importante de notre patrimoine! »

Le Frère Léonard, pour ses intimes et ses amis, était avant tout un homme au grand cœur; un religieux se contentant de peu, sûr que le bonheur réside dans la simplicité. Toute sa vie – il est décédé âgé de 79 ans – pourrait se résumer dans cette formule : « Il a fait beaucoup de bien sans bruit, à la manière de Marie. »

Le Frère Léonard vivra longtemps dans le cœur des gens de Vanier et les souvenirs des confrères dont il a partagé l'apostolat : le service de la jeunesse.

Un saint parmi nous

Régis Reboul – Frère Macaire 1882-1955

Frère Macaire fut mon premier professeur chez les Frères Maristes. C'était en 1928, un an après l'arrivée des Frères Maristes à Métabetchouan. À la maladie de ma mère, les

enfants de notre famille avaient été dispersés dans la parenté. Quant à moi, j'avais été confié à ma tante Yvonne, une garde-malade célibataire qui, ne pouvant s'occuper directement de moi, m'avait placé chez mon grand-père François. Elle était venue elle-même m'acheter, à la procure du collège auprès du Frère Adrien-Joseph, directeur, le matériel nécessaire pour la classe de première année du Frère Macaire.

Notre classe était dans le couvent, face à l'église paroissiale. Notre cour de récréation se trouvait près de la salle paroissiale. On jouait là un peu comme on pouvait mais on ne pouvait absolument pas jouer à l'ours car il était défendu par notre professeur de se toucher pour donner l'ours... On ne savait pas trop pourquoi, mais on ne se touchait pas... quand il était là à nous surveiller. Au signal du professeur, nous prenions nos rangs près de l'église, les mains jointes, à un pied au moins du voisin d'en face et de celui d'à côté, puis on traversait la rue en chantant sur l'air bien connu d'un *Ave, maris stella*, mais pas trop fort, les trois noms suivants : *Jésus, Marie, Joseph*. À l'entrée de la façade du couvent, silence absolu. Sans bruit, comme sur la pointe des pieds, nous devions nous rendre à notre classe, sans déranger les autres classes de filles déjà en activité. Cela avait été une condition clairement stipulée avant que cette classe de garçons, des intrus, soit acceptée dans le couvent des filles, des filles qu'on ne voyait jamais car leur cour de récréation était derrière le couvent.

Mais je tiens avant tout à vous présenter notre illustre maître : Frère Macaire, un Français, de taille plutôt petite, et qui devait avoir environ trente ans. Ce n'était pas ce qu'on appelle un bel homme, un Adonis comme disent les gens cultivés, car un verre dépoli de ses lunettes cachait un œil crevé lors de son service militaire ou d'un accident survenu durant sa jeunesse; je n'ai jamais su ni quand, ni comment il avait perdu un œil. Nous pouvions aisément oublier son visage disgracieux car notre professeur possédait un cœur d'or et était doué d'un dévouement envers nous de tous les instants, de 8 heures du matin à 4 heures du soir. Il savait faire régner parmi tous ces jeunes un climat de paix et de travail qui nous plaisait bien.

Nous étions là une trentaine d'élèves bien disciplinés car le professeur était très autoritaire. Nous étions soumis à une méthode d'enseignement que je jugeais spéciale.

Pour la lecture, quatre moniteurs armés d'une baguette, choisis parmi les élèves – sans doute les plus brillants – faisaient lire un groupe dans chaque coin du local. À cette fin, chaque moniteur disposait d'un grand tableau de lecture en carton fort et illustré dont les caractères étaient très grands. De la baguette, il nous indiquait le texte à lire correctement. Notre classe : une ruche au sourd bourdonnement. Le Frère Macaire jouait le rôle d'un inspecteur : il passait d'un groupe à l'autre pour écouter et rectifier au besoin. En arithmétique, il employait le même système pour les exercices pratiques. Alors, les moniteurs utilisaient des tableaux noirs sur roulettes.

De plus, il nous faisait bien prier. Prière d'entrée, prière de l'heure, prière de sortie... Je me souviens surtout du chapelet qui ouvrait l'après-midi... Cinq dizaines bien comptées avec la mention des mystères, et la dernière dizaine récitée les bras en croix... Mais on pouvait tricher en s'appuyant sur les pupitres voisins, car alors on était à genoux dans les allées et une dizaine de chapelet, c'est long!

Un autre souvenir me revient. Un élève de la classe avait perdu son père décédé subitement. Frère Macaire a conduit toute la classe à cette maison par sympathie pour notre condisciple et sa famille. Nous avons prié devant le mort exposé dans le salon, scène que presque tous nous vivions pour la toute première fois de notre vie : nous trouver tout près d'un mort! Faut-il dire combien nous avons été fortement impressionnés? Cette démarche de sympathie a touché profondément les habitants de cette maison qui ont remercié notre professeur pour cette délicatesse.

J'ai retrouvé sur ma route le Frère Macaire près de 30 ans plus tard. Il était alors à l'infirmerie du Noviciat de St-Hyacinthe sous les soins attentifs, je devrais plutôt dire maternels, du Frère Joseph-Arthur. C'est alors que j'ai appris qu'il avait professé toute sa vie une dévotion spéciale pour les indulgences. Il avait à son usage, depuis des années, un recueil des diverses indulgences qui pouvaient se gagner : plénières ou partielles, *toties quoties*, mensuelles, annuelles, 7 ans et 7 quarantaines, à certaines fêtes, après telle ou telle condition de posture, de fréquence, de lieu, de visites, de pèlerinage dans tel ou tel sanctuaire... Cette somme de renseignements était codifiée dans un petit volume, un **Enchiridion**, qui le suivait dans sa journée, du matin au soir,

et devenait comme son guide routier... vers cette richesse de mérites spéciaux. Ses journées, depuis des années, étaient jalonnées de ces exercices. Ce qui lui a permis d'amasser, selon une expression bien connue en ce temps-là, un trésor d'indulgences « applicables aux vivants comme aux âmes du purgatoire. » Cela aura sans doute permis au Frère Macaire de bénéficier d'une de ces grandioses réceptions une fois franchi le bureau de saint Pierre lors de son admission au Royaume de la Paix Éternelle. C'est cette dévotion toute spéciale qui permettait au Frère Joseph-Arthur de ne jamais parler de ce religieux chargé de mérites autrement qu'en lui décernant, plein de respect, de révérence, le titre de « *mon saint Frère Macaire.* » Quand le Frère Joseph-Arthur employait ces termes grandiloquents devant le Frère Macaire, ce dernier, au tout début, protestait en rougissant : « *Tout de même, Frère Arthur, n'exagérons pas!* » Mais, avec le temps, les protestations cessèrent : Frère Macaire s'était sans doute résigné à porter ce titre pompeux qui, par ailleurs, ne lui déplaisait pas tant que cela. Ou bien, son esprit vivait-il déjà dans un autre monde de plus en plus étranger au nôtre...

Ce Frère trop bon

Louis Jacquet – Frère Joseph-Arthur 1882-1964

Mais, au fait, peut-on être trop bon envers le prochain? Vous pourrez en juger plus loin...

Pendant de nombreuses années, le Frère Joseph-Arthur, né en France, était infirmier à la Maison Provinciale d'Iberville. Il était comme la providence visible de ce milieu de Frères malades, souffrants, convalescents de l'Infirmierie provinciale. Et les Frères âgés de la maison, encore en bonne santé pour le moment, figuraient sur sa liste d'attente comme futurs bénéficiaires de ses services.

Il m'est arrivé de visiter l'infirmierie d'Iberville lors de mon scolasticat. J'ai été profondément impressionné par le climat de sérénité que le grand responsable des lieux savait faire régner parmi ses Frères malades. Si bien que, à 20 ans, je songeais –

l'idée m'étonne encore aujourd'hui! – au bonheur délicat de venir là durant ma retraite que je souhaitais toute prochaine!

Ce n'était pas que Frère Arthur possédait de vastes connaissances en médecine ou en soins infirmiers. Avait-il suivi déjà de tels cours avant d'entrer en fonction? Mais il travaillait sous la supervision des médecins des hôpitaux où les Frères malades avaient passé, surtout ceux de l'hôpital voisin de St-Jean, et il suivait strictement leurs directives. Si ses connaissances médicales étaient plutôt sommaires, par contre, ses connaissances en débrouillardise, et en humanité surtout, s'avéraient super-excellentes. Frère Arthur était un homme orchestre : soins infirmiers, cuisine, soins d'entretien en propreté, balayage, lavage des planchers, buanderie, propreté du solarium, correspondance avec les médecins et les pharmaciens, téléphones aux malades hospitalisés, tout cela était dans ses cordes. Cette capacité de travail assez extraordinaire lui permettait de se surnommer lui-même, et avec insistance et de façon plaisante : Arthur le Chameau. Le chameau, cette bête de somme si remarquable par les charges à porter sur des kilomètres et des kilomètres après avoir avalé le minimum d'eau, sous le soleil de plomb des déserts ou de leurs confins. Frère Arthur tenait fermement à son titre : « Je suis le Chameau! »

Certains des directeurs successifs du scolasticat hésitaient parfois à lui confier les scolastiques malades : Frère Arthur avait mauvaise réputation... la réputation de gâter ces jeunes Frères malades, de les minoucher, de les dorloter... Mais, en fait, peut-on être trop bon envers un malade? Me revient en mémoire cette remarque d'un abbé de monastère : « **Un religieux malade ne devrait jamais avoir à déplorer l'absence de sa mère près de lui pour le soigner.** » C'est que les soins, les attentions du Frère Arthur étaient plutôt maternels. Soignés par lui, nous nous rappelions les soins de nos mères... On admire de nos jours le dévouement, souvent héroïque, de Mère Térésa envers les souffrants, les abandonnés, les laissés-pour-compte dont elle s'occupait de grand cœur avec ses Sœurs de Charité. Frère Arthur apportait, lui aussi, beaucoup de délicatesse, d'attention et de dévouement pour soigner ses Frères malades.

Vers 1943, le Département de l'Instruction Publique s'était rendu compte que plusieurs professeurs du primaire et du secondaire souffraient de tuberculose. Grave danger de contagion! Il obligea dès lors tous les enseignants à subir, chaque année, un examen de dépistage de la tuberculose. Dès la première année de ce contrôle, quelques-uns de nos Frères furent déclarés positifs ou douteux et durent se retirer momentanément des écoles. Les supérieurs maristes, pour leur part, décidèrent d'ouvrir une infirmerie pour y grouper ces Frères. Frère Arthur, bien conscient du danger de contagion qu'il courait, s'offrit comme infirmier de ce centre. Je juge que c'était là pour lui poser un geste de courage peu ordinaire. Ce centre fut établi à l'étage supérieur du noviciat de St-Hyacinthe, un secteur tout à fait isolé du reste de la maison. Un médecin de St-Hyacinthe y assurait une supervision attentive. Plusieurs confrères y firent des séjours plus ou moins prolongés, selon la vitesse de la guérison. Alors, le Rimifon n'était pas encore connu. L'essentiel de la cure : bon air, soleil, repos, bonne nourriture. La plupart des Frères qui séjournèrent à ce centre de St-Hyacinthe en sortirent guéris. Certains, plus durement atteints, durent poursuivre leur cure dans des centres spécialisés, comme ceux de l'Hôpital Laval, du Lac-Édouard, ou dans d'autres sanatoriums.

Avec ces Frères, Frère Arthur était d'une attention constante, de jour comme de nuit. Et d'une patience... Une nuit, à St-Hyacinthe, un de ses malades, Frère Florence-Émile, sonne l'appel vers le Frère Arthur.

- Frère infirmier, j'ai faim. J'ai le goût de manger un bon steak.
- Oui, mon Frère. Patientez; je prépare tout cela et je viens vous chercher quand tout sera fin prêt.

Frère Arthur prépare un bon steak. Quand la table est mise, il se rend auprès du malade :

- Mon Frère. Venez. Tout est prêt. Je vous conduis.

Le Frère se met à table, hume le parfum de ce bon repas servi à une heure du matin.

- Frère Arthur. Je vous prie de m'excuser. Je n'ai plus faim...

- Il n'y a rien là. Je retire le tout. Je le préparerai de nouveau et nous le mangerons au prochain dîner. Venez vous reposer.

Et il reconduit le malade dans sa chambre comme si tout était normal...Frère Arthur comprenait, sans avoir suivi de longs cours, la psychologie du malade.

Comment ne pas songer ici aux mirages que nous servent les déserts, et ceux qui marchent vers ces mirages?

Il est arrivé au Frère Arthur de recevoir des Frères tellement malades et affaiblis qu'ils avaient peine, lors de leur arrivée au Centre, à monter les marches conduisant à l'étage de l'infirmerie. Une fois, à ce que quelqu'un m'a dit, il a dû monter dans ses bras un Frère tuberculeux très malade qui arrivait de Québec : Frère Jean-Paul Desbiens.

Au début de mes grands exercices, j'ai souffert d'une sérieuse intoxication causée par des médicaments périmés qui m'avaient été remis. J'ai eu recours aux bons soins du Frère Arthur pendant plus d'une semaine durant laquelle j'ai expérimenté ses soins attentifs. Je revis tout cela ici. Comme il n'y a pas alors de chambre libre, je couche au solarium. La première nuit, minuit et je ne dors toujours pas à cause du tic-tac fort et régulier de l'horloge de cette pièce. Je décide donc de retourner, par un escalier intérieur, au dortoir que notre groupe occupe. Frère Arthur – je ne sais pas s'il dormait la nuit tellement il était vigilant – survient et me demande ce qui se passe. Je lui explique... Il me ramène au solarium, arrête l'horloge et me rend le sommeil...

Quelques jours après ma profession perpétuelle, je reçois une image souvenir du Frère Arthur avec ce texte bien dans son style et rédigé d'une main ferme : « Mon Frère. Votre souvenir est un soleil pour ma vieille cervelle. » Signé : Frère Arthur Senior. J'ai conservé cette image comme une relique d'un homme qui a voulu vivre pour les autres, au service des autres, en pensant aux autres. Je viens de relire son message fraternel. Il me touche encore tellement il illustre la délicatesse de cet homme...

Appelé par la petite sonnette d'alarme de son local, il répondait rapidement sans jamais paraître dérangé. Il quittait alors la fameuse posture qu'il avait dû adopter sous les

conseils des médecins pour contrer les varices dont il souffrait cruellement depuis des années. En effet, quand on arrivait dans son bureau, il avait toujours les deux pieds posés sur son bureau afin de corriger les effets et les désagréments que les varices et la mauvaise circulation dans les jambes lui causaient. Son sourire paisible nous accueillait : « *Mon Frère, que puis-je faire pour vous?* » Le visiteur malade qui frappait à sa porte, de jour comme de nuit, ne le dérangeait jamais.

Pendant quelques années, il compta parmi ses malades le Frère Macaire, un saint homme du bon Dieu, mais alors un peu perdu. Très tôt un matin, Frère Macaire s'en va derrière les bâtiments visiter ses couches-chaudes afin de voir si tout est en ordre et s'il peut enlever tous les châssis qui abritent ses plants de tomates. Il aperçoit un intrus : un chat qui s'est introduit dans ses plates-bandes. Alors, avec de grands gestes :

- Minou. Va-t-en! Oust!

Frère Macaire reçoit au visage et sur sa soutane un jet chaud et nauséabond! Le chat en question, c'était une... mouffette qui, se sentant attaquée, avait utilisé généreusement son artillerie de défense...Une arme irrésistible!

Frère Macaire revient vite à l'infirmerie quand Frère Arthur a déjà senti la nature du drame dont avait été victime son patient. Il voulait empêcher Frère Macaire de pénétrer dans la maison... Peine perdue! Tout le noviciat se rendit vite compte qu'une mouffette, une vraie, était passée par-là. Frère Arthur s'occupe de laver le visage du Frère et de lui enlever sa soutane qu'il dit tout haut devoir jeter au feu. Vive opposition du Frère Macaire qui voulait qu'on lave tout simplement sa soutane par esprit de pauvreté. Sachant bien que ce n'était pas le temps de discuter là-dessus. Frère Arthur lui donne son accord, lui prodigue les soins voulus, change tous ses vêtements et lui remet une autre soutane tandis qu'il se charge discrètement de faire disparaître l'autre avec tous les vêtements souillés. Aux grands maux, les grands remèdes!

Évidemment, l'histoire du chat changé en mouffette fit le tour de la maison...

Après cette aventure troublante, Frère Macaire se tenait prudemment bien loin de tout ce qui ressemblait à un chat...

Je tiens à souligner ici un aspect important de l'apostolat du Frère Arthur : celui de préparer les malades à la mort. Il exerçait alors le don de les pacifier, de leur montrer son affection par sa présence de proximité en les tenant par la main, en les visitant le jour et la nuit, et plusieurs fois la nuit, surtout vers la fin. Il était là pour écouter les malades, prier avec eux par de très courtes invocations. Je me souviens particulièrement d'un jeune mourant, Frère Émilien Labbé, agonisant après une grippe banale mais mal soignée et qui l'a emporté à 20 ans. Qui pourrait dire et me convaincre qu'il est facile de savoir mourir? Accepter la mort quand tout un avenir est devant nous et que jamais la maladie ne nous a effleurés, c'est difficile. Frère Arthur a préparé ce jeune à la mort, une mort qui fut sereine, comme celle de tant d'autres Frères qui lui avaient été confiés. De combien de Frères a-t-il fermé les yeux durant sa longue carrière d'infirmier? Dieu seul le sait et il saura s'en souvenir quand l'heure de la récompense que méritent ces hommes illustres sera venue.

Quand je songe au Frère Arthur, je revois un homme aux cheveux blancs, légèrement voûté, souriant, en pantoufles, portant tablier noir sur soutane noire. Et cet homme souriant me dit : « *Mon Frère, que puis-je faire pour vous?* »

L'Empereur Auguste

Auguste Doyon – Frère Auguste-Henri 1890 -1963

Quand nous parlions entre nous du Frère Auguste-Henri, nous ne pouvions pas ne pas penser à l'empereur Auguste, de célèbre mémoire, et à l'empereur Henri, lui aussi mémorable. Il en portait les noms; il en avait probablement la prestance; il en avait aussi certaines manières impériales à ce qu'on estimait. Homme de décision, homme de planification, homme d'ordre, homme pratique, homme de clarté dans la présentation de ses exposés et de ténacité dans l'exécution des projets une fois arrêtés. Il a occupé des postes pour lesquels ses qualités le désignaient : directeur du Collège Laval, supérieur à la Maison provinciale d'Iberville, économiste provincial, provincial-fondateur de Lévis et organisateur de cette nouvelle province fondée en 1943, puis supérieur au

Scolasticat de Valcartier. La simple énumération de ces quelques postes et fonctions nous font voir la valeur de ce religieux.

Le seul fait de se faire appeler Empereur Auguste campe fort bien le personnage. C'est d'ailleurs là un titre qui ne lui déplaisait pas plus que cela... car cela lui accordait une certaine promotion sociale!

Il a procédé à un agrandissement du Collège Laval, surtout pour loger les réfectoires des pensionnaires. Lors d'un de mes séjours à Laval à ce moment-là, il a pris la peine de m'expliquer le bien-fondé des modifications en cours. Quand nous agrandissons par en dedans, il faut savoir que ce n'est pas facile, que cela peut être coûteux et que la solution choisie soit vraiment la bonne afin de ne pas obliger les successeurs à corriger nos erreurs... Il prenait vraiment l'intérêt du Collège, de son personnel, de son rayonnement. D'ailleurs, il ne parlait jamais du Collège Laval ou du Collège ; il parlait de « mon Collège » tellement il en avait fait son affaire.

Doué d'un sens pratique peu commun, il avait de ces formules à l'emporte-pièce comme celle-ci : « Mes Frères, il faut y voir! L'argent ne pousse pas dans les arbres. » Et cette autre : « Mes amis, il faut respecter le gros bon sens qui marche dans la rue. » Ce beauceron chevronné avait à un degré haut degré le sens des responsabilités, le sens des affaires et le sens des mots!

Une nuit, il allait à une réunion à Montréal avec des Frères. En passant à Trois-Rivières vers les 5 heures du matin, il se fait arrêter par la police de la circulation. Il avait brûlé un feu rouge par inattention ou en se disant : « À cette heure de la nuit, il n'y a personne qui circule : la route est à moi tout seul. » Soudain, sirène dans la nuit! Il faut s'arrêter...le long de la route. Un policier descend de sa voiture.

- « Monsieur, vos papiers, s'il vous plaît. »

Frère Auguste-Henri ouvre la portière car ses papiers se trouvent dans son sac à main dans le coffre arrière. Le policier, tout gêné en apercevant la soutane du conducteur :

- Monsieur l'abbé, je vous prie de m'excuser. Je regrette. Laissez faire. Je suis confus de vous avoir signal. Poursuivez votre route.
- Monsieur l'agent, vous avez fait votre devoir. Je vous en félicite. C'est vrai, j'ai brûlé un feu rouge la nuit. Je vous remercie de m'avoir rappelé le règlement. Au revoir. Et merci.

Vous voyez le genre : il est en faute; il félicite l'agent, homme de devoir. Et il poursuit sa route comme s'il avait été tout à fait innocent... la conscience tranquille.

Un jour, à Valcartier, des gardes-chasse se présentent au Scolasticat et demandent à parler au supérieur.

- Mon Frère. Vous avez ici de la viande de bois, à ce que nous avons appris par des braconniers qui disent vous en avoir vendue.
- De la viande de bois ici? Vous m'étonnez!
- C'est pourtant ce que quelqu'un nous a dit. Un vendeur.
- Suivez-moi. On va bien voir. Allons à notre chambre froide. Voyez : du bœuf, du porc, du poulet. Examinez bien : vous savez fort bien distinguer entre de la viande d'orignal et de la viande de bœuf ou de porc.
- On s'excuse, mon Frère. On ne trouve ici rien en fait de viande de bois. Nous avons peut-être été mal renseignés. Il n'y a pas de viande de bois ici.
- Je tenais à vous prouver qu'on n'a pas de viande de bois ici.

En effet, cette viande d'orignal avait été vite consommée quelques jours auparavant... en cas d'une visite d'inspection! On ne sait jamais! Il ne restait donc rien d'incriminant, digne de preuve d'un quelconque délit. Pas de preuve, pas de plainte !

Comme directeur de la Maison provinciale d'Iberville, un achat de voiture avait été autorisé par le conseil provincial. Je crois que c'était même la toute première voiture achetée pour cette maison. On était vers les années 1940. C'était surtout pour conduire les malades chez les médecins et dans les hôpitaux, et pour faire les autres commissions de cette importante maison. Frère Auguste-Henri se met alors en quête

d'une voiture usagée autant que possible, mais solide. Il en trouve une qui lui plaît bien : du solide, du durable.

Il achète cette voiture, la seule de cette marque que les Provinces ont sans doute possédée au cours de leur histoire. C'était une...belle Packard noire! Frère Auguste-Henri voulait du pratique, du durable. Il ne voulait pas acheter une marque, mais du solide! En homme pratique, il savait aussi qu'on en a toujours pour son argent...

Comme provincial, il visitait un jour les Frères de Chicoutimi où nous avons quatre écoles. Donc quatre communautés. Quelques jours avant la fin de sa visite, il va saluer M^{gr} Georges Mélançon, l'évêque du lieu, pour une visite de politesse. Celui-ci lui dit :

- Mon Frère Provincial, j'ai quelque chose de sérieux à vous dire. J'ai appris que certains de vos Frères assistent aux courses de voitures qui se tiennent à St-Honoré. Vous savez sans doute que cela n'est pas convenable en ce qui concerne des personnes consacrées. Il faut un certain décorum ! Imaginez qu'il arrive un accident : une voiture de course dérape, quitte la piste et tue un ou plusieurs de vos Frères qui sont là en spectateurs.
- Monseigneur. Moi, je ne serais pas du tout inquiet. Je suis sûr qu'il se trouverait sûrement sur place assez de prêtres pour leur administrer les derniers sacrements.

Monseigneur ne put s'empêcher de rire un bon coup! Devant cet aplomb, et cette réalité chez ses prêtres, ce qu'il n'ignorait pas, il n'a pas insisté davantage. Vous avez là une manifestation de la présence d'esprit de l'homme qui trouvait des solutions aux situations les plus inextricables devant lesquelles il se trouvait parfois dans les fonctions qu'il a remplies. Il savait si bien que conduire des hommes est un métier délicat. Et plutôt dangereux! Et que, devant tout danger, il faut se tirer d'affaire de son mieux!

Frère Auguste-Henri aimait bien rigoler à l'occasion. Lors d'une visite qu'il faisait à nos Frères missionnaires en Afrique en compagnie du Révérend Frère Léonida, supérieur général, il arriva à une rivière qu'il fallait traverser par bac avant 6 heures du soir. Comme il était passé 6 heures, ils durent demander l'hospitalité pour la nuit au prêtre de la mission de cette ville, Tete. Malicieusement, Frère Auguste-Henri demandait

quelques jours après à son illustre compagnon de route comment il avait trouvé la nuit qu'il avait passée à Tété. Tété, c'est le nom de cette ville prononcé à la française!

Il avait une dévotion à toute épreuve envers saint Joseph. C'était pour lui son saint de toutes les causes, surtout des causes désespérées. Au début de son provincialat à Lévis, il cherchait des terrains pour la construction de nos maisons de formation : noviciat, scolasticat, maison provinciale, car la ville de Charlesbourg nous refusait l'autorisation de nous bâtir sur notre terre de Charlesbourg à cause de sources qui y existaient... Nous avons rencontré à ce sujet les autorités de Charlesbourg. Rien à faire : ces sources, jadis exploitées par les Jésuites, pouvaient éventuellement servir pour approvisionner la ville. La vraie raison : Charlesbourg prévoyait sur notre terre un développement domiciliaire qui apporterait des taxes. Ce qui effectivement s'est produit. Il nous fallait donc chercher un autre grand terrain. Quand il visitait des propriétés et qu'il tombait sur une qui l'intéressait, il semait des médailles de saint Joseph sur ce terrain. Il m'est arrivé de visiter une terre avec lui, dans la région de Charlesbourg, une terre qui l'intéressait bien. Il a semé quelques médailles : mais la propriété n'a pas été achetée. Saint Joseph ne voulait sans doute pas qu'on s'établisse là! C'est le Frère Auguste-Henri qui a acheté Valcartier, malgré des difficultés sérieuses. Grâce à des procédés disons habiles, un entremetteur, il a pu faire lever les obstacles initiaux. Il a acheté habilement la terre de Château-Richer. Situation excellente : vue sur le fleuve et l'Île d'Orléans. Surtout à des prix très raisonnables pour l'époque.

La somme des décisions pratiques qu'il a prises, de concert avec ses conseillers, est considérable. L'élan qu'il a donné à une Province qui commençait fort modestement nous étonne encore aujourd'hui. Avec un capital initial de quelques dollars, il a réussi un tour de force : achat du terrain et construction du Juvénat Notre-Dame de Desbiens, achat et agrandissement de Valcartier, construction de la Maison provinciale de Lévis, vente de la terre de Charlesbourg, achat de la terre de Château-Richer et construction du noviciat. Tout cela grâce à l'obtention d'un financement à des taux avantageux. À Desbiens, il obtint de la Caisse Populaire un prêt à 2 % étalé sur 15 ou 20 ans.

Il a été aussi constructeur de maisons, en ce sens qu'il a participé à la confection de plans et les a supervisés, a choisi architectes et contracteurs. Ceux qui vivent à Château-Richer apprécient les lieux, en commençant par l'escalier de l'entrée principale, disposition pratique des locaux, grandeur des principaux appartements : vaste chapelle, réfectoire, cuisine; solidité de la construction, ascenseur, insonorisation des chambres, éclairage des appartements, emploi du *terrazzo* de bon goût et resté solide, etc. Une autre preuve de son goût et de la protection de saint Joseph dans cet achat : les dimensions de cette terre de 8 km de longueur qui partait du fleuve pour accéder à la grande forêt laurentienne, terre parcourue par un ruisseau qui la traverse et qui a été longtemps la source d'approvisionnement en eau potable, en eau pour l'arrosage des jardins et qui a permis l'aménagement d'une grande piscine sur son parcours.

Mais, pouvons-nous encore nous demander pour quelle raison Frère Auguste-Henri avait mérité le titre enviable d'Empereur, un titre qu'il portait si bien ! C'est tout simple, et vous l'avez sans doute noté : quand, après réflexion et consultation, une décision avait été prise, il n'était jamais plus question de tergiverser : il fallait aller de l'avant. Alors, Frère Auguste-Henri coupait court à toutes les discussions. On passe par là!

Ce bref aperçu de ses activités nous montre bien que le savoir-faire du Frère Auguste-Henri avait aussi un aspect financier indéniable. Après bientôt 60 ans, nous nous rendons compte que ses choix étaient judicieux quant aux localisations de nos maisons de formation. La culture beauceronne, c'est indéniable, est une culture « à respecter », je ne veux pas dire « à craindre »... Je veux dire à admirer! Ce coin de pays a donné à notre Institut des hommes d'envergure et de première valeur! Frère Auguste-Henri en est un digne représentant : il mérite bien de figurer parmi nos hommes illustres.

Un conseiller général en retraite active

Roméo Lelièvre – Frère Paul-Stratonique 1892-1970

La carrière des hommes illustres exige toujours une préparation longue et soignée! Ce fut le cas, vous le verrez bientôt, pour le jeune Roméo Lelièvre de Québec.

Le 13 juillet 1905, Roméo, alors qu'il n'a que 12 ans, arrive au Juvénat des Frères Maristes de St-Hyacinthe avec quelques compagnons de l'école des Frères Maristes de St-Malo, Québec. Durant cette période, deux écoles formation fonctionnent à St-Hyacinthe : un Juvénat et un Noviciat. Avec ses compagnons, il entreprend de longues années de formation religieuse qui lui ouvriront une brillante carrière dans l'apostolat auprès de la jeunesse.

Le 21 février 1906, en vue de la nouvelle fondation de la Province des États-Unis qui aura lieu en 1911, la moitié des effectifs de ce Juvénat se rend aux États-Unis en attendant un fort contingent de juvénistes provenant du Juvénat de Lévis. C'est à Poughkeepsie que ces jeunes Canadiens poursuivent leur formation en anglais. Roméo, à 13 ans, supporte, non sans quelques larmes causées par l'ennui, ces diverses transplantations.

En 1910, après son noviciat, Roméo, devenu Frère Paul-Stratonique, entreprend dix ans d'enseignement dans nos écoles de New-York tout en poursuivant des études personnelles. En 1915, il se présente à un examen prestigieux qu'il affronte avec succès : le State Life Certificate.

Roméo Lelièvre avait obtenu après de ses confrères que son nom soit davantage américanisé... C'est alors que, fort amicalement par ailleurs, ils l'ont nommé Frère Pat O'Hare. Il quitte New York en 1919 pour aller fonder un nouveau collège mariste à Savannah. Professeur compétent, il se montrera directeur très apprécié. Il conservera de son séjour dans ce milieu un souvenir excellent. Il rappellera, à l'occasion, quelques excellents souvenirs de ces années passées à Savannah.

En 1922, il devient professeur au Scolasticat de Poughkeepsie durant une année. En 1923, on lui confie la direction du juvénat, une fonction qu'il assumera pendant 8 ans.

En 1936, il est directeur de notre collège de Wheeling pendant quelques mois alors qu'il est nommé supérieur provincial des Frères Maristes des États-Unis. Ses 6 ans terminés, il est élu assistant général pour le Canada et les États-Unis.

En 1948, à l'occasion de sa visite officielle au Canada, il remet sa démission pour raison de santé et divers autres motifs reliés à sa charge délicate : il tenait à ce que soit suivie la filière normale dans les démarches ou les réclamations auprès des supérieurs majeurs, ce qui n'aurait pas été le cas en quelques circonstances. Alors, comme on lui passait « par-dessus la tête » pour s'adresser au sommet, directement au Supérieur général, il démissionna tout net. Il demanda alors à être rattaché à la Province de Lévis pour se voir affecté, par la suite, au Scolasticat de Valcartier.

J'ai vécu en sa compagnie pendant de nombreuses années dans ce milieu étudiant. Homme très cultivé, il était d'un commerce fort agréable et les fonctions qu'il avait exercées dans l'Institut ne l'ont jamais empêché d'affectionner les trois violettes : humilité, simplicité, modestie. Il les portait même avec une certaine fierté!

Il offrit ses services comme professeur d'anglais au scolasticat. Quel professeur il était! Clair, méthodique, compréhensif. Il était fort apprécié des scolastiques car il leur assurait, pour ainsi dire, de pouvoir obtenir des notes avantageuses aux examens officiels dans cette langue. En début d'année, il exposait sommairement sa méthode aux nouveaux venus. « Mes Frères, durant les cours d'anglais, je parle toujours anglais, vous aussi, vous parlez toujours anglais. Compris? Et deuxièmement : quand vous ne comprenez pas, vous me posez la question suivante : "What is the meaning of such or such a word?" » Quelques jours après, il emploie une phrase du genre suivant : « This man did not know the meaning of this picture. » Un scolastique lève vite la main pour poser la question rituelle : « What is the meaning of meaning? » Les bras du professeur lui sont tombés devant la classe qui riait aux éclats!

Dès son arrivée à Valcartier, il s'est établi un horaire et un plan d'activités diverses, plan qu'il a soumis au supérieur. Il s'est intéressé à la bibliothèque et à la reliure des livres et revues : voilà pour l'intérieur. Pour l'extérieur, il a commencé l'organisation d'un verger.

Pour la reliure, il est allé à Québec visiter une reliure pour voir le matériel et la méthode employée, les sources d'approvisionnement en matériel... Quant au verger, il rencontra un agronome qui lui signala que cette zone climatique était peu propice à la culture des pommes mais que l'expérience était intéressante. Il lui dit ce qu'il fallait faire d'abord : creuser des trous d'environ 2 pieds de profondeur et de 3 pieds de diamètre; y enfouir des os, de la terre végétale, des restes de légumes. Puis, il lui recommanda quelle qualité de plants acheter. Souvent, nous plantons un verger comme nous plantons un arbre en plein bois : pour nos descendants et les générations futures. Frère Paul, à cause de son état de santé précaire, pensait surtout aux autres en entreprenant ce vaste chantier. Mais cela ne diminuait pas son activité agricole. Armé de sa brouette, d'un pic et d'une pelle, on le voyait, à la même heure du jour, se diriger à petits pas vers son chantier du verger. Quand j'ai quitté Valcartier, les pommiers étaient plantés selon un bel alignement mais dépassaient à peine 5 pieds. Qu'en est-il advenu par la suite? Ce verger a-t-il même produit une seule belle pomme un jour?

Quant à la reliure, il fit acheter les instruments indispensables et le matériel voulu. Frère Simon-Alexis fabriqua une rogneuse et un massicot qui servirent durant des années aux scolastiques que Frère Paul initiait à la reliure lors des emplois du matin et du travail manuel. J'ai encore sous les yeux des épaves de cette bibliothèque de Valcartier en diaspora... Ces quelques livres reliés ont merveilleusement résisté aux outrages du temps car Frère Paul employait, au tout début, du cuir pour les dos, et du matériel très solide pour les plats. Il faisait lui-même le titrage et les opérations finales. Tout était fait selon les normes! De plus, il avait accepté de former une équipe de scolastiques au travail de la reliure.

Sa vie était réglée comme une horloge. Les après-midi de beau temps, il faisait en été une promenade dans les bois de la propriété. Il s'était aménagé, dans la forêt, une sorte d'ermitage. Il avait dégagé le paysage afin d'avoir une vue libre sur la Jacques-Cartier. Des piquets fichés en terre et une planche solide : un banc rustique avec dossier. Il passait là des heures à lire, à prier devant les merveilles de la grande nature débordante de la musique des chants d'oiseaux. Il s'y livra à des exercices qu'on appelle, dans les grands exercices de saint Ignace, des méditations ***ad amorem***.

La maladie qui se déclara peu après son arrivée à Valcartier le rendit inquiet : une aortite qui le gênait beaucoup et l'inquiétait. Il devait donc suivre un régime : diète, repos, promenades au grand air, travail modéré, dormir quasi assis dans son lit, éviter les émotions fortes.

« Ma popote est-elle prête? » Cette petite phrase prononcée d'une voix blanche sur un ton haut et de manière saccadée : voilà ce que les cuisiniers successifs ont entendu vers 11 heures chaque jour à la porte de leur cuisine. Frère Paul venait chercher son dîner. Voilà aussi ce que des dizaines de scolastiques ont pu entendre perçant le silence d'une période d'étude personnelle. Sa popote préparée par le cuisinier et toujours la même était très sommaire : légumes cuits à l'eau, sans sel, sans poivre. Il venait chercher la fameuse popote lui-même midi et soir et mangeait toujours seul dans sa chambre. Il m'est arrivé, à l'occasion, d'entendre durant les récréations quelque scolastique demander à son voisin ou au Frère cuisinier, d'une petite voix haute et saccadée : « Frère cuisinier. Ma popote est-elle prête? »

Une nuit, le « buzzer » à la tête de mon lit résonne : code d'urgence! J'endosse rapidement ma soutane sur mes vêtements de nuit et me rends à sa chambre pour le trouver en difficulté respiratoire grave. Il ne pouvait pas se lever du lit. Il me désigna de la main sa petite pharmacie qui contenait le remède... Je savais quoi faire : petit verre, dose de Cognac, faire boire. Je lui portai le tout à son lit où il était assis dans le froid de la chambre, car il couchait toute l'année fenêtre ouverte, hiver comme été dans cette condition. Après dix minutes, quand il me rendit son petit verre vide, il me dit : « Je viens de faire une forte crise. Imaginez-vous qu'hier, dans le dictionnaire Guérin, je suis allé lire l'article à la nomenclature Aortite. J'ai lu comment mouraient ceux qui souffrent de cette maladie. C'est cette lecture qui m'a tellement secoué cette nuit! Il me semblait faire face à cette mort qui m'attend... » Je demeurais près de lui.

Comme le froid me gagnait après une demi-heure dans cette chambre frigorifiée, je lui demandai si je pouvais le quitter. Il me remercia d'être venu et me dit que je pouvais me retirer. De retour à ma chambre, j'avais l'oreille fine me demandant si cette fameuse

sonnette ne viendrait pas m'avertir, d'un moment à l'autre, de l'arrivée d'une deuxième crise... et peut-être de la crise finale, celle qui finit par terrasser ceux qui souffrent d'aortite.

En 1960, le scolasticat s'établissait à Lévis. Peu après, Frère Paul fut nommé à Château-Richer où il s'occupa de la bibliothèque de la maison et de la reliure. Il tenait toujours à être utile à la maison où il demeurait. Quelques années après son arrivée dans cette maison, il eut vent de la liquidation du matériel d'un petit imprimeur de Québec. La maison fit l'acquisition de ce matériel. Il put alors travailler à la composition d'un livre qu'il intitula « **Thérapeutique spirituelle à l'usage des Frères Maristes des Écoles.** » En rédigeant ce passage, j'ai sur ma table de travail, posé respectueusement devant moi, un exemplaire de cet ouvrage tout entier de lui : choix des textes, composition, imprimerie, reliure. En tout, 228 pages d'un texte aéré, à gros caractères bien lisibles pour les yeux un peu fatigués des Frères âgés.

La page frontispice s'ouvre, tout en haut, par le V.J.M.J. traditionnel au-dessus du M stylisé, pour Marie. La table des matières compte 7 pages. Au tout début du volume, *Nihil obstat*, *Imprimatur* et *Permission des supérieurs* montrent le souci de tout faire en règle qui caractérisait cet homme. Ce volume est à reliure solide : dos en cuir noir, plats noirs, coins arrondis, trois signets, tranche rouge. En dernière page : Imprimerie Champagnat, et Reliure Champagnat, 7141, Avenue Royale, Château-Richer, Québec. Ce premier livre sorti des presses de l'Imprimerie de Château-Richer est en même temps la dernière œuvre typographique du Frère Paul car elle date de 1967. Elle démontre à l'évidence « le souci de la belle ouvrage » qui hantait ce relieur expert en reliure artisanale. Qui tenait à rester en activité jusqu'au bout.

Je garde précieusement sur mon bureau ce livre comme un témoignage d'admiration envers cet homme, ce confrère dont la rencontre sur notre planète m'a profondément marqué comme elle a sans doute marqué les générations de scolastiques qui l'ont connu en sa qualité de professeur, de religieux, de confrère.

Unir prière et travail

Jean-Louis Langevin – Frère Louis-Léon 1875-1963

Parmi les Frères qu'on nommait parfois les Frères travailleurs, c'est-à-dire chargés des travaux manuels, Frère Louis-Léon occupe une place qu'il faut signaler. C'était vraiment l'enfant de la famille. Il avait bénéficié, comme tous les Frères de ce temps, de la solide formation religieuse du noviciat, une formation qui suivait et s'appuyait d'abord sur la vie chrétienne forte alors dans tous nos foyers. Cette formation était parvenue, si je puis dire, à creuser des sillons profonds dans la personnalité de ces Frères, dans leur mentalité. Des sillons profonds et durables. Ces Frères consacraient leur vie au service de Dieu, sans doute, mais aussi au service de la communauté : jeunes en formation et leurs formateurs. C'est ainsi que j'ai connu le Frère Léon dans deux postes : au Juvénat de Lévis et au Scolasticat de Valcartier.

Ces travailleurs trimaient d'une étoile à l'autre comme on dit de nos cultivateurs. Mais ils devaient aussi tenir compte de leurs exercices religieux en s'établissant un règlement personnel en conséquence. Frère Léon a toujours réussi à intégrer ces deux aspects : travail et vie de prière. Ces Frères, sans connaître le latin ni le grand Ordre Bénédictin, vivaient pleinement la devise de ces moines : *Ora et labora*. Et ils excellaient autant dans l'*Ora* que dans le *Labora*!

À Lévis, Frère Léon gérait une ferme : le troupeau, les cultures nécessaires pour nourrir ces animaux, un poulailler et un vaste jardin pour la nourriture en légumes de la maisonnée de plus de 125 personnes. On le voit bien : l'intendance d'un si vaste domaine exige des qualités d'homme et d'administrateur. Frère Léon, en homme de la terre, menait tout cela avec maîtrise. Il n'avait pas de certificat d'agronomie; il n'avait pas suivi de cours spéciaux : il avait vu faire son père, il l'avait bien observé. En cela, son sens pratique l'a toujours fort bien servi.

À Valcartier, le travail était plus simple qu'à Lévis. Par contre, il était seul. Au début, le chauffeur des voitures de la maison, Frère Joseph-Éloi, dénicha un cheval mis en vente après avoir mené une vie de chien pendant tout un hiver dans un chantier forestier des environs. C'était une jument Bronco ou Clyde, mes spécialités en races chevalines ne

m'ont pas permis de clarifier ce détail! Elle souffrait, à l'achat, de quelques blessures, surtout aux pattes. Elle s'appelait Mode. Une bête de bonne taille, douce, travailleuse et pas difficile d'entretien. Elle se contentait du petit foin de nos pâturages sablonneux et de l'avoine que le Frère cultivait pour elle toute seule. De plus, il lui servait, tous les soirs, car il tenait à la minoucher un peu, les restes de soupe et de légumes de la communauté. Fine comme une mouche, elle ne mangeait jamais les cuillers ou les fourchettes que la négligence de quelques jeunes avait mélangées aux restes de cuisine. Frère Léon retrouvait ces ustensiles dans le fond de son auge et les rapportait à la cuisine en attendant la surprise de les voir revenir dans l'auge de sa Mode...

Il fallait entendre le Frère Léon lors de la présentation des restes de cuisine à la douce Mode.

- Tasse-toi, grosse vache! Laisse-moi de la place! Je t'apporte ton dessert ce soir.

Puis, pour se faire un passage, il lui administrait quelques bonnes grosses taloches amicales sur l'arrière train. Il faut dire que la taille de cette bonne bête la forçait à être en diagonale dans sa section de l'étable, une étable jadis bâtie pour petits chevaux spécialisés dans le jeu de polo ou quelque chose se rapprochant de cela.

Une chatte blanche – elle s'appelait tout normalement Blanchette – partageait cet appartement dans la partie haute du compartiment, disons au deuxième étage... Elle recevait aussi fidèlement tous les soirs sa ration de nourriture. Ces deux animaux vivaient en bonne amitié. Les rats et les mulots devaient respecter les lieux, sinon, ils viendraient un jour ajouter un peu de variété au menu de Blanchette.

En été, j'ai été parfois témoin de l'esprit d'indépendance de Mode quand elle était au pacage. Elle voulait tellement prolonger sa récréation... Agitant une boîte pleine d'avoine, Frère Léon l'approchait doucement pour lui passer un licou et l'amener au travail. Pas folle, elle faisait un bon bout de chemin loin de son maître pour pouvoir brouter encore un peu, prendre quelques gueulées de cette herbe tendre, du trèfle à saveur d'indépendance. Frère Léon avait beau agiter l'avoine au fond de sa chaudière tout en lui disant des mots doux, rien n'y faisait. Enfin, le plus rusé finissait par gagner, mais la lutte avait été chaude et avait duré, duré... L'animal, de guerre lasse, consentait

enfin à rentrer au bercail ou à se laisser atteler. Mais la gueulée d'avoine offerte ne l'avait pas séduite : c'était plutôt l'attachement à un si bon maître qui l'avait décidée à se laisser passer le licou. Alors, elle prenait son pas de sénatrice pour retourner vers son écurie et se faire atteler, les yeux mi-clos, dans la plus grande résignation.

Au travail, Mode était une merveille. Docile, obéissant à hue et à dia, tirant franc, travaillant pendant des heures et des heures sans rechigner sous un lourd soleil d'été. Un vrai « bourreau » de travail!

Un jour, lors du fauchage du foin, une tragédie se produisit. La chatte se rendait parfois voir travailler son maître qui conduisait son amie de cellule. Elle approcha, cachée dans le foin, tout en se sentant loin de la jument qui passait par-là. Tout à coup, le Frère Léon entendit un miaulement de détresse comme il n'en avait jamais entendu : la faux que la chatte ne voyait pas venait de lui couper les 4 pattes! Il n'y avait rien à faire sinon à la tuer, afin de lui éviter trop de souffrances, et à trouver une autre chatte qui accepterait de partager le même abri que Blanchette occupait, afin que la jument ne s'ennuie pas trop dans sa solitude. C'est bien connu : Il faut avoir des égards envers les animaux, ces bons serviteurs de l'homme!

Les dimanches d'été, en après-midi, Frère Léon faisait lentement le tour des champs, en égrenant au pas de sénateur son chapelet, tout en jetant un coup d'œil sur ce qui se produisait ici et là, suivant la progression de la croissance vers la maturité. Il planifiait en même temps les travaux que la semaine pourrait exiger. Il enveloppait de sa présence priante son lieu de travail : domaine où il oeuvrait pour le Seigneur et pour ses Frères. Comme il avait un jour semé patates, foin, avoine, il semait des avés afin que la première semence lève bien et produise beaucoup.

Frère Léon, un homme de prière. Quand nous arrivions discrètement près de la chapelle fermée où Frère Léon se trouvait seul, il nous arrivait parfois de l'entendre parler tout haut à Dieu, à la Sainte Vierge, aux saints, aux anges... Un jeune Frère dut occuper pendant quelques jours la chambre voisine de celle du Frère Léon, près du réfectoire. Sans doute le Frère Léon ignorait-il cette présence inhabituelle. Son voisin

l'entendit plusieurs fois parler tout haut à des interlocuteurs invisibles... Habitude de prière profondément ancrée en celui qui vivait en présence de ce monde invisible, mais présent à nos prières, à nos désirs, à nos besoins, à nos travaux. Disons que, manifestement, il avait ce don de prière qui nous fait vivre un pied dans l'au-delà...

Frère Léon possédait aussi quelques secrets qu'il a bien conservés. Il avait appris des Frères venus de France l'art délicat et subtil de la fabrication du vin et il en faisait du très bon, du vin dont on parlait et qui faisait aussi parler. Un jour de fête, il vient me demander l'autorisation de mettre du vin sur la table au repas pour les scolastiques. Ce que j'acceptai avec plaisir pour souligner cette fête.

Durant l'après-midi, un jeune Frère rencontre le Frère Léon et lui dit, tout joyeux :

- Mon Frère Léon. On vous remercie. Votre piquette de ce midi était très bonne!
- De la piquette! Vous avez dit : « De... la... piquette... » Je vous en mettrai encore du vin, vous autres...de mon excellent vin fabriqué selon ma meilleure recette !

Les jeunes Frères qui écoutaient cette menace se voyaient menacés de « sécheresse » et de « régime sec »... mais ne savaient vraiment pas pourquoi ces propos avaient suscité une telle réaction chez le Frère Léon. La piquette était pour ces jeunes Frères, peu familiers en ce qui concerne les qualités des vins, un excellent produit de la vigne!

Le lendemain, Frère Léon me parle de ces remerciements qui l'avaient choqué. Je lui ai expliqué que les jeunes Frères ne savaient vraiment pas le sens du mot piquette. Et j'ajoutai :

- Ne vous en faites pas : c'est de l'ignorance de leur part. Je vous prie de les excuser, et d'oublier cela. Ils pensaient vraiment vous présenter un compliment. Le vin était effectivement excellent. À l'occasion, vous me demanderez encore s'il convient de mettre du vin à table.

Il possédait aussi un autre produit secret : le Léontinol, une de ses fabrications comme anti-rhume et anti-grippe patenté. Son produit était baptisé Léontinol, mais pas avec trop d'eau! Il m'avait remis, car j'étais infirmier, une grosse bouteille de cet élixir, un

alcool sucré assez fort et de bon goût. Un jeune Frère vint se plaindre, un soir, d'une toux persistante. Je lui servis ma « prescription » de Léontinol. Le lendemain, il revient pour le même malaise; le surlendemain aussi... Alors, je changeai la « prescription » : un bon verre de Pain-Killer chaud et sucré! La guérison fut complète, pour ne pas dire instantanée si j'en juge par les grimaces qu'il fit en avalant ce produit! Je plaçai dorénavant le Léontinol sur la liste des médicaments à user avec précaution : médicament ayant des effets secondaires pouvant créer... des habitudes!

Frère Léon était un homme de silence, de prière, de travail, d'effacement. Et d'une simplicité, je dirais enfantine. Je pourrais citer ici un fait que je juge extraordinaire et admirable pour un homme de son âge envers le tout jeune supérieur que j'étais. Ce fait s'est produit lors du début de la grave maladie qui le menaçait et qui devait le rappeler à l'infirmerie et l'emporter peu après. Je préfère taire ici ce fait, pour le moment. Mais je touchai du doigt ce que peut être l'esprit d'enfance et de confiance dont parle sainte Thérèse de Lisieux.

Frère Léon, vous avez travaillé dans l'effacement, vous avez prié dans l'effacement, vous êtes parti aussi dans l'effacement. Cet effacement qui est une forme de grandeur. Car il était fidèle disciple de Celui qui nous a dit un jour : « Si vous ne devenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. »

Serviable et débrouillard

Rosario Julien – Frère Simon-Alexis 1910-1960

Parler du Frère Simon-Alexis c'est parler d'un homme tout d'une pièce et d'une débrouillardise à toute épreuve. C'est parler aussi d'un professeur qui se boutiquait des instruments de physique originaux pour soulager les budgets plutôt minces des commissions scolaires du temps. Et ses instruments-maison fonctionnaient souvent mieux que les instruments « officiels » nous parvenant des grandes firmes américaines et qui coûtaient un bras! Et qui souvent faisaient preuve d'une fragilité qui répondait bien aux impératifs du marché : en vendre plusieurs sous prétexte d'une amélioration

souvent fort peu apparente ou d'une amélioration qui s'imposait corrigeant un défaut de fabrication.

Le Scolasticat de Valcartier eut recours souvent au Frère Simon-Alexis dans ses débuts. À partir d'une paire de lames de patins, il fabriqua un couteau à papier. Ce couteau fonctionnait très bien! D'après une photo de manuel de reliure, il réussit à confectionner une solide rogneuse qui servit longtemps à la reliure. En collectionnant et en soudant différentes pièces de fer et d'acier poli, il monta de toutes pièces un massicot suffisant pour les besoins de la reliure. Ce massicot nous servit durant plusieurs années. Il faut regretter de ne pas avoir conservé ces trois instruments : ils viendraient, de nos jours, enrichir notre patrimoine et démontrer que la débrouillardise était de mise en ces temps-là, des temps difficiles où un dollar valait gros!

Frère Simon-Alexis était aussi un homme plein d'esprit et, avec lui, la conversation était toujours animée. Un jour, je me promenais avec lui le long de la rivière Jacques-Cartier. Tout à coup, il aperçoit, par terre, un tesson. Il se penche et le recueille précieusement tout en écartant le sable qui adhérait à cet artefact. Puis, me le tendant précieusement il me dit : « Savez-vous ce que diront ceux qui découvriront cette pièce dans quelques centaines d'années? Ils diront : « ***Voici un artefact de l'âge des tavernes.*** »

Il arrivait parfois qu'on lui parle, sur un ton malicieux, de montrer un peu plus de délicatesse dans son langage ou ses manières. Il répondait invariablement : « Parlons-en de cette maudite délicatesse! » Et il gardait ses manières un peu carrées et directes de faire face à bien des problèmes de société... Et ses manières un peu directes étaient évidemment plutôt destinées à faire rire qu'à choquer quiconque. En cela, il tenait à rester lui-même en gardant ses manières personnelles : celles du Frère Simon.

Si certaines de ses manières étaient parfois un peu frustes, il affichait toujours un cœur d'or. Premier à toutes les corvées, il y faisait toujours montre d'une débrouillardise hors norme! Il trouvait vite des solutions aux difficultés qui se présentaient lors de travaux de construction, d'entretien courant ou de réparation. Il avançait ses solutions personnelles sorties directement de son imagination féconde. Si ses manières n'étaient pas toujours

du dernier cri dans le raffinement, néanmoins le travail était fait, et le résultat durait. Le manque de fini des pièces de sa fabrication était largement compensé par leur solidité : ce dont personne ne se plaignait, bien au contraire.

Ce que les confrères appelaient malicieusement les « *wise cracks* » du Frère Simon faisaient vite le tour des communautés nombreuses où il se trouvait. Il avait le don de sortir le mot drôle ou la réflexion comique qui suscitait les rires enjoués. En sa compagnie, à la maison ou lors des sorties en forêt ou près des lacs, sa joie de vivre était à l'honneur. Sa devise, au moins une de ses devises : « Le rire, c'est la santé! » Il y allait de son rire caractéristique, un peu saccadé mais plein de franchise.

Quelques grandes inventions du Frère Simon ont été exposées en détail dans la revue de l'Académie commerciale de Chicoutimi : L'Escalade. Je n'en mentionnerai que deux parmi les plus importantes : **un aiguise-crayons** mécanisé et un **aiguise-lames-de-rasoir** mécanique. Il faut savoir que le crayon simple était d'usage courant vers les années 1950 et que les lames de rasoir servaient d'un usage quotidien avant l'apparition générale du rasoir électrique. Je ne peux donner ici d'autres précisions sur ces deux inventions : elles sont toujours protégées par des droits d'auteur que l'inventeur a eu la précaution de prendre et d'en aviser ses contemporains.

Ce qu'on regrette, c'est son départ à 50 ans, le départ d'un homme tout d'une pièce, plein de talents et bâti pour franchir le cap des 80. Un homme qui s'est illustré cent et une fois, mais disparu trop vite.

FRÈRE ANDRÉ D'AKONO

André Côté – Frère Henri-André 1932-2004

Vouloir parler de cet homme que l'on nomme maintenant « **Frère André d'Akono** », c'est faire en même temps, qu'on le veuille ou non, l'histoire d'un collègue camerounais qui a fêté récemment, dans la fierté et en grande pompe, ses quarante ans d'existence. Ouvrons d'abord le numéro de novembre 2003 de LE STOLLOIS MAGAZINE pour en parcourir la préface afin de nous mettre en situation.

« Septembre 1963 : c'est en lettres d'or que nous devrions rappeler la naissance du Collège Stoll d'Akono. En septembre 2003, le Collège Stoll compte donc quarante ans d'existence. Et c'est sous le soleil radieux d'Afrique que nous avons voulu souligner cet anniversaire, un anniversaire qui s'ouvre vers un avenir encore meilleur, nous le souhaitons vivement, que tout son passé.

Un Petit Séminaire fonctionnait déjà à Akono pour y recevoir et former les jeunes qui aspiraient à devenir prêtres. Si ces jeunes qui s'y destinaient au sacerdoce étaient bien servis en fait d'institution scolaire, en personnel comme en bâtiments, les autres jeunes d'Akono de cet âge, garçons et filles, devaient quitter leur milieu pour fréquenter ailleurs un cours secondaire et ce, avec tous les inconvénients que cela suppose. En un temps où les populations étaient de plus en plus conscientes que pour combattre le sous-développement et s'élancer vers le progrès, il fallait absolument s'instruire, les gens d'Akono devenaient de plus en plus sensibles à cette sorte d'oubli pénible à supporter dans lequel ils demeuraient plongés. Un oubli que certains percevaient comme une injustice.

Des gens influents d'Akono entreprirent des démarches auprès des Frères du Sacré-Cœur de Makak afin qu'ils leur viennent en aide en mettant sur pied dans le milieu même d'Akono un collège où fonctionneraient au moins les quatre classes du premier cycle du secondaire : 6^e, 5^e, 4^e et 3^e. En 1963, ce rêve commençait déjà à se réaliser.

En 1966, la Providence vient en aide à ce mouvement d'Akono quand les forces marxistes-léninistes du Congo Brazza forcèrent les Frères Maristes à quitter ce pays. Plusieurs Frères quittaient de nuit Makoua les uns pour le Cameroun via le Gabon et les autres via la République Centre-Afrique, utilisant dans les deux cas les pistes de fortune de la grande forêt africaine. En route vers l'inconnu! M^{gr} Jean Zoa les accueille de tout cœur dans son diocèse comme des envoyés du ciel! Tout heureux, il leur offre deux collèges... qui n'existent que dans ses plans à lui, des plans ambitieux : deux terrains pleins d'arbres et de taillis – des terrains de brousse – sur lesquels il souhaite voir surgir un jour des bâtiments scolaires au service de la jeunesse du Cameroun.

Puis, un collègue naît, se nommera Stoll, grandit, prospère... Et le voilà rendu à quarante ans en cette année 2003. Quarante ans : ça se fête! »

Laissons de côté le ton triomphateur de cet éditorial pour vous faire part du bonheur que Frère André ressentait en participant à cette fête malgré son état de santé précaire car la maladie qui devait l'emporter le 25 février 2004 s'était déjà sournoisement bien installée chez lui.

Je devine que vous souhaitez faire plus ample connaissance avec cet éducateur de la jeunesse camerounaise, un éducateur qui célébrait en cette année 2003 plusieurs anniversaires : 52 ans de vie religieuse, 38 ans de présence au Cameroun et 34 ans comme directeur du Collège Stoll. Poursuivons ce propos en mentionnant d'abord trois de ses parcours personnels.

- **Parcours familial**

10 septembre 1932, naissance à St-Flavien de Lotbinière, Québec.

Fils de Éva Blouin et de Henri Côté, 6^e d'une famille de 12 enfants : 11 garçons, 1 fille.

- **Parcours communautaire**

3 septembre 1945, juvénat de Lévis.

26 août 1948, noviciat de St-Hyacinthe.

15 août 1949, première profession à Lévis sous le nom de Henri-André en même temps que son frère aîné, Alphonse-Roger.

Août 1950 à août 1952, scolasticat à Valcartier.

26 juillet 1956, profession perpétuelle à St-Hyacinthe.

- **Parcours professionnel**

1952 à 1960, professeur au Québec.

1962 études, Université de Montréal.

1963 Makoua, Congo-Brazza, missionnaire.

1965 Akono, Collège Stoll, missionnaire.

2003, décembre, Infirmierie de Château-Richer.

2004, le 25 février, décès à Château-Richer.

28 février, funérailles à Château-Richer, ensevelissement dans la crypte.

Les Frères arrivent à Akono en visiteurs

Voici la relation des premiers contacts des Frères avec la réalité d'Akono. Le 14 septembre 1965, Frère André et ses confrères provenant de Makoua se rendent à Akono en voyage de reconnaissance concernant le collège dont M^{gr} Jean Zoa leur a parlé et dont il leur offrait la direction. À la vue des piètres installations qu'on allait y découvrir et de la mauvaise implantation des locaux, les Frères demandèrent à M^{gr} Jean Zoa d'arrêter immédiatement les travaux s'il voulait vraiment que nous prenions la direction de ce Collège. Le premier lieu d'implantation choisi ne convenait vraiment pas au fonctionnement harmonieux d'un collège important, un vrai collège. Cependant, à ce moment, il n'était pas question que nous en prenions la direction cette année-là. D'ailleurs, il y avait opposition de la part du curé et de son vicaire : ce dernier recevait une allocation comme chargé du collège et tenait à conserver ce poste.

Néanmoins, les deux projets de fondation furent soumis au Conseil provincial de la Province de Desbiens qui donnera son accord après les visites des Frères Provinciaux, le Frère Louis-Joseph Guay, en 1965, et celle du Frère Laurent Potvin, en 1966. Mais tout restait à faire. Le voisinage du séminaire d'Akono offrait aux Frères l'occasion de nouer des relations fort utiles avec des missionnaires d'expérience. Les Pères Criaud, Delaville, Sirau, Ditsch et Lacroix, tous les cinq Spiritains, nous furent de précieux conseillers autant par leurs judicieux avis que par leur soutien moral. Après être demeurés avec les Spiritains du séminaire d'Akono, les Frères furent accueillis au presbytère d'Akono en 1966 par le curé Ateba Mathias. Ce double accueil leur fit chaud au cœur, car ils venaient tout juste de sortir de la situation fort compliquée du Congo Brazza. Ils arrivaient sur place avec bien peu de bagage personnel... mais avec un espoir bien vivace : servir le mieux possible la jeunesse du Cameroun et l'Église de ce pays qui leur était alors inconnu. Ils ne tarderont pas à apprécier l'accueil fort sympathique qu'ils recevront de la part des Camerounais et des missionnaires étrangers qui y œuvrent.

Une telle entreprise comme celle de la fondation, du fonctionnement, des progrès d'un collège suppose la coopération essentielle de centaines d'individus. Dans l'histoire du collège Stoll, nous tenons à le souligner ici comme il se doit, nous nous trouvons alors devant un travail ardu. En effet, nous devons envisager des tâches nombreuses et parfois insoupçonnées mais décisives qui exigeraient la franche coopération de plusieurs personnes. Les Frères se firent constructeurs d'un collège en brousse, à 75 km de la capitale à laquelle Akono était relié par des routes plus ou moins carrossables selon les saisons.

En septembre 1965, il s'agissait de partager entre deux petits collèges aux locaux temporaires le personnel disponible à ce moment-là car certains Frères, venant du Congo Brazza, avaient passé leurs vacances au Québec et devraient rentrer plus tard au Cameroun quand la situation nouvelle serait plus claire.

Enfin, le partage du personnel s'effectue

- **SAA.** Trois Frères : Georges Daigle, Gaston Allard, José Médiavilla, plus deux coopérants canadiens qui devaient aller à Makoua : MM. Raymond Tremblay et Lawrence Villeneuve. Les 5 occuperont la résidence aménagée pour les FEC qui refusaient maintenant de prendre la direction de ce collège.
- **AKONO.** Deux Frères : André Côté et Charles Tardif. Ils résideront et donneront des cours au Petit Séminaire d'Akono. Frère Paul-André Lavoie les rejoindra plus tard. C'est alors que les Frères Maristes prennent en charge le petit Collège d'Akono dans ses locaux temporaires près de l'église et que la première communauté de Frères se formera en attendant la construction du Collège sur son terrain.
- **YAOUNDÉ.** Frère Philippe Lambert enseignera la philosophie au séminaire Sainte-Thérèse du diocèse de Yaoundé.

Le Père Antoine STOLL donnera son nom au nouveau collège

Quel nom choisir pour ce nouveau collège? Le nom de STOLL vint vite à l'esprit de ceux qui se posaient cette question. Le Père Antoine Stoll, spiritain alsacien, fut un géant de la mission d'Akono. Cet homme tout d'une pièce possédait les belles qualités de ses compatriotes : fier, distingué, ordonné, pratique, entreprenant, cultivé. Il possédait même deux cultures : la française et la germanique. Il a été curé fondateur de la paroisse d'Akono. C'est lui qui a fait construire l'imposante église d'Akono qui a toutes les allures d'une cathédrale, voire d'une basilique.

Le Père Antoine Stoll a laissé dans le milieu d'Akono le souvenir impérissable de son passage. Il disait souvent, très souvent, aux gens dans ses homélies des dimanches et des fêtes en langue *kolo beti* (*ewondo*) : « MAM ME ZAMBA MESIKI FYANGA. » Ce qui veut dire : « **Il faut traiter avec respect les choses de Dieu.** »

Ce leitmotiv, on le retrouve encore inscrit sur un écriteau à l'entrée du collège afin que les élèves qui fréquentent le collège Stoll n'oublient jamais « **qu'il faut traiter avec respect les choses de Dieu.** »

Où construire le Collège Stoll?

Le Petit Séminaire possédait à Akono une belle organisation : classes, dortoirs, cuisine et réfectoire, salles d'eau, chapelle et résidence des professeurs. Il disposait aussi d'une grande cour de récréation et d'un terrain de foot. De plus, un vaste espace de forêt dense lui appartenait jusqu'à la rivière Akono. Après entente avec M^{gr} Jean Zoa et les autorités du Séminaire, les Frères pouvaient explorer ces terrains afin de savoir s'il était possible d'y ériger un collège commodément. Les Frères furent agréablement étonnés, et encore plus les autorités du Séminaire, de savoir qu'il y avait là un terrain tout à fait propice à l'érection d'un grand collège : un magnifique terrain plat. Et cela, encore une fois, à la grande surprise de tout le monde!

Nous avons donc demandé à M^{gr} Jean Zoa si ce terrain pouvait être mis à notre disposition pour servir à une œuvre d'Église : la construction d'un collège privé catholique. Il nous a dit : « Il est à vous, sans problème. » Il nous fournit le plan cadastral de ce terrain de 14 hectares que le diocèse mettait gratuitement à notre

disposition pour y édifier le Collège, un externat aux quatre degrés du premier cycle selon les plans initiaux dont les programmes sont alignés sur des programmes français.

Un immense chantier pouvait dès lors commencer : vastes remises pour les matériaux, locaux d'enseignement, résidence pour 10 Frères, etc. Les travaux se poursuivront pendant toute la durée du mandat du premier directeur, Frère Paul-André Lavoie, 1966 à 1969, et celui de son successeur, Frère André Côté, 1969 à 2004. Tout en poursuivant les constructions assurées par une équipe de travailleurs locaux, les cours devaient être assurés en vue de leurs succès aux examens annuels.

Le projet éducatif d'un collège catholique

En 1972, le Frère André et son personnel enseignant ont tenu à établir le projet éducatif de leur collège, un collège de l'enseignement catholique du Cameroun et relié au Secrétariat de l'Enseignement du diocèse de Yaoundé, le SEDY. Parcourons ce projet tel que conçu par eux et appliqué par la suite.

LE PROJET ÉDUCATIF DU COLLÈGE STOLL

Voici les valeurs que nous privilégions

1- La conscience professionnelle.

Faire tout ce que l'on doit faire au bon endroit, au bon moment, en y mettant le meilleur de soi-même, sans rien demander de retour.

2- Le respect des autres.

Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fasse. Dites-vous bien ceci : je considère les autres comme d'autres moi-même.

3- L'autodiscipline et l'effort personnel.

Le meilleur compliment que l'on puisse faire à un éducateur est celui-ci : « Vous n'avez appris à me passer de vous. Grâce à vous, je suis devenu autonome. »

4- Les valeurs artistiques.

Tout ce qui touche à l'art élève. On le dit avec raison : ***La musique adoucit les mœurs.***

5- Le travail manuel.

Le travail manuel détend l'esprit et, de plus, donne la joie des réalisations personnelles concrètes.

6- La confiance en soi et l'audace.

Apprendre à vaincre la peur, cette peur de tout et de rien qui ruine tout effort et conduit à un fatalisme léthargique, voire maladif. Une certaine crainte est sans doute preuve de sagesse; mais dans la majorité des cas, la peur vient de l'imagination, paralyse tout élan positif, alors que la confiance en soi et dans les autres est dynamique et pousse à l'action. Savoir oser est source de dépassement, d'initiative et de créativité.

7- L'éducation de la foi.

Bien que nommé ici en dernier lieu, l'éducation de la foi est un moyen qui chapeaute tous les autres car il les influence tous et leur imprègne un cachet spécial. Parmi tous les moyens auxquels on fait appel au service de l'éducation, j'en nommerai deux qui sont intégrés à l'horaire régulier du collègue :

- La formation catéchétique qui éclaire et fortifie la foi.
- L'animation pastorale qui actualise la parole de Dieu et s'exprime notamment par ***l'engagement dans les mouvements apostoliques comme les Jeunes du Monde, le Scoutisme et le Guidisme, la célébration des sacrements, l'initiation à la vie de prière, l'invitation à mettre ses talents au service des autres, notamment en assurant la relève des ouvriers apostoliques dans l'Église locale dans le mouvement vocationnel.***

CONCLUSION

Ne jamais perdre de vue cette équation
qui constitue la devise du Collège Stoll :

TRAVAIL + DISCIPLINE = SUCCÈS

Voilà sommairement tracé l'idéal que poursuit le collège Stoll. Il s'est engagé à le suivre pour le plus grand bien de la jeunesse qui s'adresse à lui pour sa formation personnelle intégrale : physique, intellectuelle, religieuse et morale.

La galerie des directeurs du Collège Stoll

En 40 ans, ce collège n'a eu que quatre directeurs, dont les deux premiers ont rempli des mandats très courts. Cela explique pour une bonne partie son succès : l'esprit de continuité qui a présidé à son développement harmonieux et constant. Je vous présente maintenant ces quatre directeurs :

1^{er} directeur : P. Jacques Delaville, spiritain, 1963-1964.

2^e directeur : M. l'abbé Benoît Ze, 1964-1966.

3^e directeur : Frère Paul-André Lavoie, mariste, 1966-1969.

4^e directeur : Frère André Côté, mariste, 1969-2003.

Un art chez Frère André : Comment se faire des amis?

Les divers projets que nourrissait Frère André pour son collège supposaient l'intervention de collaborateurs. Ces collaborateurs ont besoin de connaître le sérieux de chaque organisme qui demande leur aide. En cela, Frère André eut recours à des organismes qui ont accepté de collaborer grâce à la garantie de sérieux que Frère André sut leur exposer et leur garantir. Il faut nommer ici : l'Ambassade du Canada, l'Ambassade de France, le gouvernement de la Belgique, les Frères Maristes de Belgique, l'Agence canadienne de développement international (ACDI), la CEE. Frère André déploya un grand soin dans l'exposition de ses demandes en démontrant leur utilité pour le milieu. De plus, il en garantissait la supervision tout au long de l'exécution. Un compte-rendu complet était fourni aux organismes qui venaient en aide au Collège par leurs généreuses subventions en argent comme en matériel pédagogique.

Il convient de signaler aussi les contributions de bénévoles qui ont consacré des mois et des mois de leurs vacances, et cela pendant des années, au service du Collège Stoll. Ils sont très nombreux dans cette catégorie. Que chacun d'eux trouve ici l'expression de notre plus vive reconnaissance pour ce dévouement désintéressé au profit de la jeunesse camerounaise!

Si une institution académique de l'importance du collège Stoll a toujours besoin de compter sur des collaborateurs fidèles, il peut se produire un phénomène regrettable : des collaborateurs sur lesquels on comptait, poussés par de mesquins intérêts personnels, se muent en démolisseurs, en ennemis de l'œuvre. Frère André eut à regretter douloureusement des problèmes de ce genre qui sont bien loin de conférer des lettres de noblesse à ceux qui en sont les auteurs et les causes. Ces contre témoignages – fort heureusement peu nombreux – le milieu stollois, un milieu pourtant si fier, aurait bien aimé ne jamais en voir surgir en son sein pour finir par s'étaler au grand jour. L'histoire jugera.

Comment Frère André Côté percevait-il la vie missionnaire?

Voici quelques éléments du vécu, au jour le jour, par les Frères missionnaires au Cameroun. Ce sont là des situations qui se sont trouvées vingt fois sous les yeux du Frère André et dont il a fait part rarement dans sa correspondance et lors d'échanges avec les confrères. Voici là-dessus sa pensée comme il l'exposait dans un écrit qu'il nous laissait lors d'une visite de vacances au Québec. C'est un des rares écrits que nous avons de lui sur ce sujet : le vécu au Cameroun au jour le jour. Ce qui donne à ce témoignage personnel une valeur exceptionnelle. Je lui cède la parole.

« Quand, au cours de la journée, un enfant vient, tout tremblant de fièvre et un peu paniqué, voir le Directeur, il le soigne ou le fait soigner par les Sœurs du Dispensaire voisin jusqu'au moment où il est débarrassé de sa maladie et de sa peur. On sent alors que notre présence est valable pour lui et la dizaine d'autres jeunes qui sont dans le même cas chaque jour.

Une nuit, on vient avertir les Frères qu'une maman des environs est malade, gravement malade en brousse. Il faudrait aller la chercher pour la conduire au dispensaire, à l'hôpital; il pleut, la route est mauvaise et glissante; un Frère accepte d'aller la chercher. Quel plaisir pour lui quand il apprend, quelque temps après, qu'elle est retournée au village rétablie! Pour cette famille, ce Frère est, à ce moment-là, le seul recours, peut-être... Je ressens un petit quelque chose qui me fait du bien : nous sommes tous utiles, et diversement utiles dans ce milieu!

Un enfant a été battu et chassé de chez lui; il a passé la nuit dehors; il vient voir le Frère Directeur ou le Surveillant général en pleurant, leur demandant de trouver une solution à sa situation. Si on prend le temps de faire venir ses parents, leur demandant de le reprendre et de ne plus le battre, nous sommes heureux de voir que, par notre intervention, cet enfant reprend son sourire et réintègre sa case au lieu de dormir à la belle étoile, tremblant de peur.

Les Sœurs responsables du dispensaire de la mission nous rendent d'énormes services; elles n'ont plus d'eau ou d'électricité; elles comptent sur nous pour les dépanner; un Frère ou un de nos ouvriers y va et réussit à tout remettre en ordre. Nous sommes heureux d'avoir aidé ces voisines complètement démunies devant un tel problème.

Le tam-tam annonce à tous les environs qu'un vieux du village vient de mourir. Il faut l'inhumér sans délai. Les parents du défunt viennent au collège se procurer un cercueil fabriqué par les ouvriers de la menuiserie. Comme les morts sont vite enterrés devant leur case, il convient de posséder une provision de ces cercueils. Service offert par le collège...

Quelqu'un vient au collège traînant sa brouette brisée. Qui va la réparer? Une voiture tombe en panne sèche en cours de route. Vers qui vient-on pour se ravitailler? Des voyageurs étrangers sont surpris par un puissant orage dans le fond de notre brousse épaisse et il leur faut attendre. Vers qui viendront-ils pour chercher un abri momentané? Ils rappliquent au Collège. Le curé de la paroisse est-il mal pris devant un problème de maintenance? Les Frères seront là pour aider... Cela fait partie de l'esprit de service... C'est leur façon à eux de remercier ceux et celles d'Akono qui les ont accueillis un jour, il y a 40 ans, quand les premiers Frères Maristes arrivaient dans ce milieu en réfugiés avec leur maigre baluchon...!

Et quel beau travail accompli dans ce milieu étudiant pour favoriser les sports et l'éducation physique! Un magnifique terrain bien aménagé et toujours bien entretenu s'offre à leur disposition. Avec quel dévouement aussi ne favorisons-nous pas la formation musicale des jeunes doués dans ce domaine! Et la formation artistique durant l'année et durant les vacances par des cours spéciaux : vannerie, musique instrumentale, piano, dessin, etc.

Que de soucis aussi pour que les divers pensionnats de garçons ou de filles fonctionnent harmonieusement grâce à un bon encadrement et qu'ils soient ravitaillés à temps et de façon adéquate!

Diverses organisations mises sur pied et animées par Frère André

Je me contenterai de citer ici, sans commentaires, le nombre impressionnant des réalisations du Frère André pour le Collège Stoll et la population d'Akono. On comprendra que toutes ces initiatives ont été possibles grâce à une franche coopération avec des collaborateurs religieux et laïcs, et les parents des élèves.

- Collaboration étroite avec les prêtres de la paroisse pour le service religieux du collège.
- Chorale du collège pour animation liturgique les dimanches et fêtes.

- Supervision de l'enseignement catéchétique tout en mettant l'accent sur la préparation au baptême des élèves non chrétiens.
- Collaboration avec les Sœurs de la Croix de Strasbourg pour le Dispensaire et l'enseignement.
- Service de premiers soins assurés par Frère André lui-même.
- Participation signalée du collège aux Fêtes de la Jeunesse et à la Fête Nationale du Cameroun.
- Prise de conscience : si le Collège Stoll demeure un externat, il ne pourra jamais se développer car la population d'Akono et des environs immédiats ne pourra jamais lui fournir une clientèle suffisante. Il est décidé d'ouvrir des internats afin d'accueillir des élèves de tout le Cameroun.
- Soin particulier apporté à la formation vocationnelle afin d'assurer à l'Église des prêtres, des religieuses et des religieux. Selon des statistiques qui datent de 2003, 17 anciens du Collège Stoll sont devenus prêtres ou religieux-prêtres, tandis que 6 jeunes filles sont religieuses.
- Organisation, choix des animateurs et suivi des mouvements apostoliques : Scouts, Guides, Jeunes du Monde.
- Célébration dans la joie par tout le collège de la Saint-André, fête patronale du Frère André, le 30 novembre.
- Organisation de deux bibliothèques, 30 000 ouvrages, classement soigné sous la supervision de bibliothécaires. La première bibliothèque du collège avait été organisée dès les débuts du collège par Frère Paul-André Lavoie et inaugurée par Frère Laurent Potvin, provincial, alors en visite.
- Organisation d'un laboratoire de sciences et de technologie selon les programmes en vigueur.
- Organisation de la formation musicale grâce à son frère Roger, licencié en musique de l'Université de Montréal, qui travailla pendant 9 ans avec son frère André : harmonie de divers instruments, cours de guitare, de piano, etc. Ce département musical comprend 100 instruments à vent, 8 pianos et 8 guitares...
- Organisation de l'École d'informatique dans une grande salle comprenant 70 unités sous la supervision d'un personnel compétent.

- Organisation à partir de 1971 des divers terrains de sports maintenant de calibre international car sur ce complexe est venu se greffer le Centre Olympia reconnu par le CIO et le CNO, et ouvert à des groupes sportifs et culturels.
- Organisation de compétitions de foot inter-collèges entre 8 à 12 équipes : Les Olympiques.
- Mise des terrains du Collège à la disposition de l'équipe de foot du Cameroun : **Les Lions Indomptables**. Cette équipe les utilise régulièrement pour sa préparation aux compétitions internationales qu'elle doit affronter.
- Organisation de cours artistiques de vacances. Douze sujets sont offerts parmi lesquels chaque étudiant en choisit trois : peinture, dessin, vannerie, musique, etc.
- Organisation des internats pour collégiennes : St-Kisito, Ste-Odile, Ste-Marguerite pour y recevoir les étudiantes de l'extérieur d'Akono.
- Organisation des internats pour collégiens : St-André, St-Champagnat, Bewerly, Parc des Princes, St-Louis pour les garçons provenant de l'extérieur d'Akono. Un encadrement sérieux est assuré à tous ces internats.
- Organisation d'un Juvénat, le Foyer-Champagnat, sur le terrain du collège. Il fonctionna pendant plusieurs années avant de ne recevoir que des collégiens.
- Organisation du Noviciat pour le Secteur du Cameroun. Frère André a assumé la direction de notre Secteur mariste camerounais pendant de nombreuses années.
- Électrification des bâtiments du Collège à l'arrivée longtemps souhaitée de la SONEL dans la région.
- Ravitaillement suivi de près pour approvisionner adéquatement les cuisines des internats.
- Présidence à la progression prudente du collège qui est passé de 40 étudiants en 1963 à plus de 1 000 maintenant.
- Internationalisation de la clientèle étudiante. En 2003, 40 élèves proviennent de pays étrangers, attirés par le renom du Collège Stoll et ses services.
- Organisation d'un second cycle : général A, C, D et Technique F1 et F4.
- Réception de matériel (médicaments, volumes, vêtements, peinture, etc.) grâce à l'aide de CSI : Collaboration Santé Internationale du Canada.

- Forage et organisation électrique de 12 puits dans divers villages des environs d'Akono selon cet adage : **L'EAU C'EST LA VIE.**
- Collaboration avec des coopérants étrangers qui mettent leurs talents et leurs initiatives au profit du Collège. À signaler de façon spéciale la coopération de M. et M^{me} Jean-François Haller.
- Ententes importantes transigées avec certains organismes internationaux au bénéfice du Collège : le Père Jean Criaud, spiritain; l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, Ambassade de France, Ambassade des États-Unis, Hollande, Belgique, Frères Maristes de Belgique, C.E.E., C.S.I., etc.
- Entente obtenue par l'intermédiaire du Général Sémengue de pouvoir dédouaner sans frais le matériel par conteneurs entiers que le Collège Stoll pouvait recevoir de divers pays et organismes internationaux.
- Extension des bâtiments du Collège. En 9 ans, Frère André a fait construire 9 bâtiments importants pour assurer le fonctionnement harmonieux du Collège alors en pleine expansion.

Bref rapport financier fourni par Frère André en fin de mandat

Frère André, comme responsable financier du Collège Stoll, est à même de nous fournir ici des renseignements précis concernant les sommes investies dans le milieu d'Akono par les Frères Maristes depuis sa fondation. Une somme impressionnante! Il a tenu à nous communiquer lui-même, en 2002, le tableau suivant :

INVESTISSEMENTS EFFECTUÉS PAR LES FRÈRES MARISTES ENTRE 1967-2002 (Le dollar évalué à une valeur moyenne de 200 FCFA)

	Francs CFA -----
Collège – Foyer Champagnat – Résidence – Garage – Château d'eau (1967-8) ..	93.000.000
Agrandissements : classes – grande salle	18.000.000
Véhicules (voitures, tracteurs) (Depuis 1967).....	111.000.000
Voyages de vacances.....	60.000.000
Salaires non perçus au Canada.....	674.000.000
Divers : ordinateurs – centre artistique – terrains de sports – conteneurs.....	51.000.000
Contributions à la formation des jeunes aspirants :	

juvénat, postulat, noviciat, scolasticat	23.000.000
Total général	1.030.000.000

N.B. : À cette valeur moyenne, la somme totale investie est de 5 150 000 \$.

Le Cameroun reconnaissant

Devant tout ce que Frère André a réalisé dans ce milieu, la médaille de L'Ordre du Mérite Camerounais lui fut solennellement allouée le 29 mai 1999 pour souligner sa contribution au monde de l'enseignement au profit de la jeunesse camerounaise et de la nation.

Funérailles du 28 février 2004

La maladie sournoise qui menaçait le Frère André depuis quelques années a fini par le terrasser le 25 février 2004 alors qu'il était retiré au Foyer Champagnat de Château-Richer, Infirmerie provinciale des Frères Maristes.

Plusieurs anciens missionnaires au Cameroun, prêtres, religieuses et religieux présents à cette occasion avaient tenu à venir rendre un dernier hommage à ce religieux. Monsieur l'abbé Louis Fohssié, ancien juvéniste d'Akono et ancien élève du Frère André, actuellement curé à Ottawa, paroisse Notre-Dame de Lourdes, était présent aux funérailles de son ancien directeur en qualité de représentant de tous les anciens élèves d'Akono, M. Martin Mpana, Ministre plénipotentiaire, Haut-commissaire adjoint du Cameroun au Canada et ancien élève du Frère André a rendu un hommage remarquable à son ancien professeur lors des funérailles. Il terminait son propos en ces termes :

« Lui qui a accueilli tant de fois les Lions Indomptables du Cameroun (l'équipe nationale de soccer) dans les installations d'Akono était devenu par les vertus du temps et de la proximité un Lion parmi les Lions. Et au Cameroun, nous disons dans une formule fort bien pensée et diversement significative : « UN LION NE MEURT PAS. IL DORT. »

Dors en paix Frère André. Et que la terre du Québec qui t'a vu naître te soit légère! »

Passage de service

Avec la mort du Frère André, les Frères Maristes ont confié le Collège Stoll au diocèse de Yaoundé. On lui offrait un collège en bonne santé financière, en bonne santé académique et en bonne santé matérielle. Un Collège de cette qualité n'est pas un poids pour un diocèse mais une valeur authentique. Il lui suffira d'assurer le fonctionnement et la progression normale de cette institution d'enseignement au service de la jeunesse et de la nation.

Dans son Éditorial paru dans le LE STOLLOIS MAGAZINE, 30 novembre 2003, Frère André terminait son propos en ces termes :

« Mon souhait le plus cher est que tous, personnels, élèves et même la population d'Akono soient fiers de Stoll, assurent non seulement sa pérennité mais son ascension vers des sommets toujours plus hauts! »

Une brève monographie paraît en juin 2004

Peu après le décès du Frère André, une courte nécrologie (22 pages) fut publiée comportant huit pleines pages de photos. Divers auteurs ont collaboré à cet hommage rendu au Frère André pour faire état de ses activités à Akono pendant près de 40 ans. Plusieurs amis et connaissances du Frère André ont tenu à participer à cet hommage délicat dans des textes qu'ils nous ont soumis.

À quand la biographie du Frère André d'Akono?

Le 30 novembre 2003 paraissait **LE STOLLOIS MAGAZINE** en édition spéciale. Le titre qui coiffe ce numéro est très évocateur : 40 ans au service de la Jeunesse camerounaise. Frère André Côté et « son collègue » ont joué des rôles tellement inter liés dans le développement de cette institution de savoir qu'on ne peut pas parler du développement et des progrès du Collège Stoll sans mentionner l'intervention du Frère André! Ce numéro est déjà une mine de données qui seront autant de sources précieuses de renseignements que pourra utiliser le futur biographe du Frère André.

Souhaitons donc, en effet, qu'une biographie puisse bientôt paraître qui mettra en lumière l'œuvre colossale d'un missionnaire éducateur qui a marqué le milieu d'Akono par sa présence et son action auprès de la jeunesse au profit des familles de ce milieu. Tout cela au service de l'Église qui est au Cameroun et de la nation camerounaise.

Le Révérend Père de La Salette

Alphonse Roy – Frère Louis-Robert 1893-1966

Le Frère Louis-Robert a été durant de longues années professeur à Alma. On lui avait, avec le temps, confié des classes un peu spéciales. Vous savez que certaines écoles préconisaient alors le classement homogène des élèves. Quand vous groupiez les meilleurs élèves d'une école dans une classe, les moyens dans une deuxième et les plus faibles dans une troisième, il fallait autant de titulaires qui se chargent de chacune de ces classes... Frère Louis-Robert a accepté, pendant de nombreuses années, de se charger des élèves les plus faibles d'un degré, de sorte qu'il avait fait de ce choix une spécialité. Il avait aménagé le programme d'études de façon que ses élèves soient intéressés à progresser selon leur rythme plutôt lent. Frère Louis-Robert régnait paisiblement sur ses élèves et leur servait le programme par petites bouchées, si on peut parler ainsi. Et il avait vite appris à se contenter de ce que ses élèves pouvaient fournir. Dans un tel cas, il faut que le professeur encourage ses élèves et se montre content du faible rendement qu'ils peuvent fournir.

Frère Louis-Robert savait se sortir des situations les plus cocasses. Lors d'une permission de famille, alors qu'il voyageait en habit de clergyman, Frère Louis-Robert est accosté par un voisin de compartiment qui lui demande : « Monsieur l'abbé, de quelle communauté faites-vous partie? » La réponse lui vint à l'esprit sans hésitation : « Je suis Père de La Salette. » Une communauté fort peu connue au Québec.

Au retour de ce voyage alors qu'il nous racontait ce fait, des confrères lui ont demandé : « Si ce voyageur vous avait demandé vos positions théologiques sur tel ou tel sujet...

Ou si ce voisin vous avait demandé de se confesser, qu'auriez-vous fait? » Il ne pouvait, pour réponse, que fournir une solution alambiquée... un faux-fuyant!

Par la suite, les confrères amusés le saluaient parfois en lui donnant ce titre pompeux pour un simple Petit Frère : « Mon Révérend Père de La Salette, nos hommages! » Ce titre lui est resté. Il constitue un rappel pour celui qui fut un éducateur de la jeunesse qui s'est montré un charmant confrère.

FRÈRE SOURIRE

Armand Pelletier – Frère Delphis 1901-1967

Je n'ai pas rencontré souvent le Frère Delphis. Je n'ai jamais été dans la même communauté que lui. C'est durant des vacances et lors des retraites que nos chemins se sont brièvement croisés. Ce qui m'a toujours frappé chez lui, c'est son sourire, un sourire permanent. Un sourire sans exagération, mais qui illuminait sans cesse son visage pacifique.

Je viens de demander à nos archives provinciales le document qui nous présente les principales données concernant les Frères décédés chez nous depuis 1885, année de l'arrivée au Canada des Frères Maristes. Je cherche DELPHIS dans la liste des noms religieux. Il s'agit du 289^e Frère défunt au Canada; il est inhumé à Iberville. Premier étonnement : sa photo! Frère Delphis, encore et toujours souriant! Frère Sourire exhibe ici le même sourire que j'avais noté chez lui toutes les fois où nos chemins se sont croisés sur la planète...

Je me suis posé cette question : Frère Delphis enseignait-il en souriant? Grondait-il parfois ses élèves? Le faisait-il alors toujours en souriant? Pouvait-il faire le catéchisme autrement qu'en souriant? Poser toutes ces questions c'est leur en donner la même réponse dont je suis persuadé : Frère Sourire possédait le secret du sourire permanent. Il est parti tout en gardant son sourire!

Me revient en mémoire cet ordre en gros caractères – pour qu’il soit bien vu et pris au sérieux... – que Frère Athanase-Louis affichait à la porte de sa cellule monacale : **ICI, LE SOURIRE EST DE RIGUEUR**. Je parle maintenant d’un autre souriant parmi mes Frères. Si Frère Sourire n’affichait pas cet ordre, il en donnait l’exemple tout simple... Il savait que le sourire ne s’impose pas : c’est comme une fleur en bouton qui finit toujours par s’épanouir. Comment répondre par une grimace ou un air triste à celui qui nous sourit toujours si aimablement?

Frère Delphis, alias Frère Sourire, par son sourire permanent, en aura impressionné plus d’un... Par son sourire, il nous sert, en silence, un fin principe psychologique : le visage est le miroir de l’âme. À visage souriant et paisible correspond une âme souriante et paisible!

Merci, Frère Sourire, de nous avoir servi cette leçon tout au cours de votre existence. Sans dire un mot, vous nous parliez de paix tranquille. Sans dire un mot, vous saviez accueillir, du matin au soir, tous ceux que vous rencontriez en leur permettant de deviner ceci : votre compagnie me plaît, je suis heureux de me trouver avec vous. Je me souviens de cette béatitude de Joseph Folliet : « **Bienheureux ceux qui savent admirer et sourire : leur route sera ensoleillée.** »

Frère Sourire, je suis sûr que vous dormiez en souriant aux anges et, qu’à l’accueil final, le Seigneur vous a accueilli en souriant aussi parmi les anges.

Frère Sourire, merci encore une fois. Vous nous invitez, en souriant, à cheminer ici-bas sur la route du soleil radieux : LA STRADA DEL SOL, comme on dit d’une autoroute fameuse en Italie, pays du chaud soleil.

Quel instinct maternel!

Armand Gosselin – Frère Arsène 1903-1981

De quel droit peut-on s’étonner de parler d’instinct maternel chez un de nos confrères, le Frère Arsène? C’est que depuis des décennies, Frère Arsène était connu de nous

tous sous le nom de *La Mother*. Ce Frère affichait volontiers un certain air solennel et recherché dans ses manières de faire et dans ses conversations : choix des mots, choix de formules originales, tout cela exposé dans un débit régulier. Devant les circonstances de la vie, on le verra plus loin, – il avait le don strictement personnel d’inventer des solutions de son crû, donc tout à fait originales, envers les autres.

Comme il avait cultivé avec les années une solide habitude bien ancrée de fumer, il remarquait qu’il fallait trop souvent procéder à l’allumage des cigarettes causant ainsi un gaspillage éhonté d’allumettes. Les fumeurs invétérés sabotent nos forêts en encourageant l’industrie des allumettes! De plus, le coût bien contrôlé du fumage était grevé par cette dépense abusive d’allumettes en bois. Il possédait un long moule qui lui permettait de fabriquer trois cigarettes à la fois, quitte à les couper après coup. Dans certaines circonstances, surtout quand il était seul, il allumait une de ces cigarettes *extra king size*! Il ménageait ainsi ses précieuses allumettes! Mais il possédait une autre technique pour ménager ses allumettes : il allumait la nouvelle cigarette avec la mourante... Malgré ces mille précautions, il lui arrivait parfois, ce qui est grave, de manquer d’allumettes. Manquer de feu, une cigarette en main, quel supplice! Manquer de feu alors que la victime est là, dans la hâte de se mettre au service du fumeur! Alors, s’adressant au premier venu : « As-tu une allumette? Passe-m’en deux! » Des cas beaucoup plus sérieux se présentaient à lui parfois : la disette de cigarettes! La panne sèche! Alors, à celui qui pouvait posséder de telles richesses : « Mon Frère, as-tu une cigarette? Passe-m’en deux! » On lui reprochait souvent de fumer des CDA (les cigarettes des autres...) Ce à quoi il répondait : « Cependant, elles ne valent pas mes cigarettes de tabac ZigZag. (Il était abonné au ZigZag). Mais, je ne suis pas difficile... » Comme vous le notez encore ici : il avait réponse à tout.

Il aimait bien les fins de semaines et les grandes vacances qu’il passait au domaine du Lac Corbeau. Il lui fallait alors une cellule assez isolée des autres car son ronflement battait tous les bruits des super-moteurs diesel fonctionnant par temps froid ou des locomotives à vapeur du temps jadis. Ces ronflements dépassaient le nombre de décibels autorisés dans une maison, si bien qu’ils sortaient même par les fenêtres des bâtiments... Il le savait et voulait épargner aux confrères ces excès de décibels, tout

cela par charité fraternelle. Il cherchait la méthode de corriger cela et ne l'a jamais trouvée... Comme vous le voyez, un homme de bonne volonté et tout en délicatesses.

Il n'était pas très habile pêcheur et ses hameçons étaient sans doute spécialisés dans le petit poisson... Mais, au fait, pouvait-il pêcher d'une main et fumer de l'autre? Après un congé, quand il fallait retourner à la maison, il visitait frigidaires ou congélateurs du Camp Corbeau où les poissons des autres attendaient leur voyage en ville. Même si ces prises portaient bien en clair la signature des propriétaires, il disait tout haut en se servant, question de calmer sa conscience : « Ces truites sont bien belles. Je tiens mordicus à ce principe communautaire fondamental : En communauté, tous les biens sont en commun excepté le linge de corps. Or, ces belles truites déjà vidées, ce n'est pas, que je sache, du linge de corps. De plus, je tiens tellement à faire plaisir aux confrères de ma communauté. Donc, nous les faisons nôtres. » Ce syllogisme, y compris le nous de majesté, était pour lui une démonstration *ad hominem*. C'est un bien commun qui demeure un bien commun! Donc, il n'y a rien là... Ainsi, ce vol était métamorphosé illico en acte de charité fraternelle! Un excellent calmant pour une conscience scrupuleuse... Les propriétaires victimes, en constatant le départ mystérieux de leurs prises subtilisées, ne se posaient jamais de question et ne faisaient jamais d'enquête. Un souci de moins pour eux! Pourquoi? Ils connaissaient le coupable! Mais la vengeance est douce au cœur du sauvage et il leur est arrivé d'apostropher le Frère Arsène en ces termes : « Frère Arsène, les truites disparues du frigo la semaine dernière et pourtant identifiées à mon nom étaient-elles bonnes? Vous devriez vous recycler en lecture car mon nom figurait sur le paquet! Vous devriez aussi suivre des cours pour apprendre à pêcher vous-même du gros poisson en utilisant vos deux mains! Cela vous permettrait de goûter un jour à vos prises à vous et de nous laisser les nôtres! »

Un jour, on reçoit quelques religieuses en visite au Camp Corbeau. Frère Arsène offre à d'une d'elles de se rendre en chaloupe afin de lui faire visiter le camp Ti-Georges et Méo au bout du lac Corbeau. Frère Arsène monte à l'avant puis tend les rames à la Sœur en lui disant : « Ma Sœur, rame-moi. » Si, au moins, il avait dit : « Rame-nous! » Mais, il avait une bonne raison pour demander cela. Il disait : « Je ne peux pas fumer et

ramer en même temps! Ramer d'une main est impossible...Confions donc le ramage à la personne qui ne fume pas... Elle dispose de ses deux mains! » Alors, tout s'explique... Au retour, les Frères, témoins de tout cela, lui ont signalé délicatement, autant que faire se pouvait, son manque flagrant de galanterie... Il leur répondit du tac au tac : « La galanterie, ce n'est pas dans mes cordes! Je préfère la réserve! Et cette Sœur n'avait jamais connu avant ce jour le plaisir délicat de ramer sur un lac majestueux, comme le Corbeau, dans la grande nature du Bon Dieu. Et puis, elle voulait sans doute rendre service à son passager. C'était sa b.a. »

J'ai eu l'occasion de faire un voyage alors que Frère Arsène était aussi passager. Sur le chemin du retour, il nous dit soudainement qu'il voudrait arrêter à un restaurant. On entre pour prendre un petit goûter, et lui ne demande qu'un verre d'eau. Vingt milles plus loin, il demande d'arrêter au prochain restaurant. On le laisse descendre. Dix milles plus loin, encore : « J'ai soif. Je voudrais prendre un verre d'eau. » On arrête. Peu après, encore : « J'ai soif. Je voudrais arrêter pour boire. » Le chauffeur, de guerre lasse, lui répond : « Ça suffit, là. Vous boirez à la maison. On approche. » Il lui répond sur le ton le plus plaintif d'un grand persécuté : « Voilà comment on traite un ami, je dirais plus : un Frère! On me refuse même l'eau! » Le chauffeur arrêta une nouvelle fois pour ne pas être accusé de cruauté envers un confrère qui demandait tout simplement un verre d'eau froide. Comme dans l'Évangile! Peu après, lors d'une visite médicale, le médecin lui signalait qu'il devait suivre un régime très strict car il souffrait de diabète à un degré avancé déjà. Je crois que c'est cette maladie qui l'emportera quelques années plus tard...

Quand je fus nommé directeur à l'École Pie XII de St-Félicien, Frère Arsène était de passage à Lévis où je me trouvais. Il vient me rencontrer pour me présenter ses hommages respectueux : je devenais son directeur. Délicates attentions! Il me dit : « Je serai bientôt de retour à St-Félicien, mais j'ai beaucoup trop d'argent pour mes besoins personnels. Voici 100\$ pour vous, pour payer votre voyage vers notre communauté. » On reconnaît bien là les attentions maternelles de celui que plusieurs appelaient familièrement du doux nom de *La Mother!*

É 1000 20 100

Émile Bouffard – Frère Émile-Vincent 1898-1948

Frère Émile-Vincent évoque chez tous ceux qui l'ont connu l'image d'un homme de poids, au sens physique du terme, et d'une intelligence supérieure et d'une mémoire prodigieuse.

Quand je l'ai connu, il pesait environ 350 livres. Mais sa taille, près de six pieds, corrigeait un peu cet excès de poids. Mais son poids ne lui a jamais donné de complexe : il a passé parmi nous fièrement et ses élèves l'ont toujours respecté. Malicieusement, il lui arrivait souvent d'écrire au long à la suite de son nom : Petit Frère de Marie. C'est qu'il y a, vous le savez aussi bien que moi, plusieurs manières d'être petit...

Il était doué d'une mémoire que j'appellerais volontiers prodigieuse. Voici un exemple pour confirmer mon affirmation. Il avait appris par cœur les premières pages rédigées en latin du catéchisme Cauly, un manuel de religion alors en usage dans nos écoles dans les classes avancées. Il tend son livre à un confrère : « Écoutez-moi. Je vais vous réciter cette préface latine. Je vous prie de contrôler l'exactitude de ma récitation. » Il lui déclama toutes ces pages sans une erreur... Essayez de relever un tel défi!

Malgré son poids, il lui est arrivé de jouer au tennis. Il économisait au maximum ses déplacements, mais se tirait d'affaire tant bien que mal. Il n'était sûrement pas bâti pour devenir un champion de grande classe!

J'ai vécu un an dans la même communauté que lui à Lévis. Un jour, il avait décidé – pour la 25^e fois peut-être – de maigrir et de prendre les grands moyens, les plus radicaux. Il était allé voir le docteur Roy pour lui demander un régime afin de maigrir. Il avait décidé de perdre du poids! Une vraie gageure, dans son cas. Le docteur lui dit ceci : « Au début du repas, mangez deux ou trois bananes et buvez un grand pot d'eau fraîche. Ensuite, déjeunez. » Frère Vincent fut fort étonné de ce régime... amaigrissant. Le docteur croyait bien qu'après les quelques bananes et le grand pot d'eau il en

arrêterait là, son estomac étant plein. Frère Vincent prenait ses trois ou quatre bananes, buvait son grand pot d'eau et... déjeunait ou dînait – un repas normal – sans problème. Et, selon son habitude antérieure, il faisait encore un signe discret de la main pour faire venir à lui les plats non vidés... La recette du docteur n'a pas du tout joué le rôle qu'il espérait lui voir jouer...

Il avait la répartie vive et fine. À un jeune qui lui demandait, en montrant son ventre, ce qu'il y avait là, il répond du tac au tac, en lui montrant la tête : « Ce que toi, tu as là. » Le jeune étourdi s'est tu. Il était K.O.

Un matin, jour de confessions, il sort de la sacristie où se tenait le confesseur. Frère Vincent était vivement secoué par un rire impossible à contenir... Au déjeuner, on lui demande :

- Frère Vincent, qu'aviez vous donc tant à rire ce matin, et à la chapelle?
- Imaginez-vous. L'abbé Roberge m'a dit, comme monition : « Mon Frère, faites-vous petit; il faut vous faire petit à tout prix. » J'ai trouvé qu'il insistait vraiment un peu trop! J'aurais bien voulu me faire petit, et je voudrais toujours me faire petit, mais... Entre nous, le prêtre devait me confesser en tenant les deux yeux bien fermés! Tout de même : j'ai décidé de me sanctifier chez les Petits Frères de Marie, peu importe mon format!

Il employait parfois une manière de signer fort originale et pourtant bien lisible, C'est celle que j'ai utilisée comme titre : É-1000-20-100. Il fallait y penser!

JOS-FLO

Georges Ouellet – Frère Joseph-Florian 1912-2003

Frère Joseph-Florian, – tenait à s'appeler Jos-Flo, pour faire plus court, – est issu du charmant village agricole de St-Gédéon, sur les bords enchanteurs du Lac-St-Jean,

Les villes de Lévis, St-Hyacinthe et Iberville, trois lieux remplis du souvenir des Frères Maristes, seront les lieux où se poursuivra sa formation religieuse et académique.

Ses fonctions d'enseignant, il les exercera d'abord au Québec dans diverses villes importantes comme Montréal et Québec avant de travailler à St-Grégoire de Montmorency, La Malbaie, et Lévis. En fin de carrière, il se rendra au Cameroun comme missionnaire.

Parcourons la carrière de cet éducateur remarquable.

À de 17 ans, il pouvait envisager l'épreuve importante du noviciat, une épreuve souvent décisive, car il y aura un choix à faire au bout de la course qui dure « *un an entier et continu,* » selon les termes des Constitutions de ce temps-là. J'ai dit « ***une épreuve importante,*** » car cette période contribue à mûrir singulièrement le caractère d'un jeune homme devant l'étude attentive des obligations qu'il s'apprête à contracter. De plus, ce temps de formation pose ce que j'appellerais ***les assises de la vie religieuse.***

Au noviciat, il posa les fondements de sa vie religieuse en suivant le programme en vigueur chez nous durant des années et des années Voici ce programme dans ses lignes essentielles :

Au premier trimestre

Jésus au centre de ma vie.

Ce Jésus est un vivant. Il reste donc actuel dans le sens que celui dont on parle est encore « *un certain Jésus qui est mort et dont Paul affirme qu'il est vivant.* » (Actes, 25,19) Nous l'étudierons graduellement en méditant son Évangile. Nous verrons ses exigences si nous voulons « *marcher à sa suite,* » tout en répétant souvent cette humble prière : « *Seigneur, que veux-tu que je fasse?* »

Au deuxième trimestre

La messe quotidienne, soutien de ma vie.

La liturgie est pour nous doublement nourriture : nourriture de la parole, nourriture de l'Eucharistie. Ma fidélité à ma messe quotidienne restera le soutien et comme le critère de ma vie religieuse et de ma vie apostolique.

Au troisième trimestre

Marie, Mère et éducatrice de Jésus.

Marie notre Ressource ordinaire, selon notre Fondateur. Un modèle pour nous dans l'éducation de la jeunesse. Un modèle comme Première Religieuse de Dieu dans la pauvreté, la chasteté, l'obéissance et le service de Dieu et du prochain. Les catéchismes du samedi sur Marie commencés au juvénat, se poursuivront au postulat et au noviciat selon la méthode d'un livre mariste de bonne doctrine : ***Marie enseignée à la jeunesse***. Les exemples seront puisés dans la vie des saints et dans les *Biographies de quelques Frères*.

Au quatrième trimestre

Marcellin Champagnat, un apôtre de la jeunesse.

Il nous a donné une devise dynamisante : « *Tout à Jésus par Marie.* » Son amour pour Jésus Christ et son zèle ardent pour son Royaume furent tels qu'il consacra sa vie à l'éducation de la jeunesse, cette portion choisie de l'Église. De plus, il eut le souci que son œuvre se poursuive en fondant son Institut de religieux-éducateurs. Le trait d'union que nous employons ici veut dire ce qu'il veut dire : *union profonde entre le religieux consacré et le ministère apostolique*. Homme de Dieu et homme d'Église, Marcellin Champagnat nous sert de modèle. D'où la nécessité de nous pénétrer de son esprit afin de comprendre et d'incarner en nous et autour de nous son charisme.

Il émettait ses premiers vœux le 15 août 1930.

Le professeur

Son unique pédagogie d'alors était basée sur l'exemple de ses anciens professeurs du Juvénat de Lévis C'est au scolasticat qu'il poursuivra ensuite sa formation pédagogique. En fin observateur, il avait beaucoup remarqué leurs méthodes. Mais l'entraide entre confrères dans les écoles était à l'honneur.

Khalil Gibran, dans **Le prophète**, rapporte les paroles du professeur que l'on interroge sur son rôle. C'est là, il me semble, la toute première question pertinente que nous devrions poser de nos jours encore à tout candidat à l'enseignement : « **Quel est, selon vous, le rôle d'un vrai professeur?** » À cette question, Khalil Gibran reçoit et nous communique cette réponse : « **Le professeur qui se promène parmi ses disciples ne donne pas une partie de sa sagesse, mais plutôt de sa foi et de son amour.** » Autrement dit, le professeur s'estime être semeur de **foi** et **d'amour**. Foi et amour doivent émaner de la sagesse du maître dans l'exercice de sa fonction, tandis que sa sagesse, elle, il la conserve en totalité, car elle poursuivra son exercice et son action sur les élèves de demain qui remplaceront ceux qu'il a devant lui aujourd'hui. Transmettre deux valeurs : foi et amour; deux valeurs évangéliques à mettre en évidence parmi les caractéristiques de tout maître auprès de ses élèves. Khalil Gibran, ce poète-philosophe, confirme ici, en la complétant, la pensée de saint Marcellin Champagnat, qui soutenait que, « **pour éduquer les enfants, il faut les aimer et vivre longtemps avec eux.** » Donc, pour résumer en deux mots sa pédagogie : **présence amicale**. Comment vivre longtemps, de façon utile, auprès de quelqu'un sans amour en exercice? Comment vivre devant quelqu'un sans vouloir lui transmettre les valeurs auxquelles on croit profondément, des valeurs qui dirigent la vie? Ces valeurs, des valeurs évangéliques.

Le Frère Georges, professeur, directeur, missionnaire, aurait sans doute répondu de façon tout à fait identique à cette question sur le rôle du maître, puisque sa vie parmi nous en constitue une éloquente démonstration. Si le Frère Georges a été si apprécié par ses élèves, c'est qu'il a aimé les jeunes auprès desquels et avec lesquels il travailla, de par ses fonctions de professeur, durant 22 ans, puis, pendant 18 ans comme directeur, principal ou principal-adjoint. Un grand total de 40 ans! Durant ses 18 années à la direction des écoles, il a travaillé avec les enseignants de façon remarquable en multipliant ainsi, dans cette fonction de direction, son influence sur la jeunesse de ses écoles.

En 1934, il quittait le milieu populaire de St-Pierre de Montréal pour enseigner dans un milieu identique : St-Malo, Québec. Il y établit facilement sa place en communauté comme auprès des autres enseignants et des élèves. Bien que rendu seulement à sa quatrième année d'expérience dans l'enseignement, il savait déjà, pour sa part, accueillir les jeunes Frères qui débutaient dans le métier. Fort de l'expérience qu'il avait connue à St-Pierre et dont il avait lui-même largement bénéficié, il se montrait très près d'eux pour les épauler, les conseiller, les encourager. Il savait aussi les récréer, soit à la maison, soit par des sorties. Les élèves, comme les confrères, appréciaient son style direct, sa franchise de bon aloi. Il communiquait très facilement avec les élèves, s'intéressait à eux par ses cours donnés avec dynamisme et exerçait aussi une profonde influence sur leur formation à tous les niveaux. Il intéressa plusieurs des élèves de l'école aux mouvements d'action catholique dont il était responsable.

Un de ses élèves d'alors, devenu Frère Mariste, m'écrivit ces lignes : *« J'ai connu le Frère Joseph-Florien comme élève en 10^e année, à St-Malo. Il était compréhensif et éducateur authentique. Je l'estimais grandement. Il m'a gagné à sa JÉC. Lui et le Frère Oscar-Benoît furent mes deux recruteurs. Le 30 août 1941, je me rendais au noviciat de St-Hyacinthe. »*

Le 26 juillet 1935, après les grands exercices de saint Ignace suivis sur les lieux de son noviciat, il émettait ses vœux perpétuels. Il avait donc réussi ses 5 premières années de probation, avait goûté au métier d'enseignant, avait vécu dans quelques communautés formées de diverses personnalités et avait réussi à satisfaire les divers supérieurs qui l'avaient eu sous leurs ordres... Admis aux vœux perpétuels, il voulait faire le pas décisif dans la confiance devant le Seigneur qui l'acceptait à son service dans la mission de religieux-éducateur sous la protection de celle que saint Marcellin appelait la Supérieure de son Institut.

En 1941, nous le retrouvons à La Malbaie. Il enseignera pendant 4 ans dans cette importante école appelée, elle aussi, à un bon développement vers les classes supérieures, un développement souhaité ardemment par les parents, les responsables de la commission scolaire et les Frères.

L'École Supérieure de Lévis le compta ensuite parmi son personnel enseignant de 1945 à 1950. Cette école était en pleine progression vers la consolidation des classes supérieures qui y fonctionnaient déjà depuis quelques années. La concurrence avec le Collège de Lévis s'était, depuis plusieurs années, estompée et nos finissants étaient admis, sans trop de difficulté, en Classe pré-scientifique de la Faculté des Sciences de l'Université Laval, ce qui pouvait les conduire vers une maîtrise ou vers le diplôme d'ingénieur civil selon plusieurs spécialités. Plusieurs confrères qui ont connu alors le Frère Georges qui enseignait à ce niveau avancé donnent de lui des témoignages éloquentes sur la valeur de son enseignement et sur son ascendant sur les jeunes.

En 1952, Frère Georges fait un pas de plus vers l'engagement dans l'Institut : il prononce le vœu de stabilité. Cet engagement le liait davantage à l'Institut dans une disposition de service et de fidélité, même dans des circonstances tout à fait spéciales, parfois héroïques.

Cette formation équilibrée, il voulait la fournir aussi dans une activité militaire : « La Ligue des Cadets de l'Air du Canada. » À sa demande, il obtint que l'Armée de l'Air du Canada établisse, dans son école, à Montmorency, une Escadrille. La formation a été officiellement approuvée en haut lieu par un document daté du 14 novembre 1950 : **L'Escadrille 630 Montmorency**. Cette fondation fut solide puisque lors du 30^e anniversaire de fondation, Frère Georges recevait, en sa qualité de fondateur, une invitation spéciale aux fêtes qui soulignaient cet anniversaire. À cette occasion, deux discours furent prononcés : celui du Frère Joseph-Florien, fondateur, et celui de M. Magella Laforest, ancien maire et ancien membre de « **L'Escadrille 630 Montmorency**. »

Il dirigeait son école tout en ne s'en laissant jamais imposer par certaines autorités paroissiales, civiles ou scolaires. Il intervenait alors clairement, mettait les points sur les i sans laisser pourrir la situation. Il tenait constamment en vue le bien de l'école, donc le bien des élèves et du personnel enseignant, Frères comme laïcs. On raconte à ce sujet une anecdote qui montre bien la franchise de ses rapports avec les gens, qu'ils soient en autorité ou non. Un soir, le Président de la Commission scolaire de Montmorency

était venu au parloir de la communauté dire au Frère Directeur que telle décision qu'il avait prise ne lui plaisait pas du tout.

Ce président finit par dire au Frère Florian, après lui avoir exposé son opposition :

- Vous savez, moi, je suis « pipe fitter » ici, à la « Dominion Textile. »
- Je le sais, monsieur le Président. Vous êtes « pipe fitter » à la Dominion Textile. »
Mais je vous le dis : « Votre affaire, elle, ne fitte pas du tout. Moi, je suis le directeur de l'école; le « pipe fitter » de ce collègue, c'est bibi. Et la décision que j'ai prise, c'est la bonne. Voici pourquoi..... Je maintiens donc ma décision : ça va marcher ainsi. Et je vous garantis que ça va bien aller. On s'en reparlera plus tard. »

Les quelques Frères qui écoutaient, – était-ce par hasard? – en passant près du parloir de la communauté, ce dialogue musclé avait peine à étouffer leurs rires... Et les expressions « est-ce que ça "fitte" ou si ça "ne fitte pas" » se promenèrent sur les lèvres des Frères durant quelques jours. Mais peu après, la tempête étant passée. Directeur et Président étaient redevenus bons amis, comme avant, et jusqu'à la prochaine entrevue au sommet! D'ailleurs, tous les deux travaillaient pour le bien de la jeunesse! Le vrai problème : ils n'étaient pas toujours sur la même longueur d'ondes!

Directeur, supérieur, il reste un « *happy go lucky fellow* »

Frère Georges, comme directeur de communauté ou comme simple confrère, a abondamment cultivé un de ses talents personnels : la joie de vivre. Il a toujours été un vive-la-joie! Un jour, il parlait avec des confrères qui avaient été membres d'une fanfare. S'adressant à l'un d'eux, il demanda :

- De quel instrument jouiez-vous dans cette fanfare : trombone, clarinette, trompette, triangle, piccolo?
- Moi, je jouais de la grosse caisse.
- Vraiment, je dois vous dire que vous avez la gueule pour ça!

Sa joie de vivre ne nuisait pas du tout à son ascendant ni à son doigté comme directeur et supérieur de communauté. Tout au contraire : cette disposition a invité les supérieurs de la Province à lui confier parfois des sujets, disons, difficiles comme il s'en trouve dans tout Institut un peu nombreux... car il faut de tout pour faire un monde! Il arrivait

avec le temps à intégrer ces Frères difficiles – disons en douceur – dans son personnel communautaire et scolaire. Comme directeur du Scolasticat, je lui confiais, chaque année, 2 ou 3 jeunes Frères qui pouvaient effectuer dans son école leur stage annuel d'enseignement pratique de deux semaines. J'étais sûr que ces jeunes se trouveraient dans une communauté dynamique et qu'ils recevraient de la part de la direction un encadrement de première qualité et comme religieux et comme enseignants débutants. De plus, on connaît trop bien l'importance, en ce qui concerne les jeunes religieux, d'un bon début dans une communauté comme dans une école. C'est pour cela que, chaque année, des jeunes diplômés du Scolasticat lui étaient confiés, car il avait le don de les lancer dans l'enseignement et de les diriger adroitement dans leur intégration au personnel enseignant de son école.

Des confrères qui ont enseigné avec lui durant ces années m'ont fait parvenir leurs appréciations. Je vous en livre une rédigée de concert par certains parmi eux :

« Comme professeur, sa compétence est très appréciée : avec lui, on sait où on va, car il est toujours bien préparé, il possède sa matière et l'expose avec assurance. Son approche en ce qui concerne les relations interpersonnelles inspire confiance. Son propos est toujours franc, direct, sincère. Dans ses remarques ou ses conseils, en fin psychologue, il ne cherche jamais à écraser, mais à aider dans un effort pour faire grandir. Dans ses cours, il insiste sur la formation du caractère, sur le travail personnel intelligent, soutenu, sur la responsabilité personnelle dans la conduite de la vie, afin de se bâtir un avenir, car le chemin vers le succès a des aspérités et ce sont les courageux qui mettent de leur côté le plus de chances de succès. Dans ses cours, il donne un enseignement moral et apologétique clair avec applications concrètes à la vie. Pour arriver à ces fins, il prône l'action catholique et dirige lui-même le mouvement de la JÉC. Pour son enseignement marial, il donne régulièrement son catéchisme hebdomadaire sur la Sainte Vierge, avec exemples et applications concrètes à la vie.

Il veut que les élèves puissent avoir accès aux livres alors que les bibliothèques scolaires ne sont pas encore à l'honneur, loin s'en faut. Il organise des bibliothèques de classe surtout en y plaçant des fascicules sur les questions proches des élèves et sur

les activités et les méthodes de la JÉC. Les contacts que les élèves peuvent prendre avec ces livres leur permettront d'approfondir certains problèmes de leur âge auxquels ils sont confrontés et ceux de la société en général, du monde dans lequel ils devront vivre demain. Ce contact avec le volume leur permettait d'approfondir les problèmes par eux-mêmes. Dans ses remarques aux jeunes et ses considérations, il était toujours très diplomate : il faisait la part des situations en évaluant la conduite tenue et celle à tenir... tout en ne condamnant jamais a priori. »

L'économe provincial

En 1943, la Province d'Iberville a donné naissance à la Province de Lévis. Frère Georges faisait partie, de par son choix, de cette nouvelle Province. Tandis qu'en 1960, lors de la naissance de la Province de Desbiens, Frère Georges se trouvera à La Malbaie, en fin de mandat. Il décidera de demeurer un certain temps dans la province de Lévis, bien qu'originaire du Lac-St-Jean. À la nomination d'août 1960, il devenait économe provincial de Lévis, un personnage important pour la suite des affaires d'une province que le Frère Albert Ouellet laissait entre bonnes mains pour devenir, lui, économe provincial de Desbiens. On avait donc le duo Ouellet & Ouellet comme économistes provinciaux : ce qui assurait certainement, grâce à cette entente de famille, la bonne marche de nos affaires financières respectives en plus de la bonne entente! Frère Georges dirigeait aussi la « Procure des Écoles » qui avait été mise sur pied plusieurs années auparavant et qui fonctionnait bien. Mais il ne garda que trois ans cette double charge; un autre défi se présenta à lui : il accepta de le relever.

Le recruteur

Le Conseil provincial de Lévis voulut exploiter au mieux les talents de communicateur du Frère Georges en le nommant recruteur, avec résidence à la Maison Provinciale de Lévis. Bien avant cette nomination, il s'était intéressé aux vocations en contactant certains élèves de ses écoles pour les orienter, soit vers le Séminaire, soit vers le Juvénat. Mais, en ce qui concerne la masse des jeunes des écoles, il favorisait la Journée de la Vocation dans les classes, une journée où les Frères présentaient aux élèves les différentes vocations qui leur étaient offertes : prêtrise, vie religieuse,

mariage. Outre un catéchisme sur ces sujets, on invitait les élèves à prier et à réfléchir sur leur avenir personnel. Frère Georges s'était donc de tout temps préoccupé des vocations sacerdotales et religieuses et de la place des laïcs dans l'Église. Comme recruteur, en passant dans les écoles et les classes, il donnait l'information appropriée selon le niveau des jeunes. Il rencontrait les élèves que les Frères avaient remarqués comme présentant certains signes de vocation. Il les rencontrait pour leur parler personnellement et leur lancer un appel à réfléchir sur l'invitation qu'il leur faisait.

Comme directeur d'école, il lui était arrivé de remarquer quelques jeunes où il décelait des chances de vocation; il proposait directement à certains une invitation, tout en leur donnant le temps de prier et de bien réfléchir. Et il attendait la réponse sans insister, ni presser outre mesure. Ses recrues ont gardé de lui un souvenir reconnaissant. Comme Frère et comme Recruteur, il était peiné – il a parfois exprimé délicatement cette peine – il était peiné du peu d'intérêt que les Frères apportaient à la recherche de vocations religieuses ou sacerdotales.

Le missionnaire

Frère Joseph-Florien avait-il, dans sa prime jeunesse, envisagé la vocation missionnaire? À deux reprises, il était allé à Haïti, durant des vacances, pour participer à des travaux de développement. Il avait pris contact avec ces populations et s'était rendu compte de visu de la situation des gens de ce pays. Toujours est-il qu'en 1979, à 67 ans, il offrit ses services pour aller en mission alors qu'il venait de célébrer ses noces d'or de vie religieuse. Sa demande fut agréée. Il fut affecté au Cameroun, au Collège Stoll, un établissement dont nous célébrons, en cette année 2003, le 40^e anniversaire de fondation. Durant son séjour à Akono, il fut surtout chargé de l'enseignement religieux, une tâche très importante dans nos milieux missionnaires, car l'évangélisation reste toujours la priorité. Un confrère qui l'avait connu, comme scolastique, à Lévis alors qu'il était économe provincial et qu'il avait procuré deux séries complètes d'équipement de hockey aux jeunes Frères fut à même de l'apprécier encore davantage. Il était affable envers les collégiens, et là encore, il savait se faire tout à tous. Les confrères aimaient le taquiner aimablement car il savait se défendre hardiment et sans malice sur le ton de celui qui semble mal pris mais qui, à la façon

d'un prestidigitateur, se tire de l'impasse. Le Cameroun fut donc son champ d'apostolat pendant 8 ans : de 1979 à 1987. En s'offrant pour aller en mission à son âge, le Frère Georges savait fort bien qu'il se livrait à l'inconnu de Dieu. Comme pour tout nouveau venu plutôt âgé en un pays de grandes endémies, les premiers mois lui furent pénibles. Mais il finit par s'acclimater.

Dans ses trop rares archives personnelles, j'ai mis la main sur un document intéressant qui montre comment un missionnaire peut envisager son vécu durant son séjour dans ce tout nouveau milieu. L'auteur anonyme de ces remarques y va avec une franchise qui ne s'offusque pas des détails dont certains pourront surprendre. Frère Georges souligne d'abord combien il avait été étonné de la réflexion d'un Frère missionnaire qui disait : « *Chaque fois que je rentre en congé, j'entends l'équivalent de ceci : "Ils sont tous les mêmes, ces missionnaires : dès qu'ils ont mis le pied au Québec, ils parlent déjà de retour! Pourquoi cette fièvre du retour? Pourquoi ce quasi reniement de leur pays d'origine, cet attachement à leur pays d'adoption?"* » Cet auteur inconnu poursuit : « *Bien quoi! Ils sont si bien en ce pays d'Afrique : température toujours égale, vie plus calme, peu de responsabilités, bière et limonade au frigo à l'année, travail facultatif parce que rien ne presse... Je dis cela avec un brin de malice... Mais qu'en est-il vraiment? Je voudrais donner une opinion strictement personnelle, simplement, sans littérature : « Il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir. »*

Pour être heureux, pour être bien dans sa peau, pour employer une expression à la mode, tout homme a besoin de se sentir utile; il a besoin de se prouver à lui-même et aux autres aussi que son travail, sa présence est valable et possède un sens. Est-ce de l'égoïsme, un peu d'orgueil? Peut-être, mais n'est-ce pas nécessaire? Frère Georges a expérimenté cette « loi du plaisir » comme il lui est arrivé parfois de le faire savoir dans sa correspondance.

Frère Georges se livrait aussi à divers travaux manuels, car de nombreuses opérations d'entretien s'imposent sur une si vaste propriété. Il avait organisé aussi un petit élevage de canards qui se nourrissaient de *perspellum* et de provende. Son élevage connaissait des bons résultats, car la table des Frères le prouvait de temps à autre quand un

magnifique canard fumant s'offrait au menu dominical. Devant ce plat appétissant, Frère Georges, riant dans sa barbe et se frottant les mains, pouvait se dire intérieurement : « *Mes Frères, ce bon repas, vous me le devez.* » Mais cette fierté de l'éleveur qui, parfois, se promenait en propriétaire parmi la troupe cancanante, tout fier d'exhiber ses protégés était du pur orgueil. Cela fut bien puni un jour comme vous allez le voir...

Un matin, Frère Georges et ses confrères trouvèrent que tous les canards étaient morts durant la nuit. Désastre! Pas un seul survivant! Qu'était-il arrivé? Un serpent rôdeur et sanguinaire revenu pour dîner d'un canard? Un éleveur du voisinage jaloux devant ses belles volailles? Un bandit, venant sans doute de Yaoundé, tueur à gage? Un méchant virus? Non. Rien de tout cela. Un empoisonnement général! Dans l'appartement où était déposée la provende se trouvait aussi, sournoisement, dans un coin, un sac de... désherbant. (On ne devrait jamais placer dans le même local nourriture et poison.) Frère Georges – une distraction sans doute dans le désir de faire vite – avait puisé une bonne ration de désherbant pour nourrir... ses protégés.

Son souci : faire plaisir aux autres.

Une fois, alors qu'il se trouvait à Rome sur son chemin de retour au Cameroun, il voulut passer par une boutique hors taxes où on offre de bonnes bouteilles, en se disant : « *Je vais faire plaisir aux Frères lors de mon retour à Akono.* »

Il se présente dans la boutique et demande :

- Monsieur, vous avez de bonnes bouteilles et de belles bouteilles?
- Bien sûr. Voyez mon étalage. Laquelle voulez-vous? Celle-là?
- Non, la voisine, à droite. Elle possède une superbe étiquette!
- Voici, monsieur, elle est à vous. Je vous l'emballe avec soin. C'est tant de lires.

Fier de son choix, il place le précieux élixir dans son sac de voyage, tout content d'imaginer le large sourire qui va s'épanouir sur la figure de chaque Frère d'Akono lors de son retour... Il se disait intérieurement : « *Ce sera sans doute un triomphe de gentillesse de ma part. Ils vont se rendre compte que Flo a un goût raffiné!* »

Le lendemain de son arrivée, à la fin du dîner, il va chercher dans sa chambre le savoureux trésor, le déballe soigneusement et le place sur la table devant les Frères.

- Mes Frères, à notre santé!
- Mais, qu'est-ce que c'est?
- C'est du bon boire! En passant à Fiumicino, je vous ai déniché une bouteille italienne d'un digestif super.
- Mais, quel digestif?
- Je n'ai pas regardé le nom ni la marque. Mais c'est du bon! Goûtez-y!

Sans trop y regarder, le directeur, Frère André, s'en verse un petit verre et goûte...

- Pouah! Qu'est-ce que ce produit huileux?

Dans sa hâte de faire plaisir aux Frères au jour de son retour, et se fiant à un aimable vendeur – comme tous les vendeurs! – Frère Georges avait acheté les yeux fermés... une bouteille... d'huile d'olive première pression! Parce que cette bouteille, sur l'étalage de la boutique, portait une belle étiquette! Le bon boire se métamorphosa en vinaigrette par la suite. Morale : bien lire les étiquettes, surtout si elles sont séduisantes et proviennent de Rome!

Frère Georges au Foyer Champagnat

Frère Georges a passé dix ans, de 1993 à 2003, au Foyer Champagnat de Château-Richer bénéficiant des soins attentifs du personnel soignant.

Une infirmière, présente au Foyer durant tout le séjour du Frère Georges, a tenu à me confier son témoignage, un témoignage émouvant et combien révélateur! Cette pièce démontrera la profondeur des vues de cet homme qui, même retraité et gravement malade, a voulu poursuivre un apostolat jusqu'aux derniers jours de sa vie parmi nous. En cela, il vivait ce que vit le cierge allumé : « **Utile aux autres, je me consume.** »

« Frère Georges était pour moi pas juste un malade parmi les autres Frères, mais un ami; je le considérais un peu comme mon grand-père. Je le voyais comme un homme juste, honnête, compréhensif et qui savait écouter la jeunesse. Il y a un an et demi, alors qu'il pouvait encore circuler en étant plus autonome, je lui demandai conseil. Il me

répondit très simplement : « Écoute. Si tu crois en ton idée, va au bout de ton idée. Si tu ne peux en parler, écris. Alors, tu verras que, avec le temps, tout finira par s'arranger. » Son conseil si judicieux m'a toujours bien réussi.

Frère Georges est le genre d'homme qu'après avoir croisé dans ta vie, tu n'oublies jamais. Mes enfants le connaissaient si bien et l'estimaient tant qu'à l'annonce de son décès, ils en étaient profondément attristés.

*Ses « grimaces » me manquent... Je parle de « grimaces » sans méchanceté, car lorsqu'il ne pouvait presque plus parler, c'était une sorte de code que nous avons établi entre nous deux pour me dire qu'il comprenait. Le jour où il ne pouvait plus communiquer ainsi pour me manifester de telles réactions, c'est avec tristesse que j'ai réalisé que la fin approchait... Peu de jours avant de perdre la parole, il m'a fait une dernière confidence qui m'a profondément émue : « **J'ai eu une belle vie. J'ai le sentiment d'avoir été utile comme je le souhaitais. Maintenant, je suis prêt à partir.** »*

Permettez-moi un autre détail. À chaque décès d'un confrère, il pleurait silencieusement se demandant tout haut : « Pourquoi pas moi? » À ces moments-là, lorsque j'étais présente, je lui tenais la main et, en silence, je partageais sa douleur...

Je garderai de lui un excellent souvenir, un impérissable souvenir : celui d'un homme qui m'a aidée à grandir intérieurement par son écoute, ses conseils et ses idées car, des conversations, nous en avons eues sur toutes sortes de sujets très intéressants, très profonds. Il restera à jamais gravé dans la mémoire de mon cœur. »

Ce Frère bryologue

Pierre Butin – Frère Marie-Anselme 1894-1954

Frère Marie-Anselme s'est beaucoup intéressé à la bryologie : l'étude des mousses. Il en a récolté des centaines d'espèces et a fait l'étude de celles qui étaient découvertes pour la première fois au Québec et dans le monde. Il avait sans doute commencé cette

étude en France, car il était Français. **Le Naturaliste Canadien**, cette célèbre revue scientifique fondée par l'abbé L. Provencher, a publié des centaines d'études sur les mousses qu'il avait découvertes au Québec, et identifiées scientifiquement, lors de ses visites en forêt en tournée d'herborisation. Il s'intéressait beaucoup à la botanique, en général. J'ai pu lire moi-même ces études à bibliothèque de l'Université Laval.

Il a enseigné dans plusieurs de nos écoles, à Roberval, entre autres écoles. Pour lui, en classe, quand il y avait deux élèves, il y en avait un de trop! Il n'avait pas cette autorité si importante pour captiver l'attention des élèves et arriver à être le maître, le maître respecté. Ce don lui manquait : il en souffrait beaucoup. Mais que peut-on y faire? Après plusieurs essais, il restait une solution : l'abandon de l'enseignement...

Ses nombreux déplacements ont ainsi facilité l'étude qu'il faisait des mousses. Il m'a remis un jour plusieurs dizaines de spécimens des mousses qu'il avait récoltées dans son parcours de professeur en me confiant ceci : « Mon Frère. Ceux qui vous diront que pierre qui roule n'amasse pas mousse, vous leur répondrez que ce n'est pas vrai. » Et il insistait sur le « pas vrai », le pas prononcé à la française. Il se rendait bien compte que son cas était la preuve que ce proverbe ne s'applique pas dans tous les cas en ce qui concerne les hommes. En jetant un coup d'œil sur tous ces spécimens bien identifiés et présentés sous plastique, j'ai pu me rendre compte, par moi-même, de son itinéraire communautaire : de très nombreux spécimens avaient été récoltés où nous avons des postes ou dans les environs immédiats. Ces spécimens rares ont-ils été conservés par la communauté, dans le patrimoine? Des recherches s'imposent. Et je serais étonné d'apprendre que nos recherches ont abouti à trouver un seul spécimen des trouvailles du Frère Marie-Anselme qui ait été conservé par la communauté.

Frère Anselme, vous aviez bien raison de vous inscrire en faux contre ce trop fameux dicton! Votre contribution à la bryologie au Québec a servi avantageusement la science : ce qui vous permet de prendre votre place, une place honorable, parmi les bryologistes du monde.

Épuisé!

Ovila St-Hilaire – Frère Marie-Ovila 1912-1977

Frère Marie-Ovila St-Hilaire, un tempérament tranquille et pacifique, n'a jamais fait de bruit partout où il est passé. Bâti comme un colosse, portant fièrement ses 180 à 200 livres, il n'avait qu'un mot à la bouche quand nous le rencontrions, quand nous le saluions : « Épuisé... » Épuisé! Il prononçait cet unique mot comme s'il utilisait ses dernières forces faisant face à une mort tout proche...

Il avait une bonne autorité auprès de ses élèves sur lesquels, grâce à sa prestance, il a toujours eu un bel ascendant. Il assurait un enseignement d'une telle qualité que cet effort semblait le fatiguer, le vider de ses forces même si sa fatigue n'a jamais été apparente... Quand on lui disait : « Mon Frère, vous avez pourtant bonne mine! » Il nous répondait avec son aplomb habituel : « Mais, je n'ai pas mal à la mine! » Il sortait de classe et, sans que nous lui parlions de son état, il nous servait sa plainte usuelle : « Épuisé... » Il sortait de table en se disant épuisé, même s'il avait pris un repas soutenant. S'il revenait d'une promenade de santé, celui qui le croisait le premier s'entendait dire : « Épuisé... » Tout cela prononcé faiblement suivi d'un soupir qui ressemblait au dernier!

Aurait-il fallu changer son nom « Oh! vis là! » en celui de Frère Épuisé? Personne ne lui a proposé une telle solution si tant est que ce soit là une solution.

Sa conversation tournait toujours autour de ce mot si bien que les premières paroles qu'on lui disait en le rencontrant : « Mon Frère, êtes-vous épuisé ce matin! » Et il fournissait parfois cette réponse surprenante dans sa bouche : « Je suis épuisé...toute la journée...et toute la nuit! »

Les médecins, – il serait étonnant qu'il ait consulté des médecins à ce sujet – n'ont jamais trouvé pour lui le tonique qui lui aurait permis de changer son refrain pour un autre comme celui-ci : « Aujourd'hui, je suis *peppé* à bloc! Dorénavant, au « Comment allez-vous? » traditionnel, je vais répondre : « Je suis *peppé*! »

Un artiste parmi nous

Jérôme Legaré – Frère Louis-Jérôme 1909-1999

Frère Jérôme Legaré et deux confrères furent les premiers Frères Maristes à suivre des cours à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Écoutons-le nous raconter lui-même la trame des événements qui l'ont mené à cette École. Ces trois diplômés de l'École des Beaux-Arts ont connu de fructueuses carrières.

« Tout cela me rappelle d'heureux souvenirs et de bons moments de la vie communautaire. Et tout cela me préparait à ce que j'appelle mon métier. En effet, j'aimais bien caricaturer, mais toujours amicalement. Un nez prenait de l'ampleur, une chevelure en déroute devenait plus généreuse, une chevelure fuyante... était représentée par quelques poils en déroute mais bien placés, le petit gros grossissait encore et le longiligne devenait encore plus ténu... La dernière histoire survenue en communauté ou un des derniers tours figuraient au babillard de la salle d'études au grand plaisir des héros ou, parfois, des victimes. J'ai réussi ainsi, à ma façon, à rendre la vie communautaire plus joyeuse et à obtenir plusieurs *Benedicamus Domino* aux déjeuners quand circulait en silence au-dessus du café fumant et des toasts tièdes ma dernière caricature élaborée la veille, après le couvre-feu! J'ai toute une collection de ces « chefs-d'œuvre-maison » qui figurent dans mon album personnel tout près des caricatures des grands personnages et que j'ai soigneusement gardées : Girerd, Berthio, Mario Lacroix, Lapalme et compagnie... Toutes des caricatures classiques! Avec les années, je peaufinais mon art... grâce à la coopération passive de certains confrères et aux gaucheries proverbiales de quelques célèbres politiciens...

Je nommerai ici deux confrères qui m'ont encouragé beaucoup à me perfectionner dans les arts : Daniel Lareau et Gérard Nadeau. Tous trois nous obtenions, en 1937, de faire venir un professeur des Beaux-Arts à l'école Dollard, de Montréal. Ce Monsieur Massicotte, un parent de l'artiste bien connu Edmond Massicotte, chaque samedi, nous donnait un cours et pendant la semaine, tout en enseignant, nous faisons notre devoir. Si bien qu'à la fin de l'année, notre professeur nous a dit qu'il n'avait plus rien à nous

apprendre et que nous étions fin prêts pour les Beaux-Arts.

Ici, je me rappelle une heureuse coïncidence. Mon père, un ancien du Collège Sacré-Cœur de Beauceville, était bien ami avec Frère Marie-Stratonique, provincial alors. À l'occasion d'une rencontre, il lui dit :

- Frère Provincial, je connais bien votre communauté et il me semble qu'il vous manque quelque chose...
- Quoi donc?
- Il vous manque un diplômé des Beaux-Arts!
- Précisément. J'y pense sérieusement.

L'année même, et sans difficulté, notre trio fit son entrée aux Beaux-Arts. À cette époque, les demoiselles étaient beaucoup plus nombreuses que les hommes dans cette école et les modèles féminins étaient triés sur le volet. Nous connaissions bien les exigences tout à fait normales des cours de cette nature. D'ailleurs, médecine, sciences de la santé, peinture, sculpture exigent une bonne connaissance de l'anatomie humaine. Et je me suis fait, dès mes premiers cours, cette réflexion que j'estime tout à fait saine dans son réalisme : « Puisqu'il est permis de contempler une rose, pourquoi serait-il répréhensible d'admirer une fille ou une femme qui, elles aussi, sont des créatures de Dieu? » Et les Beaux-Arts – s'ils portent vraiment ce nom – restent totalement orientés vers la beauté... D'un autre côté, nous étions là avant tout pour nos études afin de rendre service à notre Institut par la suite. Nous avons bénéficié de cours de haute qualité, assurés par des professeurs particulièrement compétents. Notre trio fut diplômé trois ans après, en 1942. »

Frère Jérôme poursuit son récit en nous rappelant certains grands moments de sa carrière.

« Mon travail le plus important commença en 1952 alors que je fus nommé aux Éditions des Frères Maristes. Ma tâche fut de travailler à l'illustration de huit manuels scolaires de géographie dont les textes étaient composés par des Frères Maristes. Notre Institut

avait édité, par le passé, plusieurs manuels scolaires dont une série de géographies qui ont été durant de nombreuses années les seuls manuels de géographie en usage dans les classes du primaire et du secondaire au Québec. On fera un jour, je le souhaite, l'histoire de cette contribution signalée dans le domaine de l'enseignement au Québec, contribution assurée par les Frères Maristes et plusieurs autres Instituts enseignants de Frères et de Sœurs. Il fallait reprendre le travail sur de nouvelles bases, selon les nouveaux programmes en vigueur et selon des techniques modernes d'illustration. Je travaillai durant dix ans aux Éditions. Ce qui était intéressant, un peu inquiétant et électrisant à la fois, c'était de penser que chaque coup de plume était par la suite reproduit à plus de 100 000 exemplaires!

C'est pendant mon séjour aux Éditions FM que j'ai eu l'occasion de participer, avec beaucoup d'amour et de plaisir, au montage de deux expositions. À l'occasion du Congrès Marial d'Ottawa, en 1947, j'ai préparé le kiosque des Frères Maristes. Il s'agissait de traduire par des images, par des graphiques, par des statistiques, l'histoire des Frères Maristes dans le monde. Les Frères Ozias-Joseph Léveillé et Théophile-Eugène Nicole m'ont été des aides très utiles dans cette œuvre qui demandait des renseignements exacts et des symboles compréhensifs par tout le monde.

Durant mon séjour aux Éditions FM je réalisai plusieurs œuvres pour notre communauté, entre autres, trois statues de Marcellin Champagnat, de différentes grandeurs; un grand tableau, réplique de la peinture qui figurait dans la gloire du Bernin, à Rome, lors de la béatification.

Puis, en 1955, lors de la béatification de Marcellin Champagnat, je préparai le grand kiosque en panneaux démontables qui a passé dans toutes nos écoles maristes de la Province de Québec. Ce kiosque illustrait l'œuvre de Marcellin Champagnat et l'apostolat des Frères Maristes de par le monde. »

Durant les dix ans d'enseignement en arts plastiques que le Frère Jérôme assurait à l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, il organisait, en fin d'année, une exposition des œuvres de ses élèves. Il avait alors une superbe occasion de mettre en évidence

les plus brillants parmi ses jeunes artistes. Il exposait, à la même occasion, certaines de ses œuvres récentes.

De plus, il collaborait de façon très active à la partie artistique de la revue de l'école L'ESCALADE. Ses talents ont toujours été mis au service des décorations lors des fêtes spéciales dans toutes les écoles où il a enseigné durant sa longue carrière.

À partir de 1945, Frère Jérôme participa lui-même à plusieurs expositions surtout dans notre région du Saguenay-Lac-St-Jean. Je les signale ici sans les commentaires et les observations que chacune mériterait.

1945 Centre d'Art d'Arvida (1^{er} prix Aquarelle) Juge : Gérard Morisset.

1965 Sculptures. École Dominique-Racine, Chicoutimi. Solo.

1971 Hôtel de ville d'Arvida. Solo.

1974 Société des Arts de Chicoutimi. Solo.

1970 à 1980 Dix expositions de groupe : Chicoutimi – Desbiens – Val-Jalbert – Galerie Nationale – Jonquière – Musée du Saguenay-Lac-St-Jean.

1979 150^e anniversaire de Rimouski.

1980 100^e anniversaire du Bic.

1981 Centre Socio-Culturel de Chicoutimi. Solo. Galerie du Havre.

1982 Lumière de la Sagamie – Société des Arts.

1982 Galerie Éliette Dufour.

1983 Hôtel Chicoutimi.

1984 Musée du Fjord – Ville de La Baie.

1985 École Laure-Conan – Chicoutimi.

1987 Halles Mertoises – Alma.

1987 Salon régional de l'Aquarelle – Chicoutimi.

1990 C.N.E. – Jonquière

1992 Le Jardin de l'œil – Chicoutimi.

1992 Club des Bâtisseurs 1992.

Lors de vacances que je passais à Chicoutimi, rue Jacques-Cartier, j'ai eu l'occasion de

mieux connaître Frère Jérôme, artiste. Ce qui me permet aujourd'hui de mieux camper à la fois l'homme, le religieux, l'artiste.

Sa chambre était en même temps son studio où s'élaboraient lentement – il ne travaillait jamais vite – ses travaux artistiques. J'ai remarqué chez lui ce que j'appellerais son « *don d'admiration* ». Il savait voir le beau autour de lui et parfois le faire remarquer aux autres. Ce don d'admiration, les éducateurs le savent bien, est très vif chez les enfants. Frère Jérôme a toujours gardé, à ce sujet, son cœur d'enfant grand ouvert au beau qui nous entoure. Il voyait! Il savait voir!

Un jour, il me présente une aquarelle : une très vieille maison pas mal délabrée... Spontanément, je lui fais cette réflexion :

- Que trouvez-vous donc de beau dans cette ruine?

- Mais, mon Frère, y pensez-vous? Cette maison ne sera peut-être plus là dans quelques années. Elle a un âge respectable. Elle possède une histoire personnelle. Elle a abrité le bonheur d'une famille, de plusieurs familles peut-être... Ces foyers ont retenti des cris et des rires de nombreux enfants. Voyez! C'est un peu tout ce trésor de souvenirs que, dans un sentiment de sympathie, de reconnaissance, j'ai voulu comme immortaliser dans cette aquarelle.

Ces propos si justes, si mesurés, m'ont fait percevoir une dimension qui m'avait échappé. Ils m'ont d'abord étonné, puis touché, car ils me faisaient voir plus loin que nous : la tentative de vouloir immortaliser un trésor, avec son côté mystérieux, éphémère, – un trésor est toujours renfermé... – mais qui réclame le respect. J'avais reçu une leçon : les artistes n'ont pas les mêmes yeux que nous. Ils ont des yeux spéciaux! Ils semblent posséder un sixième sens, et souvent très aiguisé. Je me trouvais comme ces jeunes naturalistes dont la devise toute simple, mais combien parlante : « *Dites-moi pourquoi toutes ces choses sont belles* », les poussait à admirer d'abord, puis à poser des questions à leurs guides adultes : « Pourquoi cette plante est-elle belle? » Je n'ai pas pu alors m'empêcher de mesurer tout l'impact que les professeurs d'arts plastiques, les artistes, peuvent exercer sur leurs élèves, car « *bien peu de choses, selon Yehudi Menuhin, peuvent empêcher la nature humaine d'être*

violente : la confiance, l'entraide, la mise en valeur de l'art et de l'artisanat – autant de rituels traditionnels qui ont été entretenus avec respect, car le respect est indispensable à la civilisation. » Un artiste est mort : il faut le remplacer pour que le respect indispensable préside toujours à la civilisation!

Frère Jérôme avait commencé, lors de ses cours à Washington, un grand crucifix en bois. Le corps était sculpté, mais pas les bras. Avant de terminer son œuvre, il avait disposé au salon de la résidence, à la place d'honneur de tout crucifix, ce corps sur une croix. À cette vue, tout surpris, je lui fais cette remarque :

- Pourquoi avez-vous exposé ce crucifix qui n'est pas encore terminé? Il n'a pas de bras...
- Mon Frère, nous sommes les bras du Christ, nous sommes les mains du Christ!

C'est la réponse, je l'ai su plus tard, qu'il faisait à tous ceux qui lui posaient cette question. Cette réflexion profondément religieuse nous rappelle, de façon combien frappante, que « **Dieu a besoin des hommes!** »

Un capitaine d'expérience

Marius Larouche – Frère Émile-Simon 1908-1999

Frère Marius Larouche a été marqué par une double formation : la formation religieuse dont il avait bénéficié jeune religieux, formation qui lui a permis de « suivre la ligne droite. » Il a bénéficié d'une seconde formation très importante et qui l'a profondément marqué : la formation militaire. Ces formations jumelles expliquent le rayonnement que Frère Marius a exercé comme directeur de grandes écoles, comme entraîneur de Corps de cadets et comme directeur de communautés nombreuses pendant plusieurs années.

Dès sa première année d'enseignement, comme Frère Marius avait toujours marqué un grand intérêt pour la musique, il poursuivit des études à l'Académie de Musique Sacrée de l'Université de Montréal dont il devint diplômé. Ces études lui serviront toute sa vie

car il s'est toujours intéressé au chant et à l'accompagnement, à l'orgue ou au piano. Pendant près de 30 ans, il sera responsable de chorales d'Église dans les diverses écoles où il passera. Âgé, il sera directeur de chorale auprès de gens du 3^e âge.

Frère Marius a commencé en 1929 sa carrière d'éducateur par l'enseignement dans trois écoles de la Province : Lévis, St-Pierre, Lambert-Closse. Entre 1929 et 1936, durant les vacances, il offrait ses services comme maître de salle dans les Juvénats de Lévis et d'Iberville, services qui étaient les bienvenus car ce confrère dévoué remplaçait alors les maîtres de salle de l'année régulière afin de leur permettre, durant les grandes vacances, de bénéficier d'un repos salubre et de reprendre leurs tâches en septembre, frais et dispos. Il se plaisait bien dans cette tâche de suppléance qui demande des qualités de psychologue et d'organisateur en plus de la jouissance d'une bonne santé. Aurait-il pris goût, alors, à cette fonction délicate et accaparante? Aurait-il démontré aux supérieurs ses talents exceptionnels auprès des jeunes dans cette fonction? Toujours est-il qu'en août 1936, il était nommé maître de salle au Juvénat d'Iberville. Pour remplir une telle tâche, il faut une bonne discipline, le sens de l'organisation pour les sports et une santé solide d'autant plus que, la nuit, il faut exercer aussi la surveillance des dortoirs, ce qui force à ne dormir que d'une oreille ou d'un œil!

Le savoir-faire qu'il avait montré dans cette fonction dans une maison de formation, – donc, devant un choix, une sélection de jeunes élèves, – poussa les supérieurs à lui accorder une promotion! Il devint, pendant six ans, premier maître de salle au Collège Sacré-Cœur de Beauceville. D'une prestance physique solide, il avait le don de se faire accepter facilement par les élèves sous sa direction. On lui confia donc la section des grands. Il se trouvait en charge d'un groupe d'environ 125 jeunes de 16 à 25 ans alors qu'à l'extérieur une guerre apocalyptique faisait rage : c'était entre les années 1938 et 1944. Lui devait être à la vigie jour et nuit. Les activités pour occuper tout ce monde et le maintenir discipliné, hiver comme été, beau temps comme mauvais temps, jours de classes et longs jours de congé... tout cela a exigé de lui qu'il puisse remplir des tâches multiples, variées et souvent harassantes. Il bénéficiait, bien sûr, de l'aide de confrères dévoués, mais la lourde tâche reposait avant tout sur ses épaules de premier

responsable. Et les confrères placés en second ne faisaient souvent que passer puisque, en six ans, douze confrères se succédèrent comme adjoints dans ses équipes toujours formées de quatre Frères. Car il y avait deux salles : celle des grands et celle des petits. En jetant un regard rétrospectif sur ces années-là, il estimait tout simplement avoir rempli ces fonctions « par obéissance, de son mieux, plutôt comme un tâcheron, un besogneux et un humble exécutant. » Ces expressions sont bien les siennes. Mais ceux qui l'ont vu à l'œuvre dans ces moments-là soutiennent que, dans ces circonstances, Frère Marius a fait montre de beaucoup de doigté, de dévouement envers la jeunesse et d'un oubli de soi notoire. L'appréciation si terne qu'il fait de lui en jugeant ces années passées me fait souvenir de cette remarque d'un certain confrère pince-sans-rire qui disait : « À force de me priver sur tout j'en suis venu à ne manquer de rien! » Était-ce là la parfaite pauvreté ou une recette magique pour en arriver à la pauvreté rendue facile? Il convient d'être plus réaliste : il y a des renoncements et des performances qui demandent beaucoup de vertu et qui en sont les preuves. Devant les tâches de maître de salle remplies par Frère Marius, ceux qui connaissent les exigences de cette fonction n'auront pas de difficulté à admettre que celui qui remplit une telle fonction pendant 8 ans consécutifs mérite notre admiration.

On sait que le service militaire obligatoire, au Canada, n'existe pas. Le pays a une armée de métier. Cependant, les conscriptions aux deux dernières guerres ont envoyé aux fronts d'Europe des milliers de nos compatriotes. Le Québec compte un très grand nombre d'objecteurs de conscience même si cette raison est jugée invalide, donc irrecevable, en haut lieu; on la juge comme un prétexte avancé par des peureux, des lâches. Le Québec a toujours été particulièrement allergique à ces nombreux involontaires qui sont promus volontaires par une simple loi! Néanmoins, de nombreuses écoles du Québec offrent à leurs élèves des cours de milice, comme on les appelle ici, assurant ainsi une sorte de service militaire mitigé volontaire, et de qualité. Pour cela, il faut s'assurer d'avoir des instructeurs qualifiés.

Frère Marius s'est intéressé à cette activité dès ses premières années d'enseignement, comme professeur ou comme maître de salle. La formation des instructeurs se donnait

par des cours de vacances dans des camps militaires par des officiers qualifiés. Frère Marius suivit avec intérêt et grand plaisir cette série de cours pendant plusieurs années. Il obtint le grade de Capitaine.

Cette formation militaire allait bien avec son caractère et ses goûts. En effet, il a toujours aimé l'ordre, la discipline, l'exactitude, l'esprit de décision. Ces exercices qui exigent de la volonté, de l'énergie, de la précision, du savoir-faire étaient tout à fait parmi les valeurs sûres qu'il préconisait en éducation. Il estimait qu'il y avait là une sorte *d'école de formation* pour notre jeunesse, des méthodes bien propres à lui assurer une épine dorsale, ce qui permet de marcher droit! Ces Corps de Cadets comportaient de la marche lors de défilés, de la gymnastique, du tir à la carabine ou à la 22, de la musique militaire, les premiers soins aux blessés, des cours de morse, etc. Même le Juvénat de Lévis et après lui le Juvénat de Desbiens avaient leurs corps de cadets très actifs et souvent primés pour leurs performances lors des inspections de fin d'année. Les surveillants du temps appréciaient énormément la formation que ce programme assurait. Les jeunes s'y prêtaient avec plaisir et même avec ardeur. Quand, à la fin de l'année, des officiers venaient faire l'inspection, les cadets, costumés de leurs habits militaires, tenaient à bien figurer pour que leur corps mérite la meilleure mention possible! Le célèbre trophée Strathcona a été parfois mérité par ces corps. Frère Marius fut en charge de ces corps de cadets dans plusieurs écoles. Il dirigeait une équipe de professeurs qui se partageaient les divers enseignements. Partout où il a dirigé de tels corps de cadets, il a connu beaucoup de succès car il était très exigeant, mais d'une exigence qui ne déplaisait pas aux jeunes. Que de temps il a passé au quartier-maître, aux salles de tir, à la distribution des tenues de défilé! Lors des inspections officielles, il portait fièrement son habit militaire selon son grade. Sa prestance lui conférait alors des allures de général en chef! Mais, pour employer ici les termes du métier des armes, disons qu'il lui manquait des pipes!

La direction d'écoles et de communautés : voilà le rôle dans lequel Frère Marius excella. Il passera près de 20 ans, entre 1948 et 1968, à remplir les fonctions de directeur ou directeur-adjoint. Voici les endroits où il remplit ces fonctions :

* Chicoutimi, Académie commerciale, directeur-adjoint de 1951 à 1955.

- * Québec, École St-Malo, directeur de 1955 à 1960.
- * Alma, École secondaire Champagnat, directeur de 1960 à 1964.
- * Chicoutimi-Nord, École Eugène-Lapointe (rebaptisée Charles-Gravel ultérieurement), principal de 1964 à 1967.

Avec le fameux RAPPORT PARENT, le Frère Marius aura donc connu l'effervescence de l'organisation et de l'explosion des polyvalentes, parfois avec double horaire, car il aura vécu aux premières lignes de ce vaste chambardement survenu avec « l'invention des autobus scolaires » et des transports étudiants qui obligeaient les directions d'écoles et les commissions scolaires à évoluer dans la haute planification

Levons un voile sur la personnalité du Frère Marius. Ceux qui l'ont côtoyé savent qu'il était un grand sensible et qu'il appréciait la chaleur, la cordialité de la vie communautaire. Vers 65 ans, il s'était déjà rendu compte, et depuis longtemps, avec André Sève, que « *le plus vital pour une personne âgée, c'est qu'elle soit aimée. Et donc qu'elle soit aimable! Je pense aux plus de 60 ans que je vois très entourés. Je me demande pourquoi sont-ils si entourés? Trois qualités semblent particulièrement plaire : la paix, le visage soleil, la bienveillance.* » Frère Marius était un paisible, tout en sachant bien ce qu'il voulait. Il possédait ce visage soleil, couronné très tôt de magnifiques cheveux blancs. Et de quelle bienveillance, de quelle attention était-il envers les autres! Il cultivait l'accueil, un accueil souriant, comme font toujours les moines selon une tradition bénédictine séculaire. Les visiteurs de passage dans la communauté ne s'y trompaient pas : ils étaient attendus, même s'ils arrivaient sans s'être annoncés!

Lors des retraites provinciales présidées par le R. F. Basilio Rueda, en 1970, Frère Marius fut comme ébloui par les conférences du Révérend Frère et les conseils spirituels que ce dernier lui donna lors de rencontres personnelles. Ce fut, entre eux deux, comme un cœur à cœur, selon l'expression que Frère Marius employait pour caractériser leurs rencontres. De ces confidences est issue une correspondance suivie entre eux, correspondance qui a duré jusqu'à la mort du Révérend Frère. Frère Marius

ne tarissait pas en parlant de l'admiration qu'il vouait à ce supérieur et de la profondeur et du sens pratique des lettres qu'il en recevait. Il les conservait précieusement, les classait afin de pouvoir les relire à l'occasion. Ce supérieur avait composé pour lui une longue prière qu'il lui avait conseillée de lire chaque jour, au moins en partie. Ce à quoi il était fidèle. Cette délicatesse envers lui de la part de ce supérieur, par ailleurs terriblement occupé, ne manquait pas de l'édifier et de l'émouvoir. Ces marques d'attention, de sollicitude, étaient pour lui comme un tonique qui soutenait sa vie intérieure. C'est pour cela que la mort du Frère Basilio l'a vraiment bouleversé : il perdait un ami intime, un confident de vieille date, un conseiller prudent et combien goûté. Mais les lettres qu'il possédait – ils les lisaient et les relisaient souvent – continuaient sa présence auprès de lui, car une amitié de cette qualité ne meurt pas, ne peut pas mourir. Cette liasse de lettres doit sans doute se trouver maintenant dans les papiers personnels du Frère Marius conservés aux archives de la Province.

En 1967, Frère Marius revenait à Alma comme secrétaire à l'École Champagnat. Sa longue expérience des écoles était précieuse dans cette fonction. Il remplissait avec joie cette tâche quand, à la veille de ses 65 ans, il reçut une lettre de la C.S.R. lui disant que demain il serait remplacé car il aura atteint ce jour-là l'âge réglementaire de la retraite. Ce fut pour lui comme un coup de massue... Il ne s'attendait pas du tout que la nouvelle de sa mise à la retraite lui serait signifiée de cette façon et en lui donnant un si court délai d'exécution. Il fallait bien s'y plier car son successeur était désigné et serait en place le lendemain. Comme méthode de mise à la retraite, il la trouva plutôt gauche, si bien que vingt ans après il ne l'avait pas encore digérée! Que voulez-vous, le fonctionnarisme aura toujours ses méthodes bien à lui en attendant qu'il les humanise un jour! On peut toujours rêver...

Mais Frère Marius, n'était pas l'homme à passer sa vie de retraité en se berçant en attendant l'éternité! Il envisagea alors une retraite active, car il se trouvait en pleine forme. Retiré à La Baie, Chemin du Plateau, pendant onze ans, il participa, comme Supérieur durant six ans, et comme collaborateur aux divers travaux manuels – il était jardinier – de cette communauté de retraités de l'enseignement. Malgré son âge, il

déployait une force de travail peu ordinaire. J'ai vécu pendant 7 ans dans cette même maison pour me rendre compte à quel degré Frère Marius a été ce que j'appelle « un communautaire. »

En 1979, il bénéficia d'une session de deux mois en spiritualité à Rome. Cette session fut suivie d'un court séjour à l'Hermitage et d'un pèlerinage en Terre Sainte. La visite au mont Thabor l'a particulièrement impressionné. C'est alors qu'il confie à son journal ce qu'il appelle son Palmarès, une réflexion qu'il intitule ainsi : « *Il ne faut pas **figurer**. Encore moins se **défigurer**. Mais par la grâce de Dieu me **transfigurer**.* » Suit un long développement de ces trois idées. Le recours à ses notes personnelles nous permettrait de mesurer jusqu'à un certain point l'impact que cette session et ce pèlerinage ont exercé sur lui durant les vingt dernières années de sa vie.

En 1996, nous le retrouvons au Foyer Champagnat de Château-Richer : sa dernière affectation. Son état de santé s'étant dégradé, cela exigeait des soins spéciaux. Il y passera les trois dernières années de sa vie. Une épreuve l'aura profondément marqué vers la fin de son séjour à ce Foyer : l'amputation d'une jambe. Il avait affronté à Chicoutimi de nombreux traitements spécialisés pour combattre ce qui menaçait cette jambe : un malaise causé par le diabète dont il souffrait. Il a consenti à l'amputation à l'extrême limite des possibilités... Cette amputation qui s'imposait assombrit les dernières années de sa vie, lui ravissant son autonomie dans ses déplacements.

MAÎTRE DES JUVÉNISTES

Adolphe Nicole – Frère Pierre-Adolphe 1897-1987

J'ai connu Frère Pierre-Adolphe en décembre 1934, alors que, le soir du 7 décembre, provenant de Chicoutimi, j'arrivais au Juvénat de Lévis, la maison qu'il dirigeait. Je devais passer plus de deux ans sous sa direction. Son titre officiel : Frère Maître des juvénistes. Il est entré en fonction le 27 juin 1929 en possédant déjà une bonne expérience de la vie de ce genre de maison de formation. Le juvénat, selon le régime mariste, constitue le premier pas vers la vocation de Frère Mariste. Selon la coutume mariste, cette maison cultive l'esprit de famille. Cela veut dire que le Maître joue le rôle

du père; les professeurs, celui des grands frères. Et la maman de cette famille, c'est la Sainte Vierge Marie. Tout s'y passe donc dans un climat de confiance mutuelle.

Frère Pierre-Adolphe accueillait donc ce jeune garçon de 14 ans qui n'était jamais sorti du Saguenay-Lac-St-Jean. La découverte de Québec et de Lévis par ce même jour tempétueux d'hiver était pour lui un événement. Mais l'accueil cordial que le Frère Maître et les autres Frères de la maison lui avaient ménagé ce soir-là, après le souper de la communauté, avait commencé à l'appivoiser à ce milieu tout nouveau. Tout le monde semblait heureux de me voir arriver dans ce milieu!

Un des premiers gestes que le Frère Maître a posé à mon intention a été de me confier à un ange gardien. On appelle ainsi un juvéniste ancien dans la maison chargé de guider le nouveau venu et de le familiariser avec les lieux, le règlement et les autres habitudes locales. Je couchai ce soir-là dans une chambrette de l'infirmierie.

Le lendemain, fête de l'Immaculée Conception, fête chômée alors, fut mon premier jour vécu comme juvéniste. Tout commençait donc sous la protection de Notre Dame. Il y eut, au réfectoire, présentation du petit nouveau par le Frère Maître, présentation qui fut suivie des applaudissements d'accueil. Si nous avons le cœur gros après la séparation de la famille, un tel accueil vient tout à fait à point pour nous reconforter.

Mon ange gardien m'installa au grand dortoir d'où nous avions, de jour comme de nuit, une vue imprenable sur Québec. Il faut savoir que le Juvénat Ste-Anne était juché sur les plus hauts sommets de Lévis : ce qui lui permettait de jouir d'une vue magnifique sur Québec et, en hiver, de subir des vents sibériens.

Et la vie continua... La vie quotidienne de juvéniste commençait. Dortoir, salle de récréations, classes, réfectoire, chapelle, sports d'intérieur et d'extérieur, etc. Celui qui présidait à la vie de cette maison 24 heures par jour : le Frère Maître. La vie de groupe fait qu'on est toujours ensemble : pour la messe quotidienne, pour les prières, pour les récréations, pour les travaux d'entretien courant, pour les repas au réfectoire, pour le

sommeil au dortoir, pour les sports d'intérieur et d'extérieur. On suit le groupe : première initiation à la vie commune.

L'éducation que l'on assure dans un juvénat, c'est l'affaire d'une communauté formée par les professeurs, les maîtres de salle sous la gouverne du Frère Maître. Voilà le navire dont le Frère Pierre-Adophe était capitaine. Mais tout l'équipage savait quel était le but du voyage afin de pouvoir participer à la marche générale selon la tâche qui lui était assignée.

Sans entrer dans les détails – l'entreprise serait révélatrice de la délicatesse et de la diversité des tâches – le Frère Maître présidait aux exercices de piété : petit office matin et soir, méditation qu'il faisait devant nous ou avec nous à haute voix le matin. Un aumônier venait tous les jours pour la messe matinale et les confessions à certains jours. Le Frère Maître présidait aussi aux repas, avec le personnel enseignant et surveillant. Le Frère Maître était présent aux récréations extérieures, été comme hiver, en même temps que les maîtres de salle.

Il s'occupait aussi d'assurer aux malades des soins le soir au dispensaire ou le jour selon les besoins. En cas de maladie, il prenait les rendez-vous auprès des médecins. En cas d'hospitalisation, il voyait à tout. Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Lévis, selon une vieille entente, avaient toujours une chambre réservée et mise gratuitement à la disposition des Frères ou des juvénistes malades.

Frère Pierre-Adolphe jouait le rôle de conseiller auprès de son personnel. Il rencontrait aussi les juvénistes en particulier, assez souvent, tout au cours de l'année pour s'informer de leur santé et pour aborder les autres questions qui les intéressaient. Comme ces jeunes de 13 à 18 ans sont en pleine adolescence, il abordait aussi franchement les problèmes délicats que ces jeunes doivent alors affronter. Il obligeait les jeunes à écrire à leurs parents tous les mois et à lui remettre leur lettre non cachetée. Le Frère Maître pouvait donc les lire et ajouter le bulletin mensuel de chacun destiné aux parents. Il contrôlait aussi l'aspect financier : achats faits par les jeunes auprès de lui, problèmes particuliers, etc.

Enfin, un autre aspect important que le Frère Maître présidait : la nomination du dimanche en présence de tous les professeurs et des deux maîtres de salle. On y présentait des résultats d'examens, des remarques générales, les prévisions de fêtes ou d'autres événements, des sanctions disciplinaires, des récompenses pour les premiers, etc. C'était une sorte de réunion générale pour assurer la bonne marche du groupe et exposer des événements spéciaux, religieux ou civils, qui s'annonçaient.

Le Frère Maître animait aussi une sorte d'association d'Action Catholique qui se nommait Avant-Garde. Président, secrétaire, et autres officiers étaient élus par les membres de ces groupes. Chaque membre devait se choisir une devise personnelle qu'il proclamait à haute voix lors de l'appel. Les réunions de ce groupe étaient mensuelles et publiques.

De plus, le Frère Maître mettait la communauté que nous formions au courant des grandes nouvelles du monde en général, celles de la Province de Québec et celles de l'Institut. C'est ainsi que vers 1935-36-37, nous avons suivi en détail la guerre civile espagnole durant laquelle 147 Frères Maristes ont été assassinés en leur qualité d'éducateurs religieux. Parmi eux, 47 viennent d'être béatifiés par le Pape Benoît XVI. En 1935, il a organisé, avec une équipe, les fêtes qui devaient souligner les 50 ans de l'arrivée de Frères Maristes au Canada, en 1885 : décorations intérieures et extérieures de la maison, célébrations musicales, littéraires, religieuses, artistiques... participation des juvénistes à ces rencontres comme acteurs ou spectateurs.

Tout ce que j'ai vécu moi-même durant les deux années académiques 1934-1935, 1935-1936 était la poursuite du régime que le Frère Maître avait déjà instaurée avant mon arrivée. Ce même régime, dans son ensemble, se poursuivait pour les nouveaux groupes de juvénistes qui se présenteraient dans l'avenir. La formule de fonctionnement était rodée. De plus, elle permettait au milieu de vivre dans la confiance d'une famille, ce que nous appelons « *l'esprit de famille* ».

Quand je devins membre de son personnel enseignant dix ans après mon juvénat, tout se vivait encore de la même façon. Dans le personnel, des membres avaient 5 ans, 10 ans d'ancienneté dans le milieu. Des anciens juvénistes, qui, comme moi, faisaient partie du nouveau personnel enseignant s'étaient ajoutés au groupe. L'esprit de famille régnait encore au juvénat, la vie musicale y était vivante, la vie académique bien encadrée et bien suivie, les résultats académiques évalués tous les dimanches, les bulletins mensuels parvenaient toujours aux parents afin qu'ils soient au courant de ce qui concernait les études de leurs enfants.. Comme on s'en rend compte ici : **le juvénat se présentait comme une école de formation sous ses différents aspects.**

Les vacances constituent une saison spéciale dans la vie au juvénat. Durant les grandes vacances, Frère Pierre-Adolphe était toujours au poste. Comment occuper des jeunes qui demeurent au juvénat durant les vacances? Comment tromper ou prévenir l'ennui? Comment occuper à des tâches utiles? Quel programme, quel horaire de vacances adopter? Quelles grandes sorties faut-il planifier : pique-niques, pèlerinage à Ste-Anne-de-Beaupré, sortie à la Charmeuse, à Bienville, à Ville-Guay, concerts à donner en ville certains jours, sortie vers le pont de Québec, etc.? La rédaction d'un **JOURNAL DE VACANCES** occupait agréablement quelques heures certains jours. Ce Journal soigneusement illustré était envoyé aux parents à la fin des vacances. Frère Maître avec de nouveaux maîtres de salle pour assurer le repos de ceux qui étaient en charge durant l'année régulière devaient tout superviser. Sans parler de la correspondance concernant les nouveaux venus qui s'annonçaient pour la prochaine année, les visiteurs, les téléphones, etc. Il s'en remettant au sous-maître, s'il s'absentait pour faire sa retraite annuelle de huit jours et durant une visite dans sa parenté un peu plus tard durant les vacances...

Ce Frère Maître portait un intérêt très attentif à chacun des jeunes placés sous sa responsabilité. C'était un fin psychologue qui tenait à jouer son rôle dans diverses circonstances. En voici quelques démonstrations.

Lors de mon arrivé au juvénat, il me rencontre dans le groupe et me pose une question directe : « Est-ce que vous vous ennuyez? » Mes yeux rougis l'inquiétaient sans

doute... Je lui réponds : « Non, je ne m'ennuie pas. » J'avais peur que si je lui avouais que je m'ennuyais, il me renvoie chez moi! Et je voulais rester dans ce milieu!

Un autre exemple d'attention aux autres. Un jour, au milieu du repas, il se promène au réfectoire ayant remarqué qu'un nouveau venu boudait et ne mangeait pas depuis quelques repas.... Il fait alors appel à son expression favorite. Il l'interpelle :

- Mon brave, pourquoi ne mangez-vous pas? Êtes-vous malade? Vous n'avez pas d'appétit?
- Non, ce n'est pas ça. Je n'aime pas ça...
- Peut-être n'en aviez-vous pas autant que cela chez vous à la maison...
- Chez nous, on n'en avait pas tant, mais c'était meilleur!

Une autre fois, il décide de grouper sur une même table quelques jeunes chez qui il avait observé une certaine maigreur... J'étais dans ce groupe... Il avait dit à chacun : « Je vais vous placer à une table où il y aura un supplément : il me semble que vous en avez besoin... » Effectivement, le matin surtout, il y avait un grand plat de semoule que nous nous partagions. Cela a duré un certain temps. Les autres juvénistes n'avaient pas fait de remarque... à ma connaissance.

Il apportait une attention spéciale aux réactions des jeunes devant le travail manuel. Les paresseux et les tire-au-flanc recevaient de fines remarques... stimulantes. Il exigeait aussi que nous prenions soin des brouettes, des pelles, des pics et de tout le matériel de travail mis à notre disposition. Un jour, un nouveau, un costaud, casse devant lui un manche de pic tout neuf. « Vous ne pourriez pas faire attention à votre façon de travailler! » Le jeune, choqué par cette remarque, lui répond tout net : « Ne t'énerve pas. Je vais te le payer ton manche de pic. » Ce jeune ne fit pas un mois parmi nous...

Il voulait que chacun ait la chance de cultiver un rôle de leader dans le groupe. Il avait institué des chefs pour diverses occupations. Il y avait donc des chefs de table, d'emplois, d'entretien, d'équipe de jeux divers, etc. Et, après un mois, ces leaders devenaient de simples coéquipiers. Il tenait aussi à ce que les plus anciens parmi les

juvénistes donnent le bon exemple aux nouveaux venus. Il nous faisait mettre dans une file continue en commençant par les plus anciens pour finir par les plus nouveaux... Les nouveaux pouvaient alors identifier les plus anciens, les juvénistes modèles (!), et se demander s'ils étaient vraiment... des modèles à suivre!

Durant les grandes vacances, au cours des années, il a mis en route divers chantiers : le Tertre de la Madone, Protectrice de nos jeux, agrandissements de la cour de récréations afin que les 4 équipes de balles puissent fonctionner en même temps, nivelage d'un secteur près du juvénat pour y installer la Croix de Cartier, en 1935, creusage de la piscine : un travail colossal, à la petite pelle, qui dura des années et des années. Plusieurs générations de juvénistes ont bien sué avant que leurs remplaçants puissent, ravis, se baigner un jour dans ce ruisseau harnaché. Comme on voit, il possédait l'esprit du Père Champagnat : il appréciait la valeur formatrice du travail manuel et n'aimait pas ceux qui ont mal aux coudes...

Après tout ce que je viens d'exposer, vous pouvez facilement imaginer que le régime que la direction du Juvénat imposait au Frère Pierre Adolphe sept jours par semaine et pendant près de 12 mois par année était un régime exigeant, trop exigeant même. Une année, lors de la visite canonique que faisait le Frère Paul-Stratonique, conseiller général, le Frère Maître avait probablement souligné que la charge qu'il occupait le fatiguait un peu... Le conseiller général l'obligea – c'était un ordre - à sortir de la maison une journée entière par semaine pour prendre congé du milieu. La plupart du temps, il se rendait à Québec pour y faire quelques achats. Cela le sortait du milieu. Avait-il attendu trop longtemps avant de se rendre compte de cette fatigue? Il appréciait cette journée passée dans un autre milieu, devant d'autres personnes, dans des occupations utiles qui lui étaient nouvelles.

La carrière dans laquelle Frère Pierre-Adolphe a excellé, celle de maître des juvénistes, a occupé une longue partie de sa vie professionnelle, entre 1929 et 1945, seize ans. Cependant, de juillet 1931 à février 1932, il a pu bénéficier d'un arrêt bénéfique, ce qui lui permit de faire son second noviciat à Grugliasco, Italie.

Il reviendra dans une maison de formation entre 1956 et 1966 comme sous-maître des novices à Château-Richer. La plus grande partie de sa carrière s'est donc déployée dans nos maisons de formation : juvénat et noviciat. C'est au service de l'Institut et de son avenir qu'on lui a demandé de consacrer plus de 25 ans de sa vie professionnelle. Il est donc possible de nous rendre compte du nombre important de Frères qui lui doivent un fier tribut : celui de la formation à laquelle il a participé avec doigté et dévouement. Il nous citait parfois cette réflexion de Paul Bourget : « Il y a des pages de nos vie qui sont écrites par les mérites des autres. » Frère Pierre-Adolphe a écrit plusieurs de ces pages-là! Les centaines d'anciens juvénistes qui n'ont pas poursuivi leur idée de vocation ont pu bénéficier abondamment de ses conseils qui ont pu en faire des chrétiens convaincus et des citoyens utiles à la société québécoise grâce à la formation religieuse et académique soignée que le juvénat et son chef ont assurée.

Les 14 dernières années de la vie du Frère Pierre-Adolphe se passèrent dans diverses occupations utiles à la communauté, à Château-Richer. Il y réalisa des travaux de grande envergure dans la pierre et la terre : divers terrassements, escalier monumental vers la grotte de Lourdes, etc.

On demeure étonné de la carrière impressionnante du Frère Alphonse Nicole comme responsable du juvénat de Lévis. Dois-je ici révéler un secret? Cet homme avait une carte maîtresse, un autre talent que je dois souligner : il savait travailler en équipe. Et dans cette équipe, je dois nommer quelques religieux particulièrement remarquables qui ont travaillé de concert avec lui pendant plusieurs années : je nommerai ici les Frères Pierre-Ferdinand, Wilfrid-Henri, Joseph-Laurent, Arthur-Sébastien... Les membres de la communauté du juvénat, – directeur, enseignants, maîtres de salle – savaient travailler dans l'harmonie pour la bonne marche du juvénat. Ils avaient les mêmes exigences, ils planifiaient ensemble les activités diverses de la maison. L'information circulait de bas en haut et de haut en bas. On savait dans ce milieu que « ***pour être intelligents, il faut être plusieurs,*** » mais plusieurs qui savent harmoniser leur action.

Frère Adolphe Nicole, par votre savoir-faire et la durée de vos deux mandats de formateur dans notre Province, au juvénat et au noviciat, comme maître et sous-maître, vous méritez de figurer avec distinction dans la galerie de nos grands hommes.

Votre pêcheur tout dévoué

Ernest Laliberté – Frère Alphée 1900-1973

Frère Alphée entra en communauté à un âge plutôt avancé. Il avait été, à ce qu'on dit, voyageur de commerce pendant quelques années. La facilité d'entregent des voyageurs de commerce est bien connue. Cela explique sûrement la communication facile qu'il avait avec les gens et sa bonne maîtrise de l'anglais.

Je l'ai connu d'abord comme professeur de 7^e année à Chicoutimi. Il fut mon deuxième professeur chez les Frères, un bon professeur très apprécié de ses élèves.

Que de souvenirs son nom soulève parmi les Frères qui l'ont connu car sa présence dans un groupe ne passait jamais inaperçue! Il aimait bien la conversation, mais, devant une attaque ou une allusion un peu moqueuse, il était vite démuni : il manquait de munitions! Il s'empressait donc de capituler et de se réfugier dans un silence prudent.

Il aimait bien chanter, mais il le faisait d'une façon très spéciale qui faisait parfois sourire. C'est qu'il avait une voix chevrotante munie d'un trémolo très, très prononcé qui finissait vite par faire rire. Les malins l'imitaient parfois dans son dos dans un chant d'un très lent *recto tono* : ***J'ai vu des Séraphins en songe...*** Ce qui donnait : ***J'ai-ai-ai-ai vu-u-u-u-u des séraphins-ins-ins-ins-ins en son-on-on-on ge-e-e-e-e.*** Aux messes de minuit, comme lors des grandes fêtes, il aimait bien participer aux chants et se résignait difficilement à ne pas chanter fort. Il lui arrivait de réclamer un rôle de soliste.

Il aimait bien la pêche, mais pas tellement pour y prendre beaucoup de poissons. C'était plutôt pour la détente, tout simplement. Quand on lui disait qu'il allait trop souvent à la pêche, il lui arrivait de répondre : « Vous pensez, vous autres, qu'aller à la

pêche c'est facile et que c'est par plaisir que j'y vais. Vous irez vous-mêmes, vous autres, en pêcher du poisson. Là, vous verrez que c'est très pénible! Pensez-y donc : les voyages en plein bois, les portages de canot, les maringouins, les frappe-à-bord, la rosée matinale, parfois les orages. Allez-y donc vous-mêmes vous en chercher du poisson! » Mais ses menaces n'ont jamais, jamais été mises en exécution... Le dévouement l'emportait : faire plaisir à ses confrères. Les forêts l'invitaient et lui faisaient signe d'aller s'immerger dans la grande nature laurentienne.

Il était très attaché aux anciens élèves des écoles où il était passé. Il tenait à garder des liens avec plusieurs de ses anciens. Il a travaillé longtemps dans le milieu des Amicales, même si cela lui occasionnait des voyages assez longs.

À sa retraite, il s'est occupé des Éditions du Phare, à Desbiens. Il a été très actif dans ce domaine. Ce n'est pas le lieu de faire ici l'histoire de ces Éditions, une histoire pourtant bien révélatrice de ces activités littéraires dans notre milieu. Qu'il suffise de dire ici que plusieurs titres furent produits et vendus durant l'existence de ces Éditions, aussi bien du côté de Lévis que de Desbiens. C'était là un reliquat de son expérience de vendeur de commerce.

Le type du vieil érudit

Jean-Pierre Chassagneux – Frère Joséphus 1878-1947

Frère Joséphus fut toujours, pour moi, le type du vieil érudit. Des yeux perçants cachés derrière des sourcils noirs, broussailleux, dessinant deux larges taches noires sur un visage rectangulaire. Un homme assez mystérieux, s'intéressant à tout ce que la pensée peut brasser, curieux de la littérature comme de la science.

Son nom faussement latin était jugé un peu long avec ses trois syllabes. Les jeunes à l'esprit pratique et expéditif vont directement au but. Sans malice, ils faisaient sauter le José pour ne garder que la fin de son nom qui restait : Le Phuss.

Quand j'ai connu Frère Joséphus, il régnait sur le Bureau des Études, à la Maison Provinciale d'Iberville. Qu'avait-il fait avant d'occuper cette charge prestigieuse? Avait-il même enseigné dans une vie antérieure? Cependant, en échangeant deux mots avec lui, nous savions qu'il était Français. Il était venu au Canada à l'occasion des lois Combes, ces lois qui jugeaient que les religieux et les religieuses étaient de trop au beau royaume de France, que leur costume gênait et que les vœux de religion étaient une aliénation insupportable pour le pays qui avait inventé une célèbre devise : Liberté. Égalité. Fraternité. (En passant, notons qu'il y a un point après chacun de ces trois mots. Pour bien s'en rendre compte, il suffit de reprendre, en la précisant, cette devise : Liberté point. Égalité point. Fraternité point...) Voilà une remarque que le Frère Joséphus aurait bien aimé entendre de son vivant! Ces fameuses lois Combes avaient été savamment concoctées dans les laboratoires des ateliers maçonniques pour usage national... Mais l'histoire nous a appris que les menées maçonniques furent déjouées.

Frère Joséphus enseignait le français au scolasticat, surtout la rédaction française. Il procédait selon une méthode *ne varietur* basée sur quelques principes simples, principes qu'il nous expliquait de façon originale et vivante lors de son tout premier cours. Voici le résumé de ce cours d'entrée en matière :

- Quand on parle français, c'est pour se faire comprendre.
- « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »
(Boileau, Art poétique, chant 1^{er} vers 153-154)
- La grammaire est faite pour servir : il faut la respecter.
- Je résume tout cela en trois mots : Clarté, clarté, clarté.

Il avait soin de nous obliger à dresser et à lui fournir, comme premier travail, le plan en clair de notre rédaction. Il appuyait cette directive par les recommandations autorisées d'un grand écrivain doublé d'un penseur : Monsieur Boileau-Despréaux :

- « Avant donc que d'écrire apprenez à penser. »
(Art poétique, chant 1^{er}, vers 150)

Sa méthode comportait un deuxième temps, le plus douloureux et le plus rigolo : douloureux pour la victime, rigolo pour tous les autres qui se pensaient innocents. Il s'agit de la correction d'ensemble, parfois désopilante, qu'il faisait devant nous tous.

Il connaissait trop bien la formule des anciens « *Castigat ridendo mores* » pour ne pas l'employer aussi pour la correction des travaux en français. Il savait habilement l'utiliser. Il nous présentait, après chaque rédaction, une récolte de perles : des vraies perles... et des fausses perles. En corrigeant de façon pointue une trentaine de copies, la récolte était toujours abondante, surtout au début de l'année scolaire.

Au cours de la correction minutieuse qu'il faisait de nos rédactions, il notait donc soigneusement les bourdes de divers calibres qu'il rencontrait et aussi les belles trouvailles. Mais chaque perle était commentée avec le rectificatif, s'il en fallait un. C'était pour la classe une vraie récréation, une opération que nous attendions, les uns avec anxiété mais la plupart avec joie. C'est que nos propres bourdes nous étaient servies sous le couvert très respectueux de l'anonymat : ce qui nous permettait de rire de nous avec les autres... À la remise des copies, nous nous rappelions devant les annotations marginales en rouge, que nos perles avaient été découvertes et même exhibées à la face de l'univers...

Après quelques rédactions corrigées selon sa méthode, il ajoutait un conseil qui, dans sa longue expérience l'avait bien servi lui-même. Il nous citait une fois encore son auteur fétiche :

- « Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez. »
(Art poétique, Chant 1^{er}, vers 172-173)

Frère Joséphus aimait parfois nous servir de ses trouvailles du genre de celle-ci : « Nos usines canadiennes fonctionnent à plein rendement à fabriquer des bombes qui seront expédiées gratis aux ennemis de l'Empire. » Vous l'aurez noté, nous étions alors en 1939, donc au début de la 2^e guerre mondiale. Après la conscription, un de ses brillants élèves avait trouvé une formule percutante, un peu dans le même style : « L'Angleterre

est prête à se battre jusqu'au dernier soldat... canadien. » Le Canada, bon prince, fournissait donc soldats et munitions! Et gratuitement en ajoutant un petit milliard de \$.

La Stylistique de Legrand était aussi souvent employée pour trouver le mot juste, pour remplacer les avoir, être, il y a, faire, et autres mots vagues employés à toutes les sauces. Il insistait surtout pour que nous employions des adjectifs choisis et variés qui fassent tilt! Et il nous en servait des collections... Il n'y a rien comme le modèle, l'exemple. Ainsi, notre professeur d'alors aura réussi à donner à ses élèves – tous futurs professeurs - l'amour d'une langue soignée.

À nos yeux, Frère Joséphus était un universel. Il s'est intéressé à plusieurs domaines et il a excellé, surtout en certains : botanique, géométrie, dessin géométrique, astronomie, essais littéraires, expériences pratiques où ses instruments sommaires fonctionnaient grâce à des bouts de corde qu'il sortait de ses poches de soutane comme un magicien... Son travail de secrétaire au **Bureau des Études** comportait une somme impressionnante de travail : correction des examens sur les petites matières, préparation des questionnaires sur ces sujets, correspondance, épreuves du Diplôme d'études religieuses, tenue à jour de tous les dossiers des Frères aux études, etc.

Un soir, il nous avait invités à monter sur le toit de la maison, un toit devenu observatoire. Pendant plus d'une heure, en véritable cicérone de l'espace, il nous a fait visiter, en nous les présentant une à une, les principales constellations du ciel d'automne. Tout en ajoutant des données sur les phases de la lune et autres détails que nous apprenions en cosmographie, dans le manuel de l'abbé Moreux alors au programme des petites matières en vue du baccalauréat ès arts. En botanique, il était bon connaisseur. Il était allé sur le terrain et avait récolté lui-même certains spécimens dont il parlait aux membres du Cercle des Jeunes Naturalistes qui fonctionnait alors au scolasticat. Nous le consultions même parfois pour identifier nos trouvailles.

Il se montrait toujours ouvert aux questions que nous pouvions lui poser à son **Bureau des études**. Avec des confrères et des Frères d'autres communautés, il a dû sans doute participer aux démarches qui nous ont obtenu de nous présenter aux examens

du « **Baccalauréat ès arts** » et au « **Diplôme d'enseignement moderne** » en échelonnant les examens sur plusieurs années, ce qui nous permettait de nous préparer lors de cours suivis durant l'année et durant les grandes vacances. Nous passions ces examens dans des centres sous la surveillance des directeurs des études des communautés religieuses.

Il participa activement au ***Bulletin des études***, revue communautaire qui eut une existence centenaire ou quasi-centenaire : rédaction d'articles divers, propositions de problèmes en géométrie et en algèbre, recensions de centaines de livres, résultats d'examens, horaires des examens spéciaux, divers cours de vacances, etc.

Frère Joséphus s'intéressait aussi à la poésie. Lors de ma première année d'enseignement, à Lévis, j'avais découvert Émile Nelligan. La célèbre préface de Louis Dantin signalait que toutes les poésies de Nelligan ne figuraient pas dans ce volume, que certaines étaient sans doute perdues ou égarées et qu'on pourrait en retrouver quelques-unes un jour... L'idée un peu bizarre, je l'admets maintenant, me vint de composer un pastiche de Nelligan. Et de le présenter au Frère Joséphus pour savoir si, d'après lui, ce poème pouvait être l'œuvre de Nelligan. Il prend ce texte, le lit rapidement en entier et me le rend en me disant :

- Non, ce n'est pas de lui. Voyez : ici, il y a une faute; il manque un pied. Comptons ensemble... Il manquait effectivement un pied. Je lui ai dit alors, avec assurance, que j'étais tout à fait de son avis! Mon pastiche avait sans doute du bon, mais ce pied... Ce pied, je l'ai encore sur le cœur!

Le grand mérite du Frère Joséphus a été de lancer les études des Frères et de maintenir, grâce à ses écrits et à son activité intelligente, la curiosité vers le savoir intellectuel et professionnel.

Quand je me remémore ce personnage qui régnait chez nous sur les études et sur l'enseignement de la langue française, j'entends raisonner à mes oreilles, d'une voix quelque peu rauque, ce conseil qu'il martelait souvent devant nous : « **Ce qui n'est pas clair n'est pas français!** » Ce que je voudrais, à mon tour, proclamer haut et fort !

Et j'ai découvert par la suite, au cours de mes lectures, que Rivarol avait déjà dit quelque chose de très proche, voyez : « **Ce qui n'est pas clair n'est pas français.** »

Les deux ont bien raison. Mais, aujourd'hui, nous pouvons nous demander deux choses : qui l'a dit le premier, et, qui l'a dit le plus souvent? Rivarol gagne sans doute quant à la première question. Frère Joséphus, à la deuxième.

Frère Joséphus, un homme cultivé, d'une finesse malicieuse, écrivain à ses heures, professeur intéressant, a bien mérité de figurer parmi mes Frères illustrissimes. Il serait fier de pouvoir lire aujourd'hui l'hommage sincère, et bien tourné, que je viens de lui rendre, car il dirait que j'ai bien profité de la formation littéraire à laquelle il a participé!

PROVINCIAL DYNAMIQUE

Alcidas Jeannotte – Frère Joseph-Azarias 1887-1972

Cet homme haut en couleurs!

Quand j'ai connu Frère Joseph-Azarias, – pour faire court, on l'appelait parfois Az – je pouvais alors le classer parmi les « petits gros ». Je veux dire par là qu'il était de taille moyenne avec un commencement prometteur de rondeur en devanture. Cette allure physique correspondait fort bien au cachet d'aisance en communication, d'ouverture d'esprit et de simplicité d'accueil dont il faisait montre. Avec lui, de prime abord les relations étaient faciles : on se comprenait vite et bien. Tout cela vous aidera à mieux saisir la suite du portrait que je veux broser pour vous, en quelques touches seulement, d'un confrère qui en balayait large.

Frère Azarias a occupé de nombreuses charges dites de confiance. Pendant plusieurs années, il fut directeur de l'important pensionnat : le Collège Laval, sur l'Île-Jésus, actuellement Ville de Laval. La ville de Laval ne voulait-elle pas honorer ce collège centenaire en lui empruntant, en quelque sorte, son nom? Ce Collège – il l'appelait **Mon Collège**, un peu comme si c'était sa propre création – possédait déjà une longue histoire et des traditions d'excellence et jouissait des témoignages d'attachement que les Anciens Élèves témoignaient envers leurs anciens directeurs et professeurs.

Pendant plusieurs années, il dirigea la barque, – mieux vaudrait dire le paquebot! – en y mettant son esprit de collaboration avec le personnel enseignant religieux et laïc, et les parents d'élèves. Il voulait que son Collège soit un Collège mariste, c'est-à-dire que l'élève soit premier comme bénéficiaire des attentions des professeurs quant à la formation complète : physique, intellectuelle, morale et religieuse.

Un recruteur et ses problèmes

Comme recruteur des vocations, il passait par les écoles des Frères et celles où il était invité après entente avec les curés ou les commissions scolaires. Il présentait aux élèves les diverses vocations : prêtrise, vie religieuse et spécialement vie mariste. Plusieurs jeunes, à son invitation, fréquentèrent les juvénats de cette Province (Iberville) et quelques-uns devinrent Frères. C'est que tout se passe comme il est dit dans l'Évangile : « *Beaucoup d'appelés, peu d'élus!* » Mais, là comme ailleurs, il convient de respecter le choix de chacun, un choix éclairé que les années de formation permettent d'établir sérieusement.

Je n'ai jamais su avec certitude ce qui a pu produire la retentissante remarque que le Frère Azarias a faite devant plus de cent Frères lors d'une retraite annuelle au Collège Laval au cours d'une conférence sur la fonction dont il était chargé : le recrutement des vocations. J'ai entendu moi-même, de mes oreilles, ce qu'il nous disait alors sur un ton ferme : « *Oui, mes Frères. Vous aurez beau critiqué Az tant que vous voudrez. Allez-y! Avec toutes ces pierres que vous me lancez, un jour, je vais m'élever un superbe monument!* » Ton comminatoire? Ton prophétique? Quelques années plus tard, il était nommé Provincial de sa Province! Faut-il voir là la réalisation de sa prédiction mémorable? Mine de rien, comme je viens d'ouvrir la porte au Frère Azarias pour qu'il figure parmi mes hommes illustres, je viens en même temps de l'élever sur une sorte de piédestal. Je suis en train de lui ériger devant vous, pour ma part, le fameux monument auquel il faisait allusion alors : celui précisément dont il avait parlé jadis aux Frères réunis lors d'une retraite annuelle! Je laisse aux historiens patentés le soin de clarifier ces délicates questions historiques! Moi, je ne touche pas à l'Histoire, je me contente de toucher aux histoires...

Son dynamisme comme supérieur

Comme Provincial, il remplit cette charge durant trois mandats, 1948-1951, 1951-1954 et 1957-1959. C'est là un critère de compétence et d'appréciation universelle ou quasi-universelle. Il se montra organisateur diplomate dans certains domaines en particulier. J'en vois surtout deux auxquels je vais toucher.

Il collabora avec entrain et un remarquable savoir-faire pratique avec le Frère Marie-Cyrille, des Écoles chrétiennes, président de l'Association des Frères Éducateurs du Québec, en ce qui concerne la question délicate des salaires des enseignants : religieux et religieuses. Pendant de très nombreuses années, les salaires de ces professeurs se situaient autour de 400 \$ à 500 \$ par année pour dix mois de travail. Ils touchaient donc, directeurs comme professeurs, 40 \$ - 50 \$ par mois pendant 10 mois. Il faut dire cependant qu'ils étaient logés par les Commissions scolaires et que les contrats qui reliaient religieux et religieuses étaient des contrats communautaires. Dorénavant, les contrats des religieux et des religieuses deviendraient personnels. D'un autre côté, les salaires des professeurs laïcs avaient connu une forte progression, forte mais normale quant à leurs responsabilités familiales. Il s'agissait, de concert avec l'Association des Frères Éducateurs, d'obtenir pour les Frères et les Religieuses de meilleurs salaires, donc une meilleure reconnaissance de leur travail compte tenu aussi du coût de la vie. Cette opération délicate et coûteuse se fit à certains moments de haute lutte. Parmi les commissaires avec lesquels ce problème de salaires se négociait, Monsieur Camille Lavoie, Président de la Commission scolaire d'Alma, a joué un rôle-clé. Si tous ces rajustements ont fini par aboutir dans la bonne entente, c'est grâce à la compréhension des interlocuteurs. En contrepartie, il était demandé aux communautés de payer un loyer là où les Commissions scolaires les logeaient souvent à même les écoles, là où c'était possible de les maintenir en résidence. Comme le disait parfois Frère Azarias : « ***Entre gens intelligents, on finit toujours par s'entendre.*** »

Une autre initiative qui s'avéra une réussite à placer au crédit du Frère Azarias : l'acquisition du domaine Morgan, près de Rawdon, et la mise sur pied de la Colonie de Vacances. Alors que se poursuivait l'étude de l'acquisition sous une forme spéciale de tout ce domaine, je me trouvais de passage à Iberville avec un confrère. Frère Azarias

nous parlait – et avec quel enthousiasme – de ce superbe domaine : de la technique d'acquisition adoptée, des grands terrains boisés, des lacs, de l'espace, du grand air, dans la région de Rawdon. Une sorte de Paradis terrestre, quoi! Et il précisait le but de ce projet : favoriser la santé des jeunes provenant de milieux défavorisés. C'est là une œuvre excellente tout à fait conforme à la sensibilité mariste et qui a accueilli des milliers de jeunes de ces milieux, des jeunes qui ont besoin de quelques semaines par année au moins de grand air et de lumière en forêt près de lacs qui favorisent la baignade, le canotage et peut-être la pêche... Ce projet initial s'est vite mué en réalisation, une réalisation qui se poursuit encore de nos jours sous nos yeux grâce à une large participation de laïcs qui croient, comme les Frères, en cette œuvre humanitaire.

Voilà, chez nous, un magnifique exemple d'esprit de suite. Il convient de le souligner ici et de noter une fois de plus la participation active du Frère Azarias qui a permis de passer du rêve à la réalité. Le Camp Morgan existe toujours et poursuit son but initial. Il faudrait élever au Frère Azarias un monument, un vrai, sur le site Morgan! Les endroits ne manquent pas où le placer en le mettant en valeur dans la grande nature québécoise qui règne dans le Camp Morgan. Sa célèbre prophétie serait doublement réalisée.

Conférencier savoureux et écouté

Ses conférences lors des retraites étaient attendues et écoutées avec intérêt. Elles étaient colorées comme le personnage qui les composait et les livrait. Une année, lors d'une retraite, alors qu'il était recruteur, il oublia sur la table le texte de sa conférence. Un Frère mit la main sur ce texte annoté et, par curiosité, le parcourut rapidement avant de le lui rapporter. À la page 3, une note marginale en caractères bien appuyés : **ATTENTION : argument faible, parler fort.** Une technique secrète de persuasion que Frère Azarias savait exploiter habilement.

Ses rapports avec les Frères étaient plutôt cordiaux. Un jour, un Frère avec qui il était plutôt familier, – Frère Wilfrid Doré – lui dit : « Mon Frère Provincial. Vous avez quelques gros défauts, vous le savez. Mais, par contre, vous avez un paquet de petites qualités! Cela nous fait oublier tout le reste! » Frère Az de rire aux éclats! Celle-là, il la

trouva très bonne et il fut le premier à faire entendre son rire sonore devant une telle franchise! Il s'est contenté de répondre à ce Frère dans un sourire malicieux : « La vérité sort de la bouche des enfants! »

À tout problème, petit ou gros, une solution!

Durant une vacance scolaire, je me trouvais à notre résidence du 5050, rue St-André, Montréal. Frère Azarias, alors provincial, se présente un peu en retard pour le dîner. Mais avant de commencer, devant son assiettée de soupe chaude qui attendait, il sent le besoin de priser. Délicatement, comme il faisait toujours alors, il met la main dans sa poche de soutane, ouvre sa boîte de Copenhague à l'aveuglette, se prend une pincée de ce tabac et la porte discrètement à son nez. Mais un geste malheureux fait que quelques grains tombent dans sa soupe. À l'aide de sa cuiller, il remonte les brins de tabac vers le rebord de son assiette, une fois, deux fois, trois fois, mais tout cela revient dans la soupe. De guerre lasse, il brasse le tout d'un geste rapide et... commence son dîner! Qui a dit que le tabac était une matière abjecte, sale, repoussante? Si on peut l'ingérer en quelque sorte en le fumant ou en le prisant, c'est donc une matière noble! Le tabac qui était tombé, quant à lui, sur son rabat blanc y resta... comme cela arrivait parfois. Mais en passant la main de temps à autre sur son rabat, il n'y restait que des petits picots que des yeux malveillants pouvaient seuls apercevoir.

Un historien de chez nous

Dans l'histoire des Frères Maristes au Canada, Frère Azarias s'est assuré une place de choix comme historien mariste car il a composé un ouvrage en deux volumes sur ce sujet. Voici les données utiles quant à son œuvre d'historien :

- J.-Alcidas Jeannotte L'œuvre Mariste canadienne Volume 1 La Province d'Amérique 1885-1911 Le corps de l'œuvre 1960 Procure d'Iberville, 450 pp.
- J.-Alcidas Jeannotte L'œuvre Mariste canadienne Volume 2 La Province d'Amérique 1885-1911 : L'âme de l'œuvre Au fil des jours et des ans. 1960 Procure d'Iberville, 440 pp.

Évidemment, cet ouvrage important pourra servir éventuellement comme point de départ sûr pour dresser l'histoire plus complète de notre Institut au Canada depuis 1885 jusqu'à nos jours.

Frère Azarias, lors de son passage parmi nous, nous a laissé le souvenir d'un homme de décision dynamique, franc et ouvert à la joie et aux autres, avec qui il faisait bon vivre et converser. Il nous a laissé son portrait : un bâtisseur qui savait cultiver la bonne entente.

Mon Oncle Albert

Albert Ouellet – Frère Albert-Benoît 1906-1997

Évoquer le nom du Frère Albert Ouellet fait surgir en nous une foule de souvenirs qui se résument autour d'un personnage haut en couleurs et tout d'une pièce. Familièrement, on l'appelait Mon Oncle : ce qui met bien en évidence ses facilités de communication et la confiance bonhomme qu'il suscitait autour de lui.

Ses qualités de discipline, d'ordre, de savoir-faire, d'entregent furent si vite remarquées que très jeune, il était déjà adjoint à la direction d'une école et d'une communauté, ce qui lui permit de s'initier très tôt à la longue carrière qui l'attendait dans ce domaine. De 1932 à 1954, il s'occupa de direction d'écoles toujours et partout avec le même savoir-faire. Durant les six ans où il fut directeur à Alma, il devait superviser toutes les écoles primaires des rangs qui fonctionnaient encore alors dans cette Commission Scolaire. Il les visitait occasionnellement afin de voir si tout marchait normalement et pour encourager le personnel enseignant.

De 1955 à 1960, Frère Albert fut économiste provincial de la Province de Lévis. De 1960 à 1975, il remplit la même charge dans la nouvelle Province de Desbiens où tout était à organiser. Pendant 20 ans, de 1955 à 1975, il remplit cette charge avec un doigté remarquable. Le gros de son travail fut celui d'administrateur de constructions, de supervision de constructions :

- Les trois agrandissements successifs de Desbiens
- Construction de la résidence de Normandin
- Construction de la résidence de St-Félicien

- Construction de la résidence de Chicoutimi-Nord
- Construction du Campus de Notre-Dame-de-Foy (son plus gros chantier)
- Supervision à distance des constructions dans nos missions du Cameroun : Akono et Saa : deux collèges pour environ 1 000 élèves chacun et résidences des Frères.

Il menait de front la surveillance et le financement de tous ces chantiers avec la supervision des finances de toutes les maisons de la Province et le fonctionnement des Éditions des Frères Maristes, cette dernière œuvre commune aux trois Provinces.

De plus, – parlons finances! – il travailla avec la Fédération des Frères Éducateurs à la mise à niveau des salaires des Frères dans l'enseignement. Ce ne fut pas là une mince affaire... Frère Albert avait des relations avec M. Camille Lavoie, d'Alma, qui, de son côté, avec les autres commissaires d'écoles, prenait part aux discussions de salaires et dont les sympathies marquées envers les Frères en général ne faisaient pas mystère. Avec le concours dynamique du célèbre Frère Marie-Cyrille, toutes ces discussions assurèrent aux religieux et même aux religieuses des salaires décents selon leurs besoins, compte tenu des temps modernes. Avant ces débats, Frères et Sœurs étaient logés par les Commissions scolaires dans une section de l'école. Les salaires revalorisés les obligeaient à se loger de façon indépendante même si, aux débuts, il leur fallait payer loyer dans leurs anciennes résidences intégrées aux écoles. Ce qui explique le nombre de constructions de résidences dont le Frère Albert dut s'occuper.

Frère Jean-Paul Desbiens a consigné de sa plume alerte quelques-uns de ses souvenirs sur ce confrère. En voici un :

« Quand je pense au Frère Albert Ouellet, il me vient spontanément à l'esprit l'idée que l'on peut se faire du caractère de Nathanaël, d'après l'évangile de Jean (1, 45-49) : un homme sans détour, un homme à qui on ne la fait pas; un homme franc, bourru, même.

Je n'ai jamais eu affaire à lui du temps que j'étais jeune frère. En fait, mon premier contact avec lui fut tout à fait gratuit et gratifiant. En 1958, j'avais préparé un fascicule qui indiquait, en regard de chaque nom (nous étions alors 399 frères), le nom de

baptême, le lieu et la date de naissance, le statut (stable, perpétuel, temporaire), et les diplômes détenus, etc. Le frère Ouellet aimait ce genre de compilation. Il n'était pas théoricien pour deux cennes et il n'était aucunement batteux de plumas. Il m'avait écrit un petit mot d'appréciation que je n'attendais aucunement, qui m'avait beaucoup fait plaisir, que j'ai longtemps conservé, mais que je ne retrouve plus. Autrement, je le reproduirais ici.

Vingt ans plus tard, j'ai vécu avec lui pendant cinq ans, à Desbiens. Entre-temps, il avait dû céder la place au Frère Rosaire Potvin comme économiste provincial. La décision s'imposait et j'y avais contribué à titre de conseiller provincial. Mais il prit fort mal la chose. Disons autrement : la chose lui fit mal. Mais tout le temps que je fus à Desbiens, et assis en face de lui à table, nous vécûmes en parfaite intelligence. Ses bourrasques occasionnelles ne me troublaient pas. Beaucoup moins que d'autres bourrasques, pour la raison, je pense, que lui et moi, nous avons des atomes crochus. »

Un confrère qui a vécu avec Frère Albert une année au Cameroun, collègue Stoll, nous présente ici quelques-uns de ses souvenirs.

« J'ai vécu avec Frère Albert durant l'année scolaire 1976-1977, à Akono. Il faut d'abord souligner qu'il fit une entrée éclatante en terre africaine. Il avait acheté dans une boutique « Hors Taxe » une bonne bouteille de *Canadian Club* : du vrai, un élixir bien connu qu'il voulait offrir à ses confrères d'Akono pour célébrer dignement son arrivée. Mais, ô malheur! Voilà que, dans l'aérogare de Yaoundé, le sac contenant le précieux liquide se déchire et la bouteille vole en mille éclats sur le plancher! C'est avec un petit air humilié que Frère Albert (prononcez Abert) nous raconta sa mésaventure lors de son arrivée à Akono. Le rire général fut provoqué par cet élixir envolé... et non par le liquide qui aurait dû se trouver d'abord au fond de nos verres!

En début d'année scolaire, le Frère André, directeur du Collège Stoll, présenta aux professeurs et aux élèves le nouveau venu comme portant le nom de « Mon Oncle Albert. » C'est ainsi que, tout au long de l'année scolaire, on entendit résonner « Mon Oncle Albert » à gauche et à droite sur le campus stollois. Les élèves se disaient très

fiers d'avoir bien à eux un Oncle blanc d'Amérique! Ils se demandaient par quelle magie cet honneur-là leur était advenu!

Quiconque connaît quelque peu l'âme africaine sait que les enfants sont de fort bons imitateurs. Avec sa démarche si caractéristique, Frère Albert eut vite sur ses pas des élèves qui le suivaient sous la véranda du collège imitant très bien sa démarche un peu lourdaude. Cette scène tellement bien observée par élèves et professeurs les faisait bien rire. Comme partout au monde, cet âge est sans pitié!

Durant les congés scolaires, les Frères d'Afrique en profitent pour effectuer eux-mêmes diverses réparations ou pour travailler à un bâtiment en construction. Durant le congé pascal de 1977, nous avons entrepris la construction de l'auditorium du Collège. Nous suspendions, bien sûr, les travaux pour participer aux offices religieux des jours saints. Mais voilà que le Vendredi Saint, pendant la lecture solennelle de la Passion, nous entendions résonner des coups de marteaux... Crucifiement, coups de marteaux... Des bruits insolites aux oreilles de la chrétienté réunie à l'église paroissiale. Quel était bien l'auteur de cette mise en scène ou de ce charivari? C'est que le Frère Albert avait oublié l'heure de l'office de ce Vendredi Saint... Ce fait mémorable et cocasse lui fut souvent rappelé par la suite... Mon Oncle en rigolait bien tout en donnant un de ces coups de tête bien caractéristiques que les malins appelaient les coups de collier de Mon Oncle. »

Avec son étroite coopération, le Conseil provincial de Desbiens a mis sur pied, en 1968, la Fondation des Missions Maristes à partir des revenus générés par les Éditions des Frères Maristes et de quelques autres revenus. La base initiale fut de 100 000\$. L'idée sous-jacente de cette Fondation était de permettre aux parents des Frères et aux autres bienfaiteurs de recevoir des reçus de charité officiels afin de jouir de notables diminutions d'impôts. Frère Albert fit donc enregistrer cette Fondation au Ministère du Revenu, à Ottawa, à cet effet. Il a lui-même émis plusieurs centaines de ces reçus aux particuliers et fournissait les rapports annuels au Ministère du Revenu pour fins d'impôts.

Lors d'un voyage que nous faisons par affaire à Chicoutimi par une chaude journée d'été, nous notons, en passant à Arvida, une forte odeur de brûlé causée sans doute par les usines du coin qui crachent la fumée à pleines cheminées. Après avoir passé les usines, la senteur âcre va en augmentant... En jetant un regard vers l'arrière de la voiture, nous nous rendons compte que le siège arrière est en feu. Nous nous dirigeons vite vers la station des pompiers de Chicoutimi. Frère Albert sort de la voiture et s'adresse au premier pompier qui se présente : « Monsieur, nous vous apportons le feu! » Ce dernier joue rapidement de l'extincteur et tout rentre dans l'ordre.

Nous nous rendons à nos affaires. Une heure après, nous sommes sur le chemin du retour, les fenêtres ouvertes à cause de la chaleur de l'été. Mais, avec la marche de la voiture et l'air qui s'y engouffre, le feu reprend. On arrête à la première maison pour demander un seau d'eau... qui finit par retuer notre feu qui voulait revenir à Desbiens!

S'il était autodidacte en comptabilité, Frère Albert l'était tout aussi en conduite automobile... Il avait une manière bien à lui de se rendre compte qu'il maîtrisait bien sa monture. Les deux mains sur le volant solidement retenu, il s'assurait sans cesse si la pédale à essence fonctionnait bien. Il lui appliquait sans cesse, je dis bien sans cesse, pendant 100, 200 km et 300 km, un mouvement de haut en bas, puis de bas en haut, de sorte que le passager, sans cesse lui aussi, faisait un mouvement, une sorte de salut en avant puis en arrière... Ce balancement incessant finissait par s'installer, si bien qu'il m'est arrivé plus d'une fois, au retour d'un long voyage avec lui, de continuer pendant le souper, devant les confrères cachant mal leurs sourires, de poursuivre ces mouvements avant, arrière, avant, arrière... Mais je devrais plutôt le remercier : en six ans de voyages avec lui et des milliers de kilomètres parcourus sur toutes les qualités de routes, nous avons eu zéro accrochage, exactement zéro! Mais uniquement une panne bizarre. En nous rendant au Corbeau après une forte pluie, nous passons dans une vaste mare étalée sur la route. En plein milieu, tout arrête. Rien à faire. Plus moyen de remettre la voiture en route. On sort, les pieds dans l'eau, pour une inspection sommaire... On ne voit rien. Il lève le capot pour une autre inspection : tout semble normal, car le moteur est encore là tout entier... En revenant dans la voiture, il se rend compte que le bras de vitesse était demeuré... en vitesse. Quelqu'un m'a dit par la suite

que pour que la voiture soit remise en marche, ce petit bras doit être en position *park*. Détail élémentaire, dit-on, mais qu'on oublie, dans l'énervement, quand le moteur étouffe au-dessus d'une flaque printanière et ne veut plus rien savoir, comme un âne qui refuse de faire un pas en avant...

Frère Jean-Paul Desbiens nous raconte ici son plus beau souvenir concernant Frère Albert Ouellet. « Durant au moins deux ans, je disais périodiquement au Frère Albert : « *Une bonne fois, nous irons aux atocas.* » Une matinée d'octobre, particulièrement ensoleillée et douce, nous partîmes. Jeune, j'étais souvent allé « aux atocas », comme nous disions. Cette baie pousse dans les savanes. Il y avait 40 ans que je n'étais pas retourné aux atocas. Nous marchâmes dans la mousse jusqu'à mi-mollets, sans guère trouver d'atocas. Vers midi, nous décidâmes de manger. Il fallut d'abord construire une manière de siège avec du bois de savane, justement. Puis, nous mangeâmes nos sandwiches. On est autorisé à penser que nous avons peut-être apporté un peu de documentation liquide. Il faisait beau. Seules les feuilles de trembles tremblaient. Les trembles, ça tremble tout le temps. Il y avait des ruchers à l'orée de la savane. Je plaçai un morceau de sucre à la crème sur mon genou. Aussitôt les abeilles vinrent butiner ce festin inespéré, au moment où les trèfles, à bout de course, sont à bout de sucre.

Nous parlâmes longuement. Nous nous contions nos souvenirs, nos petites et nos grosses peines. Nous revînmes avec exactement sept atocas qui furent mis à la disposition de la communauté, pour établir la preuve inattaquable que nous étions allés aux atocas. »

Quand Frère Albert était retiré au Foyer Champagnat à Château-Richer, je l'ai visité à quelques reprises dans son nouveau domaine. Je le saluais alors familièrement par un retentissant « Bonjour Albanel. » Un large sourire illuminait alors son visage : un visage soleil! Albanel : ses racines! Je pense que c'est là ce qui est resté bien vivant chez lui jusqu'à quelques mois avant son départ. Peu de jours avant son départ, j'allais encore le saluer : « Bonjour, Albanel »! Mais ces mots ne venaient plus illuminer ce visage soleil de jadis. Ces mots pour lui, dans son état, avaient perdu leur sens magique de jadis...

Généalogiste chevronné

Éloi Talbot – Frère Éloi-Gérard 1899-1976

Frère Éloi-Gérard Talbot fut un pionnier en généalogie au Québec. M^{gr} Tanguay et quelques autres personnes se sont intéressés à la généalogie au Québec avant lui. Mais il a fait un travail fort ordonné pour que ceux qui étaient intéressés à dresser eux-mêmes la généalogie de leurs familles puissent aisément se tirer d'affaire dans ce domaine.

Je ne prétends pas établir ici la bibliographie concernant ce Frère. D'autres pourront le faire un jour. Mais je peux citer, parmi ses œuvres, les ouvrages suivants :

- Recueil de généalogies des comtés de Beauce, Dorchester et Frontenac. **Onze volumes** publiés entre 1949 et 1955.
- Généalogie des familles originaires des comtés de Montmagny, l'Islet et Bellechasse. **Seize volumes**.
- Généalogie pour les comtés de Charlevoix et de Saguenay. (600 pages, contenant des données sur 140 000 mariages)
- Répertoire des contrats de mariage de Charlevoix-Saguenay. (400 pages)
- Histoire de La Malbaie

La plupart des recueils de généalogies ont connu plusieurs rééditions.

Il a compilé aussi des inventaires de notaires :

- Inventaire des greffes du notaire Abel Pichon, de 1709 à 1749.

Le Frère Éloi-Gérard n'était donc pas le premier venu en généalogie. En 1950, il était Secrétaire de la Société Historique de la Chaudière, Membre de la Société Généalogique canadienne-française, Membre de la société Historique du Saguenay et membre de *l'American Association for State and Local History*.

Le meilleur moyen de faire connaître le travail considérable et méthodique du Fr Éloi-Gérard est de citer la Préface du Frère Roméo-Allard comme nous la trouvons en page VIII du tome 2 de « Généalogie pour les comtés de Charlevoix-Saguenay. »

Il commence par citer ce passage bien connu de *Menaud, Maître-draveur* de M^{gr} Félix-Antoine Savard :

« Nous sommes venus, il y a trois cents ans et nous sommes restés! Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons : elles sont toujours les mêmes! Nous avons apporté dans nos poitrines le cœur des hommes de notre pays vaillant et vif... Il n'a pas changé! Nous sommes d'une race qui ne sait pas mourir! »

Et Frère Roméo Allard poursuit :

« C'est pour que l'assemblée de ceux qui sont nés d'eux puisse chanter leur sagesse que le Frère Éloi-Gérard Talbot a publié, en 1940, le « Recueil de généalogies des comtés de Charlevoix et de Saguenay. »

« Je viens, écrivait-il alors, de terminer la compilation des mariages de ces deux comtés. C'est un travail qui m'a coûté trois années de longues et patientes recherches.

J'ai fait le relevé des 22 451 mariages inscrits dans les registres d'état civil conservés au greffe de La Malbaie. »

Ce travail de longue haleine, le Frère Talbot a pu le faire grâce à la clairvoyance des premiers ouvriers de la Nouvelle-France qui s'imposèrent le soin de tenir les registres nationaux.

Admirable, en effet, fut le travail de nos curés : du Père Le Caron, récollet, qui ouvrit le registre de Québec, en 1618, par le mariage « entre Étienne Jonquest, de Normandie et Anne Hébert, fille de Louis Hébert »; du jésuite Poncet qui ouvrit celui de Ville-Marie par

le baptême d'un Indien : « Anno 1642, die 28 aprilis, Ego Josephus Poncet, societatis Jesu, sacerdos, baptizani Anintakete. »

Par la suite, au fur et à mesure de la fondation des paroisses, furent ainsi consignés, au civil et au religieux, les actes de naissance, de mariage et de décès.

Admirable fut le travail des notaires royaux, enregistrant depuis le premier juillet 1636, les contrats de mariages, les ventes et les achats des terres... alors que les cours de justice établies à Québec, par Louis XIV, dès décembre 1674, nous renseignaient sur les procès du temps.

Grâce à cette documentation exceptionnelle dont ne peut se vanter peut-être aucun autre pays, le Frère Éloi-Gérard Talbot a pu remonter à l'ancêtre d'origine de chaque famille, indiquant même lorsque la chose était possible, le nom des parents de l'ancêtre, la province ou le pays d'où il venait, la date et l'endroit de son premier mariage. De telle sorte que chaque famille de ces deux comtés peut composer sa petite histoire généalogique, trouver la valeur de son ancêtre, les liens de parenté qui l'unissent à d'autres et intercaler les dates qui l'intéressent avec celles de la grande histoire du pays. Chacun pouvant ainsi faire sa propre généalogie, il lui est permis de la mieux comprendre et de la mieux goûter.

Ce Recueil a représenté un travail gigantesque de la part du Frère Éloi-Gérard Talbot comme le rappelle M^{gr} Victor Tremblay, lui-même grand historien. « Il fallait son énergique application, ses aptitudes et sa puissance de travail exceptionnelle pour réaliser cet ouvrage! Comment, en marge de ses devoirs de professeur, a-t-il pu relever et analyser tant d'actes d'état civil, compiler, agencer et placer en des tableaux précis tant de détails, faire pour tant de familles le relevé généalogique qui prend des années à celui qui le fait seulement pour la sienne? »

Cette deuxième édition se veut encore plus près des sources, ce qui a permis quelques retouches, quelques amplifications.

Puisse ce recueil être dans toutes les familles de Charlevoix et de Saguenay! »

Cette préface fort élogieuse nous montre à l'évidence l'esprit de système du Frère Éloi-Gérard, un système qui facilite énormément toutes les recherches des vrais généalogistes comme des amateurs. »

Roland-J. Auger, alors directeur des Archives nationales du Québec, vantait dans la Préface de « Généalogie de Montmagny, L'Islet et Bellechasse », le travail du Frère Éloi-Gérard.

« Les généalogistes, les démographes, les généticiens, enfin tous les chercheurs qui consulteront ce dictionnaire généalogique en plusieurs tomes y verront d'un seul coup d'œil la descendance des ancêtres et apprécieront à la fois la simplicité et la facilité du système de classement choisi par le Frère Éloi-Gérard. C'est la numérotation, à gauche pour l'ascendance, et à droite pour la descendance. C'est d'ailleurs le même système que l'on retrouve dans les familles de la Beauce, Dorchester et Frontenac.

Pour parvenir à sa fin, l'auteur a dû consulter des milliers et des milliers de registres paroissiaux, et, qui sait, peut-être plus d'un million d'actes d'état civil. Sans compter aussi la consultation des contrats de mariages devant notaires dans bien des cas! »

Après 1976, Frère Victorin Paré poursuivit pendant quelques années l'œuvre si bien commencée par Frère Éloi-Gérard en continuant la révision des dizaines de milliers de fiches laissées par son prédécesseur à la lumière des nouvelles données reçues et des corrections inévitables dans de telles recherches. Il travailla alors à une réédition complète de « Généalogie de Charlevoix-Saguenay » en six volumes. Il présentait en tête un « Avertissement au lecteur » dont voici quelques passages.

On la présente ainsi : « L'œuvre du Frère Éloi-Gérard Talbot, mariste, ayant été accueillie gracieusement par les généalogistes, par un bon nombre de Canadiens, ainsi que par certains étrangers, nous avons décidé de faire publier une nouvelle édition revue et corrigée en six volumes qui apportera plus de précisions... Vous remarquerez

aussi que nous avons « remonté dans le passé et descendu dans le présent », grâce aux familles qui nous ont fourni des renseignements complémentaires. »

L'ensemble des œuvres du Frère Éloi-Gérard fut vendu par la suite à la Société de généalogie de Lanaudière.

Frère Éloi-Gérard s'est occupé pendant de nombreuses années des corps de cadets de nos écoles. Dans l'armée, il avait le grade de capitaine ou de major. Quand il endossait son habit militaire, sa haute taille lui donnait une prestance imposante. Mais il ne se cantonnait pas dans la dignité des détenteurs de grades supérieurs. Il aimait bien rire à l'occasion. Un jour, durant l'entraînement, le drill, alors que les commandements étaient tous donnés en anglais, il dit à voix basse à des confrères qui le secondaient : « Écoutez bien comment je vais les traiter et ils vont m'obéir. » De sa voix forte cassant volontairement l'anglais : Company. Stand at..... ease! – Enfants... d'cheunes! » Un d'cheunes pas trop clair, frisant même le...d'chiennes... Ses assistants ne pouvaient s'empêcher de se tordre de rire. Et toute la compagnie obéissait sérieusement, comme un seul homme... F. Éloi, conteur d'histoires, aimait bien rire et faire rire les autres !

Dans la vie, il faut prendre le temps de rire, même en massacrant des langues pourtant respectables! Frère Éloi-Gérard ne se privait jamais d'exploiter ces beaux côtés comiques de la vie, car, le rire, c'est la santé!

Professeur estimé

Alcide Chabot – Frère Joseph-Adonis 1905-1984

Frère Joseph-Adonis (Alcide Chabot) se signala par la qualité de son enseignement au Scolasticat d'Iberville pendant plusieurs années : chimie, biologie, botanique, Cercle de Jeunes Naturalistes, etc. Il s'est beaucoup intéressé, par la suite, à la bibliothéconomie comme organisateur de la bibliothèque du Collège Marie-Victorin, à Montréal, et à celle du Pavillon Champagnat sur ce même Campus.

Il avait été l'un des premiers Frères Maristes à obtenir une Licence ès sciences de l'Université de Montréal avec les Frères Olivier Sentenne et Lorenzo Tanguay.

Quand la **FLORE LAURENTIENNE** parut en 1935, l'auteur, Frère Marie-Victorin, é.c. sut rendre un hommage mérité aux Frères Joseph-Adonis, Lorenzo et Marie-Anselme pour leur contribution à cet important ouvrage scientifique en les signalant, page 10, dans la section **Remerciements** de sa longue préface du 3 avril 1935. Lors d'une conversation que j'ai eue avec le Frère Adonis, il soulignait lui-même que la mention de leur contribution dans cet ouvrage lui plaisait bien, mais que cette mention était plutôt sommaire car, lors d'une longue excursion au mont Albert, en Gaspésie, son groupe avait fait des découvertes vraiment rares qui avaient été transmises au Frère Marie-Victorin. Le groupe aurait aimé qu'une mention spéciale plus détaillée soit faite de leurs découvertes. Cependant, Frère Adonis ne voulait pas en faire, loin de là, une tragédie.

Un jour de congé, le Frère Adonis conduisit quatre scolastiques visiter le Jardin Botanique de Montréal alors en pleine organisation. J'étais du nombre. C'est le Frère Marie-Victorin lui-même qui se fit notre cicérone... Il nous a fait faire le tour complet de son Jardin dont il se disait bien fier! Impressionnant! Ce savant distingué prit tout son temps pour nous guider dans cette longue visite en nous fournissant force explications. Vers la fin de la visite, je lui dis :

- Mon Frère, nous n'avons pas vu de pieds de bleuets ici. Y en a-t-il dans votre Jardin?
- Malheureusement, non. Nous n'avons pas trouvé à Montréal de terre assez pauvre pour en cultiver!

Je ne sais pas si on a fini par exporter à Montréal de notre terre si pauvre, avec des pieds de ces bleuets si riches qui nous confèrent une réputation mondiale!

Frère Adonis était l'animateur actif et compétent du Cercle des Jeunes Naturalistes, mouvement alors en pleine expansion. J'étais dans son groupe de scolastiques intéressés aux sciences naturelles. Je me souviens de deux excursions qu'il avait

organisées dans les environs d'Iberville : la première au bois de l'Ascension, et la seconde à la tourbière de Farnham. Nous avons passé la journée entière sur cette tourbière où nous avons l'impression de flotter car sous nos pieds gisaient des dizaines de mètres de tourbe accumulée depuis des siècles. Peu d'arbres, une bonne variété de plantes spécifiques à ce genre d'habitat : tel était le trésor que nous rapportions le soir dans nos presses spéciales confectionnées à partir de restes de bâtons de hockey, de pièces de carton et de vieux journaux. Nos herbiers s'enrichissaient sans cesse sous la conduite de notre professeur. Nos visites dans les environs nous permettaient de compléter notre herbier, trésor que j'ai malheureusement perdu au cours de mes déménagements... J'ai encore la liste des plantes récoltées, séchées et soigneusement identifiées au long de ces courses par la suite car, à Lévis, j'ai continué pendant 5 ans à récolter des plantes. Je me souviens, entre autres, du *Symplocarpus fetidus* déniché un printemps dans les bois de Sorosto et de la petite merveilleuse *Houstonia*, dénichée le long du chemin du golf de Lévis. Il nous fallait parfois maîtriser jusqu'à quatre noms : le latin, le français, l'anglais et le nom populaire... Bel exercice de mémoire que les jeunes années trouvent facile! Cette collection a-t-elle été protégée comme faisant partie de notre patrimoine? Rien de moins sûr... Le tout a fort bien pu terminer son existence tristement, dans quelque dépotoir.

Le Frère Adonis était aussi versé en ornithologie. Il avait monté une sorte d'exposition permanente d'œufs d'oiseaux dans le grand parloir de la maison provinciale. Je ne sais si cette riche collection y trône encore, ni comment elle aurait fini ses jours...

Quand il s'est agi d'organiser la bibliothèque du scolasticat de Valcartier, je suis allé rencontrer le Frère Adonis, à Montréal. Il m'a fait visiter la bibliothèque bien organisée du pavillon des Frères Maristes, Campus Marie-Victorin, où travaillaient quelques confrères que je connaissais bien, dont le Frère Léopold Laberge. Il nous donna plusieurs livres que cette bibliothèque possédait en double exemplaire, et surtout des exemplaires et des séries de revues afin de commencer et de compléter nos collections alors à leur début. C'est là une collaboration interprovinciale que nous avons particulièrement appréciée.

Ce professeur de sciences : biologie, physique, chimie, sciences naturelles, a été pour tous les scolastiques qui ont bénéficié de son enseignement un excellent formateur par l'exemple que ses cours représentaient pour nous. C'était pour tous un modèle de pédagogie pratique, un exemple qui aura marqué des centaines de futurs professeurs.

Cet homme polyvalent et dynamique a mis ses talents au service de sa communauté, au profit de la formation des jeunes religieux. Il mérite, sans contredit, sa place, et une place d'honneur, parmi nos Frères illustres!

DOM CLAUDE

Claude-Roland Beaudet – Frère Claude-Albert 1916-2006

Quand nous parlons entre nous de Dom Claude, c'est toujours sur un ton respectueux car ce nom fait revenir à notre mémoire le souvenir d'un religieux tout entier à son travail, aux œuvres de sa vocation et qui cherchait à rendre service en entrant en communication avec vous. Dès la première rencontre, il vous mettait à l'aise, entrait en conversation avec vous selon vos centres d'intérêt : votre travail, vos élèves si vous étiez enseignant, votre profession, ce que vous vivez, ce que vous souhaitez...

Cependant, ce nom de Dom Claude que les circonstances nous ont fait lui donner ne lui plaisait pas tellement...Pourtant, pourquoi s'opposait-il à cette promotion dans la société monacale à titre de Révérendissime? Voudriez-vous savoir d'où lui venait ce titre honorable? Frère Claude Beaudet, – avec Frère Sébastien Godbout, (Sébastien-Aimé) – s'est beaucoup intéressé à la musique grégorienne. Il a suivi avec un intérêt enthousiaste et soutenu les cours de grégorien que des musiciens, laïcs, prêtres ou moines, donnaient dans les paroisses en professeurs itinérants. Il a suivi leurs cours, a obtenu les degrés progressifs que ces professeurs octroyaient après examens. Il avait séjourné dans des monastères où le grégorien était à l'honneur pour observer ce que ces communautés monacales vivaient dans ce domaine. De sorte que la théorie du TA-LA TA-LA n'avait plus de secrets pour lui comme directeur de chorales d'églises assurant les messes des paroisses et le chant dans les communautés où il œuvrait.

Comme responsable de chorales de ce genre, il excellait dans cette fonction et savait, – avec quel doigté et quel soin! – préparer les chantres lors des exercices qui ont lieu avant que ces chorales en viennent à l'exécution. Pour favoriser le rendu des pièces par des chantres qui ignoraient le latin, il donnait la version française de l'introït, du graduel, de la communion. Ainsi, les chantres chantaient mieux car les paroles leur étaient connues. Il dirigeait sa chorale qu'il tenait attentive sous sa direction. À l'audition des messes en grégorien qu'il dirigeait, des moines visiteurs auraient été dans l'admiration, qu'ils proviennent de St-Benoît-du-Lac ou de n'importe quel monastère de France, même de Solesmes, ce foyer de chant grégorien de réputation internationale. C'est donc l'intérêt marqué que Frère Claude portait à ce chant d'Église, le grégorien, que son nouveau nom plein de distinction, de dignité monacale lui était venu.

Faisons plus ample connaissance avec ce personnage. Frère Claude était un homme de constitution plutôt frêle, un religieux mariste, un professeur, un recruteur, un missionnaire, un voyageur, un écrivain. Tout cela pour composer une personnalité attachante.

De taille moyenne, catégorie poids plume, ce religieux se déplaçait comme un coup de vent, mais un coup de vent léger. Les yeux bleus qu'il posait sur vous exerçaient leur effet indéfinissable de quelqu'un qui vous porte toute son attention et qui veut vous rejoindre. Lors d'une conversation avec lui, vous étiez étonné de l'attention qu'il vous apportait et de la facilité avec laquelle il entrait en communication avec vous comme s'il vous connaissait depuis des années. Langage soigné, élocution claire, pensée lumineuse, tout cela plaisait à ses interlocuteurs qui, sous le charme, entraient facilement dans ses idées.

Ce religieux mariste connaissait bien le Fondateur de son Institut, un prêtre très proche des gens, de ses paroissiens, des Frères qu'il avait réunis pour en faire des éducateurs de la jeunesse. Il illustre à lui seul ce que nous pourrions paraphraser en empruntant une idée du Père Champagnat. Dom Claude n'a jamais rencontré une âme sans qu'il ait voulu entrer en contact avec elle pour lui parler de Dieu et pour la reconforter. Comme ce Fondateur, il savait que c'est la Sainte Vierge qui a tout fait chez les Frères Maristes

et qui continue à tout faire... Dans sa vie personnelle comme dans son action comme éducateur, il avait choisi Marie pour Modèle et Protectrice. Ces deux dispositions expliquent en bonne partie l'influence profonde qu'il a exercée sur les jeunes.

Comme professeur, Frère Claude possédait une autorité naturelle que l'aplomb de ses propos et la maîtrise de sa matière lui assuraient. Dans les premières classes du primaire, Frère Claude a enseigné l'écriture, une matière disparue trop vite des programmes de nos jours. Il avait adopté le système Bélanger dont il détenait les diplômes. Son écriture a, avec raison, toujours suscité l'admiration unanime de ses correspondants car il n'avait qu'une seule écriture, qu'il soit pressé ou non, l'écriture soignée, c'est-à-dire facilement lisible.

Pendant de nombreuses années, Frère Claude a été en recherche de vocations pour la communauté mariste. Cette activité bien planifiée lui a permis de susciter de nombreuses vocations, de conseiller à des jeunes le séjour dans nos juvénats de Lévis, de Beauceville, de Desbiens, afin d'y étudier leur vocation dans un milieu choisi à cette fin. En cela, il collaborait avec les curés des paroisses où il passait et les directions des écoles. Il obtenait facilement les autorisations voulues pour adresser quelques mots à des classes entières à propos des vocations sacerdotales et religieuses. Sur place, il invitait les jeunes intéressés à le rencontrer pour préciser leur choix en leur faisant savoir que le Petits Séminaire et le Juvénat étaient des écoles de formation avec tout ce que cela suppose. Quand un jeune étudiant était intéressé à étudier sérieusement sa vocation, c'est lui qui rencontrait personnellement les parents afin de leur préciser les buts des juvénats ou de séminaires. Quand il s'agissait de la formation mariste, il leur parlait de la vie au juvénat, de ses principaux règlements, du trousseau à prévoir et des conditions financières.

Des centaines de jeunes se sont orientés, grâce à lui, vers les juvénats. Plusieurs ont poursuivi leur formation chez nous et sont devenus religieux. Si tous n'ont pas persévéré, du moins ceux-là ont-ils bénéficié d'une excellente formation religieuse et académique qui leur a permis de vivre une vie chrétienne éclairée et d'exercer une vie professionnelle utile à la société, le plus souvent dans le monde de l'enseignement.

Frère Claude, lors de ses rencontres avec les jeunes, s'est révélé un conseiller prudent et même recherché. Vers 1966, un chapitre général de notre Institut a étudié la possibilité que des Frères soient ordonnés prêtres dans le sens précisé par le document *Perfectae caritatis* de Vatican II : ces Frères ordonnés demeuraient toujours membres de leur Institut. Ce Chapitre Général avait laissé l'étude de ce problème en suspens... Frère Claude a pensé sérieusement à la possibilité de devenir prêtre un jour selon l'esprit du document conciliaire et non en devenant prêtre séculier ou rattaché à un autre Institut que le sien propre, celui des Frères Maristes des Écoles. Il a demandé et obtenu de suivre des cours de théologie à Rome pendant quelques années en vue de cette éventualité. Quand un Chapitre général suivant a refusé pour les Frères Maristes cette possibilité, il a pleinement accepté cette décision en ce qui le concernait. Nourrissait-il cette idée quand il avait déjà accepté le calice d'un de ses oncles prêtres qui lui avait été offert au décès de cet oncle?

Son zèle apostolique l'a poussé à demander d'aller en mission au Cameroun à un âge assez avancé. Il devint professeur de catéchèse, d'anglais, animateur en liturgie tout en poursuivant sa recherche de vocations dans le comité d'orientation vocationnelle de nos collèges. Le chant religieux faisait partie de son enseignement religieux. Il disposait d'un bon choix de volumes à cet effet, de disques, de cassettes. Il préparait aussi les jeunes à la confirmation. Une année, il avait préparé plus de 50 jeunes du Collège Bullier à la confirmation. Vu ce nombre imposant de jeunes confirmands, il invita M^{gr} Jean Zoa à venir officier à cette cérémonie dans l'auditorium du Collège Bullier. M^{gr} avait accepté car la paroisse Saint-Mathieu de Nkolmébanga est la paroisse à laquelle appartient la famille de Monseigneur Zoa, le lieu où lui-même a été baptisé. Avant la confirmation, devant les parents de ces collégiennes et collégiens, il fit subir une sorte d'examen public à ces jeunes selon le genre familial de prédication que les prêtres africains ont adopté lors de leurs homélies. Il fut étonné de la pertinence des réponses de la part de ces jeunes. Après la cérémonie, au cours du repas que M^{gr} prenait avec la communauté, il ne manqua pas de féliciter le Frère Claude et de souligner la bonne impression que lui laissait leur préparation.

Frère Claude fut aussi un très grand voyageur devant le Seigneur. Il connaissait beaucoup de gens avec lesquels il tenait à rester en contact étroit : des jeunes, des moins jeunes, des parents, des amis, des anciens élèves, des prisonniers, des jeunes en recherche, des gens dans le besoin... Il suffit de jeter un coup d'œil dans son gros carnet d'adresses : noms, adresses postales, téléphones, télécopieurs... Un carnet surchargé, plein de corrections, de doubles adresses avec les changements de domiciles... Il voyageait pour aller vers ces contacts en employant divers moyens : « pouce », autobus, voitures d'amis complaisants. Et cela dans l'ordre de fréquence de ses moyens... Les pouces si aléatoires étaient pour lui l'occasion de causer avec les chauffeurs et de placer quelques suggestions, de glisser de bons conseils... Il lui arrivait souvent de demander à des chauffeurs, confrères ou amis, de le conduire à tel endroit, puis, avant de revenir à la maison, il avait un autre endroit à visiter et un autre... De sorte que ces amis complaisants acceptaient une fois, et une seule, de le dépanner... Frère Claude n'a jamais demandé d'avoir une voiture à sa disposition personnelle, lui chauffeur ou avec un chauffeur privé... Multiplier les voyages c'est toujours aller vers des dangers possibles... Au Cameroun, passager à bord d'un de ces cars de brousse souvent réparés avec de la broche et dont les pneus roulent bien qu'usés à la corde sur des routes dangereuses, Frère Claude a été victime d'un accident qui aurait pu lui rendre fatal ou le rendre invalide. Après plusieurs mois de bons soins et une longue convalescence, il s'est tiré de cet accident qui aurait pu lui être fatal quand on peut voir la photo des véhicules impliqués.

Enfin, Frère Claude fut un écrivain : un épistolier prolifique! Alors qu'il se trouvait à Saa dans une chambre voisine de la mienne, j'ai eu l'occasion de voir sa classification des lettres de ses correspondants et de ses réponses. Deux pleins tiroirs d'un grand classeur métallique... Sa correspondance était internationale. De plus, il avait alors pris l'habitude du **LU POUR VOUS**. Il photocopiait, à partir de journaux ou de revues, certains articles intéressants qu'il distribuait à ses correspondants. J'ai reçu plusieurs de ces documents qui portaient le titre **LU POUR VOUS**. Plusieurs de ses lettres étaient dactylographiées, d'autres manuscrites. Il se livrait à cette correspondance tard dans la nuit. Alors qu'il se trouvait en Afrique, à Saa, il devait affronter un problème : après 21 heures le groupe électrogène arrêtait. Il employait des moyens d'éclairage peu

efficaces : lampes à kérosène, bougies... Alors qu'il se trouvait à St-Quentin-Fallavier, France, au second noviciat, il était sacristain. Comme les chambrettes n'avaient pas d'éclairage après telle heure le soir, il avait fait de la sacristie – il était sacristain – son bureau. Ce lieu était discret et bien éclairé. Il devait employer ce lieu en toute prudence après le couvre-feu! C'est que le Directeur du second noviciat, Frère Marcel Colin, désirait que ses seconds novices ne dorment pas durant ses conférences! Pour cela, il fallait que tous prennent un repos de bonne durée, dans leurs lits et non... dans la salle de conférences.

La correspondance du Frère Claude a probablement été confiée aux archives de la Province. Comme la correspondance personnelle est protégée, je pense que c'est dans 50 ans ou 100 ans qu'il sera possible aux historiens et aux biographes d'avoir accès à ces documents fort révélateurs des talents épistolaires et apostoliques du Frère Claude. Une collection de **LU POUR VOUS** est peut-être déjà contenue et classée dans les archives des Frères Maristes du Canada... On pourra alors connaître les articles de journaux ou de revues qui attireraient son attention au point de les faire connaître à ses correspondants grâce à la photocopie et à sa correspondance internationale.

Toutes les relations que Frère Claude avait établies comportaient un certain nombre de marginaux, de détenus, de nécessiteux qui avaient besoin d'aide spirituelle ou matérielle. Dans ce dernier cas, il faisait appel aux supérieurs, aux conseils provinciaux auxquels il exposait leurs demandes. Il leur rendait service dans la mesure du possible. Que de visites il recevait de ces personnes, que de téléphones, que de demandes! Il prenait le temps de répondre à tous sans ménager son temps ni ses attentions : cela faisait partie de son apostolat. Par cette conduite, il nous démontre la profondeur de son esprit évangélique. « *Tout ce que vous avez fait aux moindres des miens, c'est à moi que l'avez fait. Et le verre d'eau donné à celui qui vous en demandait, c'est à moi que l'avez donné : il ne restera pas sans récompense.* »

Il a gardé la plupart de ses activités altruistes jusque vers les dernières semaines de sa vie. Évidemment, les quatre murs d'une infirmerie ne pouvaient que difficilement arrêter complètement son zèle et ses activités. Malgré sa maladie, il circulait dans la maison,

marchant péniblement. Il suivait la communauté de son mieux, participait aux fêtes communautaires et s'intéressait à la vie de la communauté et de l'Institut. Il avait encore plein de projets de vie active. Quelques jours avant sa mort, il me faisait apporter par un confrère sa *Bible de Jérusalem* qui était très fatiguée par un usage intensif et me faisait demander de la réparer. Et il me pria de venir à sa chambre pour m'expliquer que ses recherches généalogiques étaient un peu compliquées par l'absence de titre adéquat à l'un de ses volumes sur la famille Beaudet. Il me précisa comment il voulait que cette carence soit corrigée. De même, il recevait encore quelques visiteurs inquiets à son sujet eu égard aux indispositions dont il souffrait. Il est resté conscient durant sa maladie et toujours soucieux de poursuivre son apostolat *urbi et orbi*, fidèle en cela à la devise qu'il vivait. Comme en donne l'exemple le cierge qui brûle lentement en éclairant l'appartement : « **Utile aux autres, je me consume.** »

Le 24 mai 2006, son état se détériore gravement; il reçoit le sacrement des malades et demande la communion en viatique. Il réagit encore à la présence de ses proches. Il s'éteint finalement, le 27 mai. C'était le dernier samedi du mois de Marie.

Je terminerai ici en empruntant l'épilogue de la biographie que Frère Armand Morin a consacrée au Frère Claude-Roland Beaudet :

« Le frère Claude nous a quittés. Lui qui a été si actif et si ardent en tout, il a pu nous donner l'impression qu'il demeurerait toujours jeune et que la maladie et la vieillesse ne pourraient le rejoindre. Pourtant, à l'aube de ses 90 ans, le Seigneur lui a fait signe. Viens rencontrer tous ceux que tu connais ici et continue à veiller sur tous les autres qui n'ont pas terminé leur pèlerinage terrestre. Au ciel, le frère Claude n'aura pas besoin de son précieux carnet d'adresses. Il aura certainement la chance de communiquer avec chacun et chacune sans avoir à se faire conduire par un bon bénévole. Toute sa vie donnée à Dieu et mise au service de l'Évangile pourra trouver éternellement son bonheur dans cette vision béatifique. »

Respectez mon métier!

Paul-Augustin Vachon – Frère Valère 1912-1986

Lors de sa nomination à Beauceville, Frère Valère Vachon était responsable de l'élevage des porcs. En fin d'année, il devait s'absenter pendant une semaine afin d'aller en promenade de famille à l'occasion des fêtes de la nouvelle année. Il demande à quelques Frères, dont le Frère René Simard, s'ils pouvaient le remplacer quelques jours dans son emploi durant son absence. Frère René Simard lui répond tout de go :

- Pas de problème, Frère Valère. On va vous djobber votre boulot!
C'était dit sur un ton un peu blagueur, mais Frère Valère ne le prit pas.
- Comment! Ai-je bien entendu? Vous avez bien dit : « Me djobber ça. » C'est comme ça que vous parlez de mes pensionnaires! Non, je reste ici, au poste, car je tiens à ce que mes pensionnaires soient toujours traités avec la délicatesse qu'ils méritent!
Compris?
- Mais comment ça? On veut bien vous remplacer dans votre boulot.
- Mais vous avez dit : « Djobber mon boulot. » Voyez-vous ça, vous autres? Je ne veux pas qu'on vienne djobber ma noble tâche de porcher. Car c'est moi, grâce à eux, qui mets de la si bonne viande dans vos assiettes, de la viande traitée avec toute la délicatesse qu'elle mérite. Je veux qu'on s'occupe avec soin de mes pensionnaires qui nous donnent du si bon jambon, de la saucisse ragoûtante, du boudin savoureux... et, à moi, un travail exaltant au service de la communauté. Si vous voulez bien vous acquitter de mon emploi durant ce temps-là, il faut le faire comme il faut, dignement. Avec délicatesse, avec attention, ne jamais venir djobber ma fonction envers ces animaux, nos frères inférieurs! Djobber, ça veut dire, pour moi, s'en débarrasser, le faire n'importe comment... Si c'est comme ça que vous voulez me remplacer, je ne veux rien savoir, car je ne peux pas vous faire confiance. Je reste ici. Je veux à tout prix éviter que mes pensionnaires manquent de soins, car ils méritent 365 jours par année des soins délicats, des petits soins d'une qualité professionnelle, comme ceux que je leur assure consciencieusement quotidiennement depuis tant d'années que je suis en charge de la porcherie.

Il faut ajouter ici – vous l’aurez deviné sans doute ! - que le Frère Valère était un pince-sans-rire qui servait très souvent de ces réparties d’une finesse remarquable. Il avait le don de dramatiser occasionnellement certaines situations banales de la vie courante et de semer de la joie dans son entourage par ses envolées oratoires du genre de celle que vous venez de lire, et que j’ai rapportée ici avec la plus scrupuleuse exactitude, même dans les nuances et le style grandiloquent qu’il savait si bien adopter alors. Son style dans ces grands moments pouvait faire rougir d’envie les professionnels de l’enseignement avec lesquels il vivait en toute amitié.

Sa devise était claire et très simple : *«Ce qui mérite d’être fait mérite d’être bien fait.»* Cette devise, il la vivait aussi bien en communauté que durant son travail de porcher.

Le petit carnet plein de rires

Napoléon Loïselle – Frère Henri-Ambroise 1882-1956

Frère Henri-Ambroise prenait plaisir à rappeler à tout venant le « charisme » qui le caractérisait : sa facilité d’élocution et de conversation comme conteur. Ce qu’il appelait lui-même familièrement et malicieusement « sa grande gueule »! Quand un tel « compliment » vient du propriétaire lui-même, cela passe bien mieux et il n’en a que plus de valeur!

C’est que Frère Ambroise possédait à un haut niveau d’excellence un don de conteur d’histoires. Remarquez bien : j’ai mis un s à histoires, car il en avait toute une collection des plus drôles aux moins comiques; ces moins comiques, racontées par lui, devenaient drôles! Mais, je tiens à le souligner d’entrée de jeu : toutes des histoires de bon cru et de moralité impeccable, car des histoires propriétés d’un religieux et mises dans la bouche d’un religieux possèdent leur cachet d’une valeur indiscutable.

De telles histoires jetaient, les jours les plus sombres, un soleil de gaieté sur une communauté attablée devant un menu très, très ordinaire. Si bien que la tablée faisait silence général quand on entendait la voix du Frère Ambroise : « Ça me fait penser

à... » ou « Une fois, alors que j'étais à tel ou tel endroit... » Ou encore : « J'en ai une bien bonne à vous conter... » Les oreilles se dressaient des deux côtés de la grande table, et d'un bout à l'autre, pour écouter les propos sonores du conteur... Et le dénouement venait vite, souligné par un franc éclat de rire général. Il arrivait parfois qu'un confrère relance le conteur d'une historiette très souvent moins chargée de drôlerie... Alors, les Frères étaient condamnés à rire par sympathie... Si on avait utilisé le célèbre riromètre jadis en usage à la radio, le propriétaire de « la grande gueule » aurait gagné à tout coup, et haut le verbe pour ne pas dire haut la main...

Lors de son second noviciat, à Grugliasco, Italie, Frère Ambroise avait apporté soigneusement rangé dans ses bagages son inséparable petit carnet d'histoires drolatiques. Chaque semaine, le groupe de seconds novices faisait une promenade réglementaire en ville. Selon un régime plutôt militaire, ils partaient, manteau sous le bras, tricorne en tête, trois par trois, mais jamais les mêmes d'une sortie à l'autre. Le proverbe bien connu : jamais seul, rarement deux et toujours trois présidait à chacune de ces promenades de santé. Mais le Frère Avit, maître des grands novices, voulait en faire, sans doute, une sorte de promenade de santé mais aussi, et surtout et avant tout, une sorte de promenade de prédication muette, une prédication à la manière de saint François d'Assise : montrons que les religieux ne sont pas des gens tristes et renfrognés.

Le célèbre petit carnet partait aussi en promenade dans les poches du Frère Ambroise. Il avait vite fait de le sortir et de raconter, grâce à ce guide-rappel, à ses deux voisins la plus comique, à son sens, ce jour-là. Ses voisins riaient aux éclats, se pliaient en deux, au grand détriment de la gravité religieuse de mise en Italie. Et l'histoire suivante produisait le même effet comique! Le Frère Ambroise avait la particularité de rire plus fort que les autres à chacune de ses histoires. Question de bien assurer l'effet comique.

À la sortie suivante, avec de nouveaux compagnons de route, le providentiel petit carnet sortait aussi et les nouveaux voisins du Frère Ambroise, à leur tour, se tordaient de rire. Des rires qui parvenaient même aux oreilles du Frère Avit, en fin de cortège

pourtant. Il se demandait quelle pouvait bien être la cause de ces explosions de rires sonores...

Au retour d'une de ces promenades particulièrement hilarantes, Frère Avit fait sa petite enquête auprès des compagnons de route du Frère Ambroise pour connaître, enfin, la cause de leurs éclats de rire et de leurs contorsions irrésistibles...

- Mes Frères, pourquoi riez-vous tant et si fort lors de la promenade de ce jour?
- C'est que... C'est que... Frère Ambroise sort un petit carnet plein d'histoires si drôles. Il nous les raconte de façon si vivante, et elles sont si comiques qu'on ne peut pas ne pas rire, souvent à gorge déployée. C'est vraiment plus fort que nous! Vous-même, bien sûr, ne pourriez pas résister au besoin d'en rire! Ce Frère est d'un comique!
- Merci pour ces renseignements. Je vais y voir.

Le coupable, c'est donc ce fameux petit carnet...

Frère Avit invite le Frère Ambroise à son bureau pour une entrevue au sommet.

- Mon Frère Ambroise, j'ai appris que vous possédez un petit carnet qui cause bien des éclats de rires lors de nos sorties en ville. Des éclats de rires que je juge déplacés et tout à fait opposés à la gravité religieuse dont nous, religieux éducateurs, devrions donner l'exemple à la maison comme en promenade. Qu'est-ce que les Italiens vont penser de l'Institut des Frères Maristes? Que vont-ils dire de ces religieux? Vont-ils en être édifiés ou scandalisés? Remettez-moi ce carnet.
- Mon Frère Maître, vous nous avez dit que notre promenade, vous vous en souvenez peut-être, était une sorte de prédication. Moi, je prêche la gaieté ! Est-ce qu'on peut prêcher la gaieté en se montrant taciturnes, renfrognés, silencieux? J'ai toujours pensé que la joie était préférable à la tristesse et aux airs compassés. Mais, j'ai pu me tromper. Je vous remets mon petit carnet. Lisez-le. Et vous allez rire un bon

coup. Mais, je vous préviens : c'est écrit en québécois populaire... J'aimerais ravoir ce carnet en fin de session car je voudrais encore semer de la joie autour de moi!

Frère Ambroise lui remit docilement - et à reculons - son petit carnet un peu racorni pour cause d'un usage fréquent. Il faudrait plutôt dire qu'il lui remettait ses munitions ou ses pastilles de gaieté. Mais il gardait sa « grande gueule » : ce n'est pas une pièce détachable ! C'est tellement personnel! Il gardait aussi son charisme de joyeux conteur et... sa bonne mémoire! Sa réputation de conteur patenté s'était vite établie dans le groupe de grands novices. Lors de la sortie suivante, il eut soin de dire à ses deux compagnons de promenade de rire de ses histoires seulement une fois rendus à la maison, dans leur cellule, porte fermée, afin que personne ne se rende compte qu'ils savaient rire, et que, lui, Frère Ambroise, restait un fin conteur qui était toujours capable de permettre à ses Frères de se payer, à l'occasion, une pinte de bon sang!

À la fin de la session, Frère Ambroise récupéra son précieux carnet. Il revenait donc au Québec avec un acte d'obéissance à son actif, son précieux carnet magique d'histoires comiques, son charisme de conteur et son inséparable légendaire « grande gueule »!

Frère Ambroise a donc exercé avec brio l'apostolat de la gaieté. Mais il possédait un certain don en art religieux, si on peut dire. Les prie-Dieu de notre chapelle de La Baie (prononcez Saguenay) possèdent tous un crucifix en devanture. Ces crucifix ont été fabriqués par Frère Ambroise. Il possédait un moule en métal pour couler le corpus. En plus du plomb ordinaire, il utilisait ce qu'on nommait jadis les « papiers de plomb » qui entouraient les cigarettes dans leurs paquets. Il les faisait fondre avant d'en verser le liquide chaud dans ce moule spécial. Il préparait aussi les inscriptions supérieures sur les crucifix sur lesquelles figuraient les quatre lettres I N R I. Ensuite, il fixait ces deux éléments sur les croix de bois qu'il avait confectionnées et vernies. Il a fabriqué des centaines de ces crucifix qu'il distribuait généreusement aux parents et aux élèves du Collège de Beauceville où il a vécu pendant de nombreuses années. Nous possédons encore un des moules dont F. Henri-Ambroise se servait pour la fabrication de ses crucifix. Un autre de ses moules a été envoyé en Afrique et a servi pendant plusieurs

années à la fabrication de centaines de crucifix qui se trouvent toujours dans les classes de nos écoles et dans de nombreuses demeures des chrétiens du Zimbabwe.

F. Ambroise exerçait une autre activité : la fabrication de chapelets en utilisant des grains fabriqués à cette fin, ou des noyaux d'olives, de cerises, ou encore des noisettes. Il a dirigé des équipes de jeunes collégiens qui, armés de petites pinces, lui aidaient dans cette fabrication. Les chapelets fabriqués en utilisant de gros noyaux de prunes ou de pêches décoraient le mur de certains appartements de maisons.

De nos jours encore, des centaines de ces crucifix et de ces chapelets géants figurent sur les murs dans les demeures de Beauceville et des environs. Ils rappellent silencieusement le souvenir d'un Frère qui a passé parmi nous en semant la joie et le bonheur de vivre en agrémentant les conversations de mille histoires désopilantes.

Frère Ambroise était aussi chargé d'une tâche très importante : recruter des élèves pour le Collège de Beauceville. C'était son devoir de vacances ! Il parcourait certaines régions de la Province de Québec à la recherche de jeunes gens intéressés à devenir pensionnaires dans ce collège. Il distribuait des prospectus, établissait des contacts grâce à des renseignements qu'il obtenait ; il rencontrait dans certaines villes des élèves qui fréquentaient déjà le collège et leur demandait s'ils ne connaissaient pas parmi leurs amis des jeunes intéressés à venir avec eux fréquenter le collège de Beauceville. Il visitait aussi les parents de certains candidats et leur fournissait sur place les renseignements utiles. Ces centaines d'élèves ont fréquenté Beauceville grâce aux circuits annuels que F. Ambroise faisait au Québec. Et dans ce domaine, sa « grande gueule » le servait admirablement : il savait vanter un des meilleurs pensionnats pour garçons au Québec ! Parfois, ses petites histoires lui servaient d'entrée en matière !

D'un rare savoir-faire

Roméo Allard – Frère Léon-Alphonse 1897-1991

J'ai connu Frère Léon-Alphonse alors que je me trouvais à Chicoutimi et qu'il était directeur de l'Académie commerciale. Nous étions en novembre 1934. J'ai été dès lors fortement impressionné par lui : son ascendant sur élèves et professeurs, son esprit de décision, ses dons de fin psychologue et son intelligence nettement supérieure. Comme j'avais été invité par le Frère Alphée à devenir Frère Mariste, j'ai dû rencontrer privément le Frère Directeur qui voulait sonder le sérieux de ma démarche... De plus, il m'a dit que le Frère Marie-Stratonique, provincial, voulait aussi me rencontrer. Pour un jeune de 13 ans, deux rencontres au sommet de personnalités de cette qualité restent inoubliables... J'ai passé par ce sondage un peu intimidant...J'ai revu Frère Léon-Alphonse alors que nous étions cinq juvénistes de Chicoutimi à Lévis : il était alors directeur de l'École St-François-Xavier. Il s'intéressait à nous, nous encourageait dans notre projet et nos études. Je conserve une vieille photo – elle date de 1935 – sur laquelle figurent cinq juvénistes originaires de Chicoutimi, alors qu'il en était directeur.

Enfin, il fut mon premier directeur au sortir du noviciat. Il m'a donc initié à l'enseignement. En début d'année scolaire, il venait passer une demi-heure parfois dans ma classe, prenait les choses en mains... de sorte que je trouvais que je faisais bien pitié quand il partait... C'est qu'il avait un don d'enseigner : rare maîtrise des élèves, clarté de l'exposé, questions habiles de contrôle... enfin tout ce qui fait qu'un professeur est un bon professeur maîtrisant et sa matière et ses élèves.... Il reste que ses rares visites pendant lesquelles il prenait en mains ma classe ont été pour moi des leçons éminemment pratiques de pédagogie.

Alors qu'il était à Lévis, il suivait, avec deux confrères, les cours du Père Georges-Henri Lévesque, O.P., à l'Université Laval, cours qui se donnaient le soir. L'École des Sciences sociales commençait à faire parler d'elle sous l'impulsion de ce dominicain originaire de Roberval, comme le Frère Léon-Alphonse. Un vicaire de Lévis suivait les mêmes cours. Frère Léon-Alphonse s'était vite rendu compte que le vicaire avait de la difficulté à suivre le rythme du professeur et à réussir les examens... Les résultats pas tellement secrets étaient là bien visibles...

Sa longue expérience en faisait un directeur d'école particulièrement compétent visant à donner une formation académique et une formation personnelle aux jeunes. JEC et Croisade eucharistique étaient les deux mouvements auxquels les élèves pouvaient adhérer. Il avait mis sur pied un mouvement de formation personnelle au profit de certains élèves des classes les plus avancées. Il était seul animateur de ce petit groupe sélect de 7 ou 8 grands élèves particulièrement brillants. Les réunions comportaient deux parties : une d'information de sa part et une autre de questions de la part de jeunes. Le tout portait sur des questions que les jeunes se posent quant à leur orientation dans la vie : carrières, durée de formation, écoles offrant cette préparation, mariage, vie de famille, vie en société, vocations, etc.

En ce temps-là, les directeurs dirigeaient l'école et la communauté. À Lévis, son conseil de communauté comptait deux robervalois comme lui : les Frères Majella Gosselin et Louis-Joseph Guay qui étaient en charge aussi des classes les plus avancées de l'école. Ces deux conseillers : des hommes particulièrement compétents car l'un devint fondateur de l'École de Génie de Chicoutimi, affiliée à l'École Polytechnique de Montréal, tandis que l'autre conseiller devint provincial-fondateur de la Province de Desbiens en 1960. L'union entre les membres du conseil déteignait forcément sur celle qui régnait entre les membres de la communauté.

Frère Roméo dut abandonner tôt la direction d'écoles pour cause de santé, mais il devint tout de même visiteur des écoles de la Province de Lévis : tâche dans laquelle il a excellé. Il savait bien encadrer les jeunes Frères qui débutaient dans l'enseignement et les scolastiques qui passaient deux semaines en enseignement pratique. Il prenait le temps de faire le tour de ces jeunes dans diverses écoles, malgré leur grand nombre.

Il possédait un don rare : une autorité naturelle par son regard, par ses manières distinguées, par son esprit de décision, par la clarté et la fermeté dans l'expression de sa pensée. Il possédait ce que je peux appeler ici une distinction naturelle qui imposait le respect. Toutes ces qualités exerçaient une forte impression sur ceux et celles avec lesquels il entrait en relation. Alors que le sénateur Cyrille Vaillancourt remplissait la tâche de président de la Commission scolaire de Lévis, il était venu rencontrer sur place

la direction de notre école Saint-François-Xavier. C'est le Frère Roméo Allard qui le guidait dans sa visite des quelques classes les plus avancées et qui présentait aux élèves ce personnage qui honorait, de par ses éminentes fonctions de sénateur et celle de responsable général des Caisses populaires, la ville de Lévis, le lieu où les Caisses Populaires sont nées, œuvres de leur fondateur M. Alphonse Desjardins.

Je voudrais souligner un peu ici les activités religieuses, généalogiques et mariales de ce religieux enseignant. Il a étudié à fond les livres du Père Lagrange concernant l'Écriture sainte pendant des années et des années, et même durant sa longue retraite à Desbiens et à Château-Richer. Il y trouva sans cesse des mines de renseignements qui lui permirent d'approfondir sa connaissance de Jésus.

Il dressa patiemment la généalogie de ses ancêtres, les Allard, non seulement en tableaux mais aussi en textes explicatifs historiques bien charpentés. J'ai pu les lire avant de relier quelques-uns de ses volumes imposants. Il a donné l'ensemble de ses recherches généalogiques à un membre de cette grande famille qui s'intéressait en même temps que lui à la généalogie de la famille souche des « **Allard au Canada.** »

En poursuivant cet éloge d'un de nos grands hommes, un souvenir me revient. Un jour, après la classe, il me demande de lui rendre un service, un service qui m'étonne! Il me dit : « Voudriez-vous aller acheter une discipline au monastère des Sœurs du Précieux-Sang. Voici un dollar : c'en est le prix. (Il avait dû sans doute téléphoner aux Sœurs pour s'enquérir de deux détails : si elles avaient de tels instruments et quel en était le coût.) » Avec un confrère, je me rends au parloir de ce monastère. Derrière une sorte de treillis en lattes, du plancher au plafond de cet appartement, un voile clair est suspendu vers l'intérieur. Je distingue vaguement l'ombrage d'une Sœur qui répond à mon salut et à qui je formule ma demande. Elle me pose une question à laquelle je ne m'attendais pas du tout.

- Quel genre de discipline voulez-vous?
- De quels genres disposez-vous?
- Il y en a en ficelle et en métal.

Naïvement, je pose une question :

- Laquelle fait le plus mal?
- En métal.
- J'en veux une en métal, s'il vous plaît...

Comme ce n'était pas pour moi, j'ai choisi celle qui me semblait la plus efficace!

Elle me remet une petite discipline à 3 ou 4 brins chacun d'environ deux pieds. Ces brins : une série d'anneaux métalliques au bout d'un petit manche métallique. Au retour à la maison, j'ai remis sous enveloppe cet instrument de supplice au Frère Directeur, tout en étant dans l'admiration du confrère qui voulait utiliser ce moyen de mortification qui avait fait ses preuves aux temps jadis... Pour qui était-ce? Je n'ai jamais connu ce détail...

La fin de l'année scolaire apportait son lot d'émotions que pouvait causer la dispersion prochaine de la communauté : retraite annuelle, visite de famille, cours de vacances. Rien ne garantissait que l'an prochain nous serions de nouveau tous ensemble. La traditionnelle distribution des prix amenait, en soirée, les élèves à l'école ainsi que les parents et les commissaires. Le curé et les vicaires étaient aussi invités. Vers 10 heures, quand tout était fini, la communauté se réunissait au réfectoire pour un goûter de circonstance. Une atmosphère spéciale enveloppait alors cette sorte de réunion qui en était sûrement une d'adieu pour certains d'entre nous. La joie de ces moments était fortement atténuée par la possibilité de cette prochaine dispersion. Cela conférait à ces moments une sorte de gravité : des liens s'étaient tissés entre nous tous; nous avions participé aux mêmes efforts dans nos tâches respectives; nous avions créé des liens avec tous ces jeunes élèves que nous connaissions bien. Et, l'an prochain, tout pourrait connaître une fin nous imposant la tâche de nous adapter à l'enseignement dans un nouveau milieu avec de nouveaux confrères et un nouveau directeur. De sorte que cette journée de la distribution des prix marquait comme la fin d'une fraternité établie après un an, deux ans, cinq ans de travail de concert. Nous allions au hasard des placements qui nous attendaient le fameux 10 août suivant : date fixée des nominations par le coutumier de la Province. Si vrai que nous devions emporter dans notre valise personnelle tout ce qui nous appartenait comme si nous étions changés d'affectation l'année suivante. L'inconnu nous attendait...

Frère Roméo Allard est décédé à Château-Richer à l'âge de 94 ans. Avant de mourir, il avait manifesté deux désirs. Il voulait d'abord que l'homéliste, lors de ses funérailles, ne parle pas de lui mais qu'il livre un simple commentaire de l'Écriture de la messe choisie. Si je suis bien au courant de ce détail c'est que je fus invité par le Frère Provincial à prononcer cette homélie en respectant son désir. J'ai respecté scrupuleusement un de ses derniers désirs en m'attachant au texte des lectures bibliques choisies par le célébrant. Frère Roméo voulait, à juste titre, que lors de ce moment solennel, l'homélie soit avant tout un hommage au Dieu de Vie et de Vérité et non l'occasion de rendre hommage, même sincère et sympathique, à une personne humaine disparue.

Et voici sa deuxième demande. Il a travaillé pendant de nombreuses années à la rédaction d'une **Somme Mariale** : un fort volume 8 ½ par 11 de plusieurs centaines de pages. Cet ouvrage très documenté, fruit de recherches bibliographiques fouillées, se trouve actuellement conservé aux Archives des Frères Maristes du Canada. Il m'a confié un jour que son testament porterait une indication spéciale : que l'on place sur son cercueil, lors de ses funérailles, cette **Somme Mariale**. Ce qui fut respecté. Ne voyait-il pas là un excellent moyen d'être accueilli en se présentant à la Porte du Ciel portant dans ses mains un trésor : cet ouvrage qui ne pouvait pas ne pas plaire au Père. Il jugeait que cette **Somme Mariale** serait alors pour lui une sorte de recommandation agréable au Seigneur des miséricordes!

Frère Roméo Allard, vous vous êtes montré un religieux hors pair. Votre état et les circonstances vous ont appelé à remplir des fonctions de responsabilité à divers niveaux. Partout où vous êtes passé, vous avez laissé le souvenir d'un éducateur d'une rare qualité intellectuelle, morale et humaine. Vous avez été un guide sûr pour ces jeunes qui devaient devenir plus tard des meneurs dans la société, des élites dont notre monde éprouve toujours et encore un si urgent besoin.

Apothicaire de monastères

Une vieille tradition dans les monastères voulait qu'il y ait un service pour soigner les malades : livres de médecine, soins par les plantes, cultures de ces plantes, recettes de

remèdes, etc. Cette tradition se maintient encore en Afrique où les monastères tiennent un petit dispensaire au service des malades des environs. D'autant plus qu'en Afrique, 80 % des remèdes que vous achetez sur les marchés sont des produits falsifiés : l'emballage est seul vrai pour tromper en « garantissant » le contenu; ce contenu : de la poudre blanche ou de couleur dont le format imite les vrais médicaments.

Chez nous, une longue tradition s'est créée depuis les débuts de l'Institut concernant les soins aux malades et les remèdes naturels les plus usités. Depuis le Frère François, la tradition s'est maintenue ici et là dans l'Institut : la tâche de soigner les malades grâce à des produits naturels. Mon but n'est pas de parler ici du Frère François et de ses herbes : tout cela est l'affaire des chercheurs de haut niveau de l'Institut... Il n'est pas question de parler ici de l'Eau d'Arquebuse qui était une Eau Forte alcoolisée à un certain pourcentage et d'efficacité curative reconnue.

Je parlerai ici de quelques produits préparés par des Frères ou utilisés par eux couramment comme le biphosphate, les tisanes du Frère Émile, l'aloès, la gomme de sapin, l'onguent Justin... Ces Frères méritent que leur souvenir se perpétue : ils ont rendu des services signalés à beaucoup de malades quoi qu'en pensent les sceptiques.

L'attention de quelques Frères a été attirée par une œuvre de Monsieur J. Tapp, professeur herboriste de Montréal qui a composé un fort volume de 600 pages 8¾ x 5¾ ayant pour titre « Les merveilles de la Nature par les Plantes. » Ce volume contient un certain nombre de pages sur l'Histoire du Canada de 1492 à 1945 ainsi que plusieurs autres thèmes. Mais la section la plus importante pour nous ici traite de l'usage des plantes médicinales les plus actives et les plus usuelles et de leurs applications thérapeutiques. Qui n'a pas connu le livre de l'abbé Warré présent alors dans toutes nos communautés, un livre qui faisait connaître des centaines de plantes médicinales.

Je possède un exemplaire de ce volume dont voici les indications bibliographiques :
Tapp J., Les merveilles de la Nature par les Plantes, 5^e édition, 1953, 622 pp.

L'auteur mentionne tout un nombre de maladies et signale leurs remèdes : des plantes dont il donne une description sommaire et l'usage qu'on peut en faire en médecine.

Frère Thomas Gauthier, alors à Lévis, se procura des capsules purgatives de la fabrication de M. Tapp. Comme il était très satisfait de leur efficacité, il entra en communication avec lui pour acheter son volume et lui demander s'il pouvait fabriquer lui-même de ces capsules. M. Tapp lui a répondu tout simplement que la formule, la recette, se trouvait dans le volume et qu'il pouvait en fabriquer lui-même sans frais qui lui soient dus à partir des renseignements du livre. Ce qu'il fit avec succès. Le but de l'auteur était de rendre service à ses semblables, tout simplement. Par une propagande de bouche à oreille, Frère Thomas dut augmenter sa fabrication avec les années tellement ce remède s'avérait efficace. Quand Frère Thomas-Louis arrêta la fabrication, les ventes annuelles atteignaient environ 8 000 \$. Frère Romuald Perron poursuivit cette activité.

Quelle est donc la formule de ce médicament si recherché parce que très efficace?

Aloès noir : $\frac{1}{4}$ de livre

Huile minérale (Stanolax medium) : 17 onces

Gomme de sapin : $2\frac{1}{2}$ onces

Gomme d'épinette : $1\frac{1}{2}$ once

Faire dissoudre la gomme d'épinette dans l'huile minérale en la faisant bouillir pendant 15 minutes. Couler, laisser refroidir avant d'ajouter la gomme de sapin et l'aloès en mélangeant soigneusement le tout.

Donnons ici quelques précisions sur la poudre d'aloès : laxatif, cholagogue (facilite l'évacuation de la bile), stomachique (favorise le bon fonctionnement de l'estomac) et autres effets régulateurs sur le système digestif.

Précisions sur la gomme de sapin et d'épinette noire : laxatif, antiseptique et sédatif. Facilite la digestion.

La fabrication de capsules de gomme de sapin fut entreprise sur l'initiative du Frère Romuald Perron qui avait déjà assuré la succession du Frère Thomas-Louis Gauthier pour les capsules d'aloès. Un de ses clients de Chibougamau qui commandait régulièrement l'aloès lui demanda s'il pouvait mettre de la gomme de sapin en capsules parce que lui, fumeur, et un de ses amis, fumeur aussi, souffraient beaucoup de la toux. Comme bûcherons, il leur arrivait de consommer de la gomme de sapin quand ils en trouvaient dans les environs de leurs lieux de travail et que cela les soulageait énormément. Mais, ils éprouvaient une certaine gêne car la gomme ainsi consommée leur collait longtemps aux lèvres. En employant des capsules, le tour était joué... C'est ainsi que commença la fabrication des gélules de gomme de sapin.

Sur le fascicule qui annonce ce produit actuellement, on peut lire ce qui suit :

Gomme de sapin : décongestionnant, nettoie les poumons et les bronches.

Sédatif : calmant pour les nerveux et les anxieux, aide au sommeil.

Vulnéraire : guérit coupures, brûlures.

Laxatif : léger.

Suit la posologie.

La fabrication de ces remèdes, avec les précisions utiles en formules et en listes de clients, fut remise à M^{me} Pauline Gobeil en 1999 qui, munie des autorisations voulues, a installé chez elle un laboratoire. Ces médicaments portent le nom de « **Les potions du Frère Tapp enr.** » comme si M. J. Tapp était entré en religion! C'est un nom et un titre comme bien d'autres. Un nom qui honore quelqu'un qui a voulu soulager commodément les malades utilisant des produits peu coûteux qu'on peut se procurer facilement. La nouvelle Société se présente comme « Fabricant de potions santé. » Son but : fabriquer une gamme de produits faits à partir d'ingrédients naturels pour garder ou améliorer la santé. Elle a des vendeurs dans diverses villes qui disposent de ces médicaments en dépôt.

L'onguent Justin. La grand-mère du Frère Adolphe-Justin avait « inventé » un remède pour guérir l'eczéma et le psoriasis, deux maladies de la peau très gênantes. Il s'agissait d'un onguent dont l'élément actif est de la gomme de pin. Frère Adolphe-

Justin reçut cette recette de sa grand-mère et en fabriqua, avec les années, des centaines de petits pots. D'après plusieurs témoignages reçus, cet onguent rendait de grands services aux malades souffrant de ces maladies. Il était bien spécifié que cet onguent était exclusivement destiné à l'usage externe. Frère Louis-André Roch le remplaça comme chargé de la production et de la distribution de ce remède. Actuellement, la formule et la production se trouvent aux laboratoires d'une Société pharmaceutique établie à Oka. Malheureusement, les produits dits naturels ont mauvaise presse devant la chimie de plus en plus envahissante...

Après cette cession de production, c'est à la suite d'une annonce parue dans **La Terre de Chez nous** que les Frères de La Baie en eurent en dépôt pendant plusieurs années. En 2001, ils en cessèrent la vente, la production passa à une société autochtone.

Le biphosphate de chaux. Ce remède destiné à favoriser la croissance des jeunes a été produit d'abord par les Frères de France. La permission d'en fabriquer ici et d'en vendre fut facilement obtenue. Pendant un certain temps, Frère Ernest-Béatrix était chargé de cette exploitation. La formule de ce produit fut vendue à une société qui en discontinua la production.

Parlons des Tisanes du Frère Émile. Frère Émile a enseigné de nombreuses années à Pont-Rouge. C'est là qu'il a commencé à s'intéresser à « la santé par les plantes. » Il s'est procuré certains volumes qui traitent de médecine naturelle, a étudié la botanique et s'est mis à récolter dans les bois des environs du collège des plantes médicinales qu'il faisait soigneusement sécher pour les réduire en poudre. Une propagande de bouche à oreille s'est mise en place et les gens venaient lui acheter de ses produits guérisseurs. Il renseignait les acheteurs sur les propriétés des plantes qu'il leur offrait. Il préparait à leur intention des mélanges de ces poudres destinées à soigner quelques malaises bien spécifiques. Le tout était soigneusement conservé dans des pots à l'abri de l'humidité.

Quand il fut nommé à Château-Richer, son immense jardin dans les environs de Pont-Rouge était bien loin... Alors, il s'est constitué un petit jardin de plantes médicinales sur place. Il y a quelques années, j'ai trouvé encore de ces plantes médicinales qui

continuent de croître dans ce milieu où Frère Émile les avait apportées. Sur notre terrain de la Baie, quelques plants de tanaïsie (*Tanacetum vulgare*) poussent; ils proviennent sûrement des anciennes plantations du Frère Émile. Cette plante, d'après la médecine populaire, est emménagogue, stimulante et anthelminthique. Elle soigne donc des maux divers... grâce à un bon dictionnaire! Frère Émile était ici en compagnie du Frère Joseph Rochette qui était très versé en médecine naturelle. Il se soignait lui-même grâce à cette médecine. Alors qu'il était à l'orphelinat de Vauvert, il soignait au dispensaire de la maison les jeunes malades. Il possédait de bons volumes qui lui fournissaient les données nécessaires pour soigner les malaises les plus courants.

Soulager les gens de leurs malaises a été comme une ambition chez le Frère Émile et chez tous les autres Frères qui se sont intéressés à procurer du soulagement à des malades. Soigner les malades était jadis considéré comme « une œuvre de miséricorde temporelle » enrichie de mérites! En effet, il y a plusieurs façons de rendre service aux autres : leur conseiller et leur offrir les remèdes naturels que la Providence a semés avec une telle prodigalité tout autour de nous, dans nos champs et dans nos bois est une de ces façons.

LE FRÈRE UNTEL

Jean-Paul Desbiens – Frère Pierre-Jérôme 1927-2006

Un voyage sur Internet pour faire connaissance

Un excellent moyen pour connaître qui était ce Frère Untel : naviguez sur Internet. En utilisant GOOGLE, composez **Jean-Paul Desbiens**. Aussitôt vous aurez accès à des centaines et des centaines de sites divers qui sont autant de mines de renseignements sur lui et qui couvrent des milliers de pages... Vous y lirez les fonctions qu'il a remplies et qui prétendent le définir avec le plus de précision souhaitable. Parfois avec exactitude, parfois de manière fantaisiste et erronée...

Voici comment divers sites consultés sur Internet présentent Frère Jean-Paul Desbiens : administrateur scolaire, auteur, auteur des *Insolences du Frère Untel*, auteur du livre au plus fort tirage au Québec, célèbre Métabetchouanais, écrivain, éditorialiste,

éducateur, ennemi du joul, essayiste, franc-maçon, Frère Mariste, Frère Untel, homme de lettres, homme d'Église, intellectuel québécois, journaliste, membre du clergé, pamphlétaire, penseur, philosophe, prophète, visionnaire, réformateur de l'enseignement, polémiste, religieux québécois, un des cent Québécois les plus célèbres du 20^e siècle, un des fondateurs des cégeps, etc. De cette longue énumération, deux sont nettement erronées : celles de franc-maçon et de membre du clergé.

Pourquoi cette faiblesse du langage chez nous?

Frère Jean-Paul Desbiens s'est intéressé au langage parlé chez nous. Dès ses premières années comme enseignant, Frère Pierre-Jérôme – son nom en religion – se posa une question : Comment procéder pour obtenir des réponses à mes interrogations sur la faiblesse en français chez nos élèves? En septembre 1958, nous le retrouvons à Chicoutimi, au service de la Commission scolaire, parmi les 25 Frères qui font partie du personnel enseignant de cette importante école. Il y enseigne le français aux élèves des classes supérieures. Il est fort étonné, pour ne pas dire renversé ou même scandalisé – c'est un premier choc dans ce domaine – de constater la faiblesse en français écrit et parlé chez ses élèves. Il se met à la tâche « en enseignement correctif... » Mais, surtout, il réfléchit tout seul devant ce problème en se posant deux questions de 50 000 \$ chacune :

- **Pourquoi donc en sommes-nous rendus là?**
- **Quels remèdes inventer pour combattre le joul et quelles solutions pourraient nous aider à sortir de cette situation désastreuse?**

« **Si je m'adressais au DEVOIR...** »

LE DEVOIR, comme bien des journaux, acceptait de publier certaines lettres particulièrement courtes et intéressantes, je devrais plutôt écrire intéressantes et courtes... provenant de ses lecteurs. Possibilité que le Frère Pierre-Jérôme a songé à exploiter à partir du **3 novembre 1959**, date mémorable de sa première lettre au **DEVOIR** sous le nom de **Frère Un Tel**. Par la suite, il conserva l'habitude d'utiliser ce pseudonyme. Il espérait, par ce moyen, obtenir de l'éclairage et des réactions sur les deux questions cruciales que je viens de rappeler. Il voulait de l'éclairage; il a obtenu un

orage, un ouragan, un cyclone, une tornade de grande magnitude! Tout cela a failli l'emporter lui-même dans le tourbillon! Par ailleurs, en homme intelligent, il appréhendait une certaine réaction, mais pas de cette ampleur, tout en sentant le besoin impérieux d'agir dans ce domaine précis.

Attention! Contenu explosif!

Le 25 juillet 2006, Richard Biron de **La Presse** publiait un autre article : **Les Insolences du Frère Untel : contenu explosif**. En voici un passage qui comporte une révélation intéressante à ce point précis de notre récit.

*« Au début des années 60, le fondateur des Éditions de L'Homme, Jacques Hébert, a reçu un paquet enveloppé de papier brun portant cet avertissement : **Attention! Contenu explosif!** Il s'agissait du manuscrit qu'il avait commandé à Jean-Paul Desbiens, qui y avait apposé une inscription pour le moins prophétique. »* Je crois que l'auteur serait plus près de la précision quant à ce moment – le début des années 60 – en écrivant : « Durant les vacances scolaires de 1960... »

Cette sorte de mise en garde prophétique annonçait qu'une aventure – mais quelle aventure! – commençait. Ce livre percutant contenait des lettres en tribune libre composées par un Frère enseignant, avec les jours et les semaines, plus quelques autres chapitres sur des sujets reliés à l'éducation et à la vie québécoise. Normalement, il aurait dû, avant publication, subir une sorte de censure, disons, à trois étages : **Nihil obstat – Imprimatur – Cum permissu superiorum**. Dans ce livre sortant de presse, aucune de ces trois mentions familières aux connaisseurs du Droit Canon d'alors... C'est surtout pour cette triple omission que le Frère Untel et ses supérieurs seront réprimandés et le Frère Untel lui-même sanctionné. Évidemment, la procédure régulière

concernant les publications par des prêtres et des religieux aurait dû être respectée et suivie.

Rédaction des Insolences

Durant deux mois des vacances 1960, il eut le temps de rédiger un livre d'environ 150 pages, **Les Insolences**. Comment cela était-il possible? Frère Untel nous a livré un jour sa réponse quant à sa méthode de travail et ses objectifs : « C'est à la hache que je travaille. Le temps n'est pas aux nuances au pays du Québec. Quand tout le monde parle jolai, ce n'est pas le moment de surveiller ses ne... pas et ses ne... que. Si un homme est en train de dormir dans sa maison en feu, on ne le réveille pas au son de la petite sérénade nocturne de Mozart. On lui hurle de se réveiller, et s'il dort dur, on le taloche aller-retour. » Frère Untel aurait « sorti sa hache » pour se livrer en toute hâte à la rédaction des **Insolences**, et s'en servir tard durant des nuits! Pour lui, tout semblait mûr pour une telle intervention, une telle publication. Il estimait faire face à une urgence.

Bilan sommaire d'un livre et son auteur

Quand aujourd'hui, près de 50 ans après ce coup de tonnerre – la parution de son livre **Les Insolences du Frère Untel** dont les éditions successives dépassent les 140 000 exemplaires – on essaie de dresser un bilan devant le renouveau du paysage pédagogique et des diverses situations politiques et autres, on est porté à affirmer tout net, avec plusieurs observateurs avertis, que **Frère Untel avait tort d'avoir raison sur plusieurs aspects qu'il avait abordés dans ses Insolences**, à condition de placer quelques bémols sur certains points et sur certaines expressions peu nuancées.

La place de l'Église chez nous

Frère Jean-Paul s'est beaucoup intéressé à la place de l'Église chez nous. On le lui a même reproché cela en haut lieu. Pour lui, l'Église ne doit pas rester une Église d'hier dans le monde d'aujourd'hui. Il voulait qu'elle soit l'Église de toujours jouant son rôle à elle – *Mater et Magistra* – dans le monde des hommes comme le veut – et le prouve – depuis si longtemps l'histoire. Qu'elle demeure présente à l'avenir du monde comme Vatican II devait le rappeler fort à propos!

En 1960 – il avait alors 33 ans – commençait abruptement sa vie publique. Il a toujours conservé, par la suite, la même orientation générale, le même dynamisme de la pensée, le même attachement aux valeurs de base qu’il préconisait à 33 ans. Depuis 1960, pendant les 46 années suivantes, donc jusqu’à sa mort survenue à 79 ans, il a gardé le cap naviguant par mer houleuse ou par mer d’huile... guidé dans son cheminement personnel par ce que l’empereur-philosophe Marc-Aurèle appelle un « **principe directeur.** »

Éditorialiste à La Presse

En 1970, *La Presse* lui offrit le poste d’éditorialiste en chef. Il communiqua avec moi – j’étais alors Provincial. Pour un Frère, une telle fonction pouvait sûrement présenter quelques problèmes. Nous avons ensemble consulté, discuté, réfléchi, et prié... Lui-même avait sondé certains de ses amis et hommes de confiance. Il a accepté le poste. Il a rempli cette fonction de 1970 à 1972. Une de ses premières déclarations lors de son entrée en fonction fut de souligner qu’il était heureux de cette charge, car, disait-il : « Je veux parler au monde. »

Diverses distinctions de marque

- 1961 :** Prix Liberté pour son ouvrage « Les insolences du Frère Untel. »
- 1983 :** Doctorat d’honneur en sciences de l’éducation, Université du Québec à Chicoutimi.
- 1987 :** Doctorat d’honneur en sciences de l’éducation, Université de Sherbrooke.
- 1988 :** Chevalier de l’Ordre national du Québec.
- 1988 :** Médaille de l’Ordre du mérite de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec.
- 2004 :** Doctorat d’honneur, Université du Québec à Montréal.
- 2006 :** Officier de l’Ordre du Canada.

Un homme et ses ouvrages

Je vous livre ci-après la liste impressionnante de ses ouvrages par ordre chronologique de publication et sans commentaires.

La réponse de Pierre, Éditions Etchemin, St-Romuald, 1956.

Du courage (*De fortitudine*) Présentation et traduction française du commentaire de saint Thomas d'Aquin sur L'Éthique à Nicomaque, 1957. (Cahiers de Cap-Rouge, vol. 3, No 4, pp. 63-96, 1975).

Du Maître (*De magistro*) Présentation et traduction française de la question XI du *De veritate* de saint Thomas d'Aquin, 1958. (Cahiers de Cap-Rouge, vol. 2, No 2, pp. 13-73, 1974).

Les insolences du Frère Untel, Les Éditions de l'Homme, Montréal, 1960, 158 pages. (Téléchargeable sur Internet.)

The Impertinences of Brother Anonymous, Miriam Chapin, Harvest House, Montréal, 1962, 128 pages.

Sous le soleil de la pitié, Les Éditions du Jour, Montréal, 1965, 122 pages. (*Édition Téléchargeable sur Internet*)

For Pity's Sake, Frédéric Côté, Harvest House, Montréal, 1965, 134 pages.

La psychologie de l'intelligence chez Jean Piaget : présentation sommaire et remarques critiques. Québec, P.U.L., 1966.

Introduction à un examen philosophique de la psychologie de l'intelligence chez Jean Piaget, Presses universitaires de Laval et Éditions universitaires de Fribourg (Suisse), 1968, 189 pages.

Sous le soleil de la pitié, les Éditions du Jour, nouvelle édition revue et augmentée, Montréal, 1973, 167 pages.

Dossier Untel, les Éditions du Jour et les Cahiers de Cap-Rouge, Montréal, 1973, 329 pages.

Appartenance et liberté, (Entretien avec Louise Bouchard-Accolas), les Éditions Jean-Claude Larouche, St-Nazaire, 1983, 208 pages, illustré.

L'actuel et l'actualité, les Éditions du Griffon d'argile, Ste-Foy, 1986, 438 pages.

Les insolences du Frère Untel, réédition annotée par l'auteur, préface de Jacques Hébert, les Éditions de l'Homme, Montréal, 1988, 258 pages. **(Cet ouvrage vient d'être réédité en 2006.)**

Se dire, c'est tout dire (Journal), L'analyste, Montréal, 1989, 238 pages.

Jérusalem, terra dolorosa (Journal), les Éditions du Beffroi, Beauport, 1991, 225 pages.

Le dernier voyage de Théophraste à Lilliput, revue **Forces**, novembre 1992.

Comment peut-on être Autochtone? Secrétariat aux affaires autochtones, Gouvernement du Québec, 1993, 36 pages. Traduction en anglais, même année.
(Téléchargeable sur Internet)

How can one be a native person? / by Jean-Paul Desbiens [pour le] Secrétariat aux affaires autochtones; English version, Direction de la traduction, Fonds des moyens en communication, Ministère des communications; collaboration, Mary Plaise; revision, Audrey Pratt] comments on the native question Québec : Ministère du Conseil exécutif Direction des communications.

Journal d'un homme farouche, les Éditions Logiques, Montréal, 1993, 360 pages.

L'École, pour quoi faire? Les Éditions Logiques, Montréal, 1996, 146 pages.

Les années novembre (Journal 1993-1994-1995), les Éditions Logiques, Montréal, 1996, 542 pages.

À l'heure qu'il est (Journal 1996-1997), les Éditions Logiques, Montréal, 1998, 491 pages.

Ainsi donc (Journal 1998-1999), les Éditions Logiques, Montréal, 2000, 411 pages.

Entre Jean (correspondance avec Jean O'Neil, 1993-2000), les Éditions Libre Expression, Montréal, 2001, 350 pages.

Je te cherche dès l'aube (Journal 2000-2001), Stanké, Montréal, 2002, 358 pages.

Comme un veilleur (Journal 2002-2003), Septentrion, 2004, 370 pages.

Dernière escale (Journal 2004-2005), Septentrion, 2006, 281 pages.

En collaboration :

- **L'enseignement collégial et les collèges d'enseignement général et professionnel.**

L'enseignement collégial et les collèges d'enseignement général et professionnel / ce « Document d'éducation » a été rédigé en décembre 1966 à la Direction générale de la planification du Ministère de l'éducation; ont participé aux travaux de recherche, Marie Fleury-Giroux... et al.; Jean-Paul Desbiens et Pierre Martin ont assuré la rédaction du document] [Québec] : Ministère de l'éducation [Service d'information] 1967.

– **Journaux et revues** : Le Devoir, La Presse, revue RND, Les cahiers de Cap-Rouge...

À cela, il faut ajouter qu'il a préfacé huit volumes. Et, parlant de ses œuvres, lui-même ajoute : « **Comme engagement social, depuis 1960, j'ai prononcé des centaines de conférences principalement au Québec, mais aussi ailleurs au Canada : Toronto, Banff, Sudbury, Ottawa, Moncton. J'ai également publié des centaines d'articles dans divers journaux et revues. De 1984 à 1989, j'ai tenu une chronique hebdomadaire dans La Presse de Montréal.** »

La bibliothèque Jean-Paul-Desbiens

Les autorités du Campus Notre-Dame de Foy, en janvier 2005, ont voulu honorer cet ancien directeur généra : en donnant son nom à la bibliothèque de ce collège que Frère Jean-Paul avait dirigé durant quelques années. Lors de cette cérémonie solennelle, Frère Jean-Paul a voulu répondre à cette question qu'il se posait : « Si je devais me trouver pour un long temps sur une île déserte, quels livres apporterais-je? » Il donnait un choix très révélateur de ses goûts personnels : La Bible, Pascal (*Oeuvres complètes* dans La Pléiade) et Alain : *Les arts et les dieux*.

Les sept derniers mois

Le 1^{er} janvier 2006 au soir, une rencontre communautaire avait lieu à la salle Champagnat de Château-Richer artistiquement décorée pour la circonstance. Une crèche superbe en occupait un mur entier. En attendant l'ouverture de la fête, je me trouvais attablé avec Frère Jean-Paul. Nous devisions de tout et de rien. À ma question soudaine : « *Comment allez-vous?* » Il répondit longuement après un moment d'hésitation ou plutôt de concentration. « *Mon état est sérieux. Un cancer du poumon.*

J'ai vu des médecins à ce sujet. Il y a trois options. Première : une greffe de poumons. Il n'en est pas question, car impossible dans mon état. Deuxième option : une intervention aux poumons, chimiothérapie ou autre. Pas possible non plus. Troisième option : attendre... » Il me disait cela d'un air détaché, serein, sans aucune émotion, tout comme si cela regardait un autre... « *Attendre...* » Devant ce qu'il venait de m'apprendre au sujet de sa santé, je n'ai pas trouvé de réponse, de commentaire à lui présenter. Devant une telle annonce faite dans la franchise, comme deux vieilles connaissances peuvent le faire l'une à l'autre, je me sentais plus troublé que lui. Mais il savait, et je savais maintenant moi aussi, qu'après sa décision d'attendre, il y avait... la fin. Dans combien de semaines? Dans combien de mois? Maintenant, je le sais : attendre... sept mois.

Le 29 juillet, par un jour splendide de grand soleil, parents, confrères et amis célébraient ses funérailles en l'église paroissiale de Château-Richer. L'homélie a été prononcée par le Cardinal Marc Ouellet qui officiait en compagnie de M^{gr} Maurice Couture et de nombreux membres du clergé.

LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE

Arthur Leblond – Frère Arthur-Sébastien 1902-1972

Durant les années de formation, tout Frère Mariste s'engage à cultiver trois violettes : humilité, simplicité, modestie. Ce triple programme est assez lourd, de sorte que plusieurs Frères songent vite à se spécialiser... Dans le cas du Frère Arthur-Sébastien, il se spécialisa dans la culture de la simplicité volontaire avant même l'invention du terme. Il s'est illustré dans les petites choses!

Le plus clair de sa vie se déroula sur les sommets de Lévis, au Juvénat Ste-Anne, dans les deux tâches que les supérieurs lui avaient confiées, celles de sacristain et de portier.

Frère Arthur-Sébastien, un homme de taille moyenne, légèrement voûté, avait adopté depuis longtemps une démarche balourde; il se déplaçait lentement selon le rythme d'un pas scrupuleusement mesuré lento au métronome. Frère Arthur : une ombre circulant parmi confrères et juvénistes. Il affichait un visage que les intempéries intérieures et extérieures ne semblaient jamais pouvoir modifier : le visage d'un homme serein.

La maison de Dieu, intérieure à notre grande résidence, lui était confiée. Il lui consacrait une attention vigilante. Le matin, les travaux de propreté que les juvénistes assuraient à la chapelle étaient sous sa supervision. Il y faisait régner à l'année une propreté de couvent de bonnes sœurs. Quant à la sacristie, c'était son domaine réservé : chaque objet de culte y occupait sa place assignée. Tout y était rangé avec le soin d'un orfèvre qui travaille à l'entretien et à la conservation de petits objets précieux. Et il y faisait régner 365 jours par année une propreté méticuleuse.

Chapelle et sacristie : ses domaines fixés à son horaire journalier de 6 heures à 8 heures. Ensuite, le reste de la journée, le sacristain se muait en portier. Dans ce milieu assez retiré de la ville de Lévis, cet emploi lui laissait beaucoup de temps libre. Mais quand la sonnerie du parloir résonnait, il se portait au poste pour accueillir en souriant le visiteur car sa chambre était tout près de l'entrée principale de la maison. Comme nous étions avant l'invention de l'interphone, il devait escalader de son pas mesuré plusieurs fois par jour l'escalier raide du premier au deuxième, vers le bureau du directeur de la maison ou celui du maître des juvénistes afin de les avertir de l'arrivée d'un visiteur qui voulait les rencontrer.

De plus il devait aller au bureau de poste pour y prendre le courrier et déposer le courrier partant. Beau temps, mauvais temps, il devait parcourir environ un mille pour atteindre ce bureau. En hiver, il lui fallait traverser le secteur dangereux qu'on nommait à Lévis la Petite Sibérie, un endroit venteux presque en tout temps. Certains jours d'hiver, ce trajet était impossible parce que trop dangereux, d'autant plus que pendant plusieurs années, la route du Juvénat à la rue St-Georges n'était pas entretenue. Le passage des automobiles était alors impossible.

Comme préposé à l'accueil, il recevait des mendiants qui venaient chercher un peu de nourriture. Quand leur visite avait lieu à l'heure d'un repas, ils étaient invités à la table du réfectoire. En d'autre temps, il leur préparait un lunch proprement emballé qu'ils pouvaient apporter. Frère Arthur avait le don d'accueillir ces gens avec le sourire d'un homme serviable même s'il ne recevait pas un petit merci de leur part...

La charge de sacristain faisait de lui celui qui avait la tâche de monter la crèche de Noël. Ce travail était pour lui un événement planifié. Cette crèche occupait un grand espace du chœur car il devait installer à leur place de grands personnages. Frère Arthur exploitait à fond ses talents artistiques durant les 15 ou 20 jours qui précédaient Noël afin que tout soit fin prêt pour la grande nuit. Comme cette entreprise durait, durait, on lui demandait parfois : « Frère Arthur, vous y mettez du temps à monter la crèche! Serait-ce que vous auriez des problèmes dans les déplacements du bœuf trop rétif où de l'âne qui refuse d'avancer? » Sa réponse : un sourire mystérieux qui nous faisait savoir qu'il avait tout compris mais qu'il ne voulait pas nous faire part de ses problèmes. Il tenait à s'occuper tout seul de son travail : présenter à Noël sa crèche, un produit artistique issu de son minutieux travail personnel. Et la veille du grand jour de Noël, le chef-d'œuvre du Frère Arthur brillait de mille feux, l'Enfant Jésus nous tendait les bras tandis Marie et Joseph veillaient sur lui, l'âne et le bœuf avaient pris place près de la mangeoire, les bergers avaient fait entrer beaucoup de leurs moutons, les anges étaient tous au rendez-vous et la brillante étoile de Noël nous indiquait le lieu sacré. Les anges, radieux, étaient fiers de nous présenter une large inscription illuminée : *Gloria in excelsis Deo!*

Durant le temps des fêtes de fin d'année, le Juvénat organisait une fête de famille. Frère Arthur y présentait son numéro : un long poème de Jean Narrache. Il nous débitait, tout simplement et sans geste, ce long poème écrit dans un langage pétri de simplicité. Quelle mémoire ne lui fallait-il pas pour nous livrer sans hésitation un si long récit!

Frère Arthur avait un autre talent que nous savions bien exploiter : la réparation de menus objets. C'est ainsi que la croix de mon crucifix de profession avait fini par perdre

le crâne qui figurait sous les pieds du Christ. Je lui demandai s'il pouvait effectuer une telle réparation. Deux jours plus tard, le crucifix était réparé. Et la réparation tient encore après plus de 60 ans...

Il réparait aussi comme soudeur les instruments de la fanfare que le Frère Wilfrid-Henri lui confiait. Frère Wilfrid était sûr que les réparations seraient vite faites et qu'elles seraient élégantes!

Frère Arthur avait deux centres d'intérêt qu'il mettait en valeur au profit des juvénistes : la botanique et l'astronomie. Il voulait nous apprendre à baisser un peu le regard pour le porter vers la terre et le monde des plantes; il voulait aussi que nous levions les yeux vers le ciel de nuit pour admirer les étoiles.

En été, il affichait parfois au tableau de la salle de récréation certaines plantes qu'il avait recueillies dans les environs de notre maison. Il y précisait le nom français et le nom latin. C'est alors que certains juvénistes ont commencé à s'intéresser à la botanique au point de poursuivre cette étude au scolasticat et par la suite. Je me souviens encore de plusieurs plantes que Frère Arthur allait recueillir dans les bois afin de nous les exposer au petit tableau de la salle de récréation. En voici trois qui me reviennent en mémoire après plus de 70 ans :

Taraxacum officinale – Pissenlit

Allium tricoccum – Ail des bois

Symplocarpus foetidus – Chou puant

Quant à l'astronomie, Frère Arthur était fier de nous apprendre qu'une étoile de première grandeur, bien accrochée au ciel, portait son nom : *Arcturus* de la constellation du Bouvier. Le soir, lors de la récréation, il nous indiquait parfois les principales constellations qui se promènent au-dessus de nos têtes habituellement devant notre plus grande indifférence. Alors, nous ouvrons de grands yeux! Grâce à lui, nous pouvions facilement identifier la Grande Ourse, la Petite Ourse, Cassiopée, Orion, la Pléiade, le Cygne, etc. Nous pouvions aussi localiser, grâce à ses indications,

certaines étoiles majeures : la Polaire, Bételgeuse, Sirius, et la fameuse étoile qui portait son nom : *Arcturus* du Bouvier. De plus, il fabriquait pour les juvénistes qui s'intéressaient à l'astronomie ce qu'il appelait des plans stellaires ou cherche-étoiles. À partir du papier bleu qui sert pour effectuer les plans d'architecte, il reproduisait, grâce au soleil, la carte du ciel en carton et plastique d'utilisation très facile... J'ai conservé précieusement dans mes archives personnelles celle dont il m'avait fait cadeau à Lévis en 1935.

Frère Arthur a toujours aimé la vie simple, la plus simple possible. Mais il ne marchait pas seul sur cette terre des hommes car il était celui qui aimait rendre service sans que cela paraisse. Il a appris à des centaines de jeunes à admirer ce merveilleux paysage nocturne : le ciel constellé. Je l'ai suivi très loin d'ici, mais toujours avec intérêt, sous les constellations qu'il m'avait fait connaître aux jours de jadis. Sous le ciel d'Afrique, loin des villes, j'ai admiré souvent et longuement la Croix du Sud à défaut de pouvoir apercevoir la Polaire. J'ai vu passer juste au-dessus de ma tête Orion, sa nébuleuse, les trois Rois Mages, le T de sainte Thérèse... Ces instants de délices, comme tous ceux qui nous ont fait passer de l'ignorance à la connaissance, je les garde précieusement en moi-même. Ils sont restés remplis de lumière et du souvenir exquis d'un homme simple qui m'avait invité à lever les yeux au ciel dans l'admiration des œuvres du Créateur.

UN SUISSE QUÉBÉCOIS

Placide-Louis Clavien – Frère Placide-Louis 1900-1971

Frère Placide-Louis Clavien, originaire de Suisse, a consacré 34 ans de son existence aux œuvres maristes canadiennes de 1920 à 1954. Je lui octroie avec plaisir la nationalité de Québécois avec tous les droits que cela comporte! Quand nous apprenons que ce confrère est originaire du Valais, dans les Alpes, immédiatement nous viennent en mémoire des noms de personnages célèbres de l'antiquité qui sont passés dans cette région pittoresque : Hannibal, Jules César, François d'Orléans, Bonaparte... Des martyrs ont donné leur vie jadis dans ce milieu tandis que des moines

y vivent encore depuis mille ans au service du Seigneur et des voyageurs courageux qui y empruntent ces routes en montagne. Saint Bernard de Menthon y fit ériger un monastère qui remplit toujours sa traditionnelle mission humanitaire d'hospitalité.

C'est à Miège-sur-Isère, centre important de ravitaillement, que naît Placide-Louis. Parler de ce coin du Valais c'est immédiatement faire allusion à ses pâturages, ses vergers, ses vignobles, sa culture maraîchère et ses métiers d'artisanat. Miège est aussi un centre très chrétien. C'est dans ce milieu que naît Placide le 6 octobre 1900. Tout jeune garçon, on lui confie une fonction de confiance : gardien de chèvres durant la belle saison. Le matin, il conduit un troupeau d'environ 200 chèvres dans l'alpage; le soir, il les ramène aux divers propriétaires auxquels il rend ce service. Les six mois d'hiver, Placide était écolier.

Alors que Placide n'a que 13 ans, un recruteur se présente chez les Clavien et invite ce jeune garçon à devenir Frère Mariste. Cette invitation à devenir religieux enseignant lui plaît si bien que le 25 décembre suivant cette visite, il est juvéniste à Regio Paco. Après deux ans de juvénat, séduit par cet idéal exigeant, il poursuit sa formation à San Morizio. Les formateurs ne pouvaient qu'admirer le sérieux de ce jeune homme et le soin qu'il mettait dans tout ce qu'il entreprenait.

En 1914, en visite de famille, il invite deux de ses cousins à le rejoindre chez les Maristes : ce qu'ils acceptent. Après leur formation, ils accepteront encore de le suivre vers le Canada quand, après la guerre de 1914-1918, les voyages sur mer seront redevenus possibles et que l'Institut pourra poursuivre l'envoi de religieux vers le Canada et d'autres pays. De ses deux cousins, Frère Paul-Alexis sera chez nous sous-maître du noviciat de St-Hyacinthe puis directeur d'école avant de retourner en France en 1957, tandis Frère Marie-Xavérius décédera en 1927 après une trop courte carrière de professeur.

Frère Placide a tôt fait de s'acclimater à son nouveau pays tout comme ses deux cousins. Après un bref séjour à Iberville, il fait ses débuts dans l'enseignement à Montmorency. Il en est ravi dès les premiers jours. Il s'affirme professeur-né, avec une

discipline naturelle faite de fermeté et d'entregent. Il ne tarde pas à répondre à un goût inné chez lui : l'amour du chant, surtout du grégorien, et de la direction de chorale, un goût dont il avait sans doute hérité de son père qui avait été maître-chantre à la paroisse de Miège toute sa vie adulte.

Il poursuit sa carrière en enseignant parfois dans des écoles où on lui confie des classes particulièrement difficiles, à divisions multiples, dans des communautés peu nombreuses où le travail ne manque pas.

Comme enseignant pendant six ans à Cap-St-Ignace, il est on ne peut plus estimé. À son départ de ce collège, en juillet 1930, il est l'objet d'une démonstration paroissiale peu coutumière chez nous envers un simple professeur partant. Toute la population, accompagnée des autorités religieuses et civiles, vient lui rendre hommage lors d'une soirée toute d'intimité pour lui exprimer sa grande satisfaction et sa vive reconnaissance.

En 1931, à son retour du second noviciat, on lui demande de prendre la direction de l'École St-Michel de Bellechasse. Il y passera six ans cumulant la charge de directeur et celle de professeur comme cela était courant alors dans plusieurs de nos écoles. Comme il le disait parfois, sa santé d'éléphant lui permettait de remplir cette double tâche!

Les Frères étaient enchantés de la marche de l'école de même que le président de la commission scolaire, l'inspecteur des écoles et le curé de la paroisse. Si bien que ce dernier, l'abbé Maxime Fortin, dans une lettre du 18 juin 1935, écrivait au Frère Provincial : « *J'estime que nous avons dans notre paroisse, avec les Frères de notre Collège qui le dirigent et qui y enseignent, un centre d'instruction et d'éducation qui n'a peut-être pas son supérieur dans la province... Cette année, vos Frères de St-Michel ont été incomparables et au-dessus de tout éloge...* »

La renommée de savant et de formateur émérite que s'était méritée le Frère Placide est demeurée mémorable dans la paroisse de St-Michel. Un confrère, Frère A. Corriveau, originaire de St-Michel, a livré un témoignage éloquent en ces termes : « *Sa réputation*

fut telle que depuis son départ, voilà plus de trente ans, on se rappelle encore son souvenir avec émoi dans ma parenté... »

Durant les vacances de l'année scolaire 1936-1937, alors qu'il était directeur du collège de St-Michel, j'ai eu le plaisir de connaître Frère Placide au Juvénat de Lévis car il ne tenait pas à demeurer « en chômage » à St-Michel. Je vous présente ce nouveau surveillant de 37 ans afin que vous fassiez plus ample connaissance avec lui, car notre premier surveillant nous avait parlé de lui avant qu'il prenne charge de sa fonction parmi nous. Au physique, ce nouveau surveillant était de taille moyenne mais visiblement de santé parfaite car on savait qu'il n'avait jamais connu d'indisposition, pas même de mal de dents. On notait chez lui une légère timidité naturelle alors qu'il se trouvait devant une décision délicate qu'il fallait envisager. Par ailleurs, sa détermination le faisait triompher des obstacles possibles grâce à son sens du devoir. Il possédait une étonnante capacité de travail et une force d'endurance qui émerveillait ceux qui vivaient en sa compagnie. Somme toute, nous étions devant un homme de décision revêtu de bonté et de bienveillance, un homme que tous nous admirions.

Comme juvéniste, j'ai grandement apprécié ce Frère qui s'insérait dans notre milieu le plus naturellement du monde. Il venait remplacer les surveillants afin que ces derniers prennent quelques semaines de repos. Frère Placide faisait régner dans notre milieu le même esprit de famille que les surveillants antérieurs y avaient fait s'épanouir. L'organisation des emplois, des jeux en plein air, des sorties, des pique-niques, tout se poursuivait sous sa supervision. La nuit, il assumait la surveillance d'un des deux dortoirs, si bien que nous ne voyions pas de différence dans le sérieux de notre milieu de formation entre la routine de toute l'année et la vie en vacance. Sa présence était discrète mais constante de sorte qu'il n'avait pas à sévir; ses dons naturels de sympathie et d'attention aux autres lui suffisaient pour que l'harmonie règne parmi cette centaine de jeunes.

Un jour, il avait remarqué que je marchais en boitillant... Il m'aborde pour s'enquérir de la raison de ce phénomène... Je lui ai dit que je m'étais blessé à un pied et que mon soulier rigide gênait ma marche. Après la récréation, il vient vers moi tenant en main

une paire de souliers très flexibles et sans lacets. Il me dit : « Mettez ces souliers; vous verrez que cela vous soulagera. » En effet, je pouvais marcher normalement. Après une dizaine de jours, ma plaie était selon moi suffisamment guérie, je voulus lui remettre ses souliers. « Non, dit-il. Gardez-les. »

En février 1937, je reçois un prix de 2\$ pour ma participation à une activité concernant la langue française, une pièce que les juvénistes avaient présentée à l'École de Lévis. Je demandai au Frère Maître des Novices de faire parvenir ce montant au Frère Placide avec une lettre que je lui tendais. Je le remerciais pour sa délicatesse envers moi en me passant ses souliers lors de ma blessure au pied. Il accusa réception de ma lettre et des bons sentiments qu'elle exprimait et me retournait l'argent... J'en ai conclu ceci : si un verre d'eau donné à un nécessiteux ne reste pas sans récompense, une paire de souliers donnée à un boiteux ne doit pas non plus demeurer sans récompense!

Après St- Michel, Frère Placide est nommé directeur à Lambert-Closse, une de nos écoles de Montréal. Il arrivait dans un monde bien différent de celui de St-Michel. Il eut vite fait de noter l'esprit fraternel qui régnait dans cette communauté : boutades, taquineries du meilleur aloi, caricatures évocatrices d'exploits joyeux et humoristiques... rien ne manquait à ce menu qu'on appelle le bon esprit. Il eut vite fait de se départir de sa timidité naturelle qu'il avait peine à dissimuler et il entra dans le jeu. Sa physionomie épanouie, son sourire facile et quelques bonnes plaisanteries de sa part eurent vite fait de rassurer les Frères de la communauté sur son ouverture d'esprit et son désir de répandre la joie autour de lui. Un Frère de sa communauté lui rend ce superbe témoignage : « *Les anciens de Lambert-Closse, professeurs et élèves, se souviennent sans doute des dix minutes d'orientation de la rentrée le matin : c'était le sommet de la journée. C'est alors que le Frère Placide se révélait à nos yeux tel qu'il a toujours été : un éducateur compétent, un apôtre de la jeunesse, un homme qui ne transigeait jamais avec les principes!* »

Après 5 ans, il quitta Lambert-Closse pour diriger l'école de Val-Brillant. Il se trouva dans un milieu qui ressemblait à celui de St-Michel, ce milieu qu'il avait bien aimé. Il

était directeur tout en étant enseignant et responsable des divers mouvements de telles écoles : Croisade eucharistique, JEC, chorale, sports, etc.

Frère Placide avait conservé dans ce milieu le même dynamisme qui l'animait à Montréal et à St-Michel. Un événement regrettable vint assombrir le paysage... Un dimanche, vers treize heures et demie, une partie de hockey avait été organisée : rencontre des élèves de Val-Brillant et ceux d'un village voisin à la demande de ses visiteurs. Tout se passa bien.

Le dimanche suivant, le curé, lors de son sermon et de son prône, parle de l'influence néfaste d'un métèque qui vient bousculer l'horaire habituel du dimanche paroissial à l'heure des vêpres empêchant des jeunes et les autres fidèles d'assister à ce très important office religieux...

Comme le curé avait fait son cours classique, il importe de définir ici, pour nous, un mot rare – métèque – qu'il avait employé à l'adresse du directeur. Larousse définit ainsi le mot métèque, au sens péjoratif, comme le curé l'avait employé : « *Étranger établi dans un pays et dont le comportement est jugé défavorablement.* »

Le collège fonctionnait bien, la chorale aussi, les servants de messes aussi et les autres mouvements apostoliques aussi. Mais l'absence de certains élèves et de quelques Frères aux vêpres un dimanche durant l'année était montée en épingle. Frère Placide estimait à juste titre que la descente du curé ne méritait pas de réponse de sa part. Très poli, il s'est montré au-dessus de ces remarques publiques désobligeantes. Une telle attaque ne grandit jamais celui qui la formule quelle que soit la qualité de celui qui est ainsi visé.

En 1943, alors membre de la nouvelle Province de Lévis, Frère Placide devenait professeur au Juvénat de Lévis, un milieu où il a donné toute sa mesure. Il y demeura 6 ans.

En 1949, la Province de Lévis ouvre son propre noviciat. Frère Placide est nommé maître des novices. Il mesurait fort bien l'importance de cette étape dans la formation des jeunes aspirants à la vie mariste. Lors de journées de ressourcement, il fixe quatre objectifs concernant sa fonction. Les voici :

- 1- Viser un objectif clair : que ces aspirants acquièrent une piété éclairée, virile, soutenue, de plus en plus personnelle.
- 2- Faire de la vie commune un idéal jamais négligé : c'est le rappel incessant au renoncement sur bien des points.
- 3- Travailler sans cesse à ériger chez eux une réelle maîtrise d'eux-mêmes dans tout le quotidien : le retour sur eux-mêmes, à l'examen du soir, est souvent accompagné de satisfaction volontaire, voire de sanctions d'en haut.
- 4- Affirmer de mieux en mieux sa personnalité dans la maîtrise de soi-même et en privilégiant l'habitude d'agir pour des motifs surnaturels.

En 1953, il est appelé à St-Paul-Trois-Châteaux pour devenir assistant directeur du second noviciat. Une tâche délicate qu'il remplit à la satisfaction du directeur, Frère Fernando Luis, Espagnol. Un de ses rôles : assurer la bonne entente parmi les seconds novices qui provenaient de dizaines de pays différents, entente entre eux et avec l'équipe dirigeante.

En 1957, alors que j'étais en route pour le second noviciat de St-Quentin-Fallavier, je suis arrêté deux jours à St-Paul car je tenais à saluer le Frère Placide. J'ai eu le plaisir de lui donner quelques nouvelles des Frères de la Province de Lévis et surtout de lui rappeler quelques souvenirs de son expérience dans nos diverses maisons du Québec. J'ai fait quelques visites inoubliables en sa compagnie : la chapelle Sainte-Juste, la route romaine assez bien conservée que nous devions traverser pour y accéder, une carrière dans la montagne d'une pierre très facile à tailler mais qui durcit quand exposée au soleil et aux intempéries. Cette pierre a servi à édifier des milliers de demeures à Lyon et dans les environs.

Mais la visite la plus marquante, la plus impressionnante, la plus agréable que m'a ménagée Frère Placide fut celle que j'ai faite avec lui et les confrères de la session de

spiritualité chez les Disciples de l'Arche de Joseph-Jean Lanza Del Vasto, près de St-Paul-Trois-Châteaux. Lanza Del Vasto, poète, philosophe, écrivain prolifique m'était connu par ses nombreux livres, par son engagement à la non-violence à l'école de Gandhi. En Inde, il a vécu quelque temps avec le Mahatma qui lui avait donné un nouveau nom : Shantidas (Serviteur de Paix). Lanza del Vasto a fondé l'Ordre de l'Arche en France en 1948, de concert avec Simone Gébelin, son épouse, spécialiste du chant grégorien et modal, musicienne chevronnée à la voix extraordinaire d'un jeune garçon de manécanterie. Comme le fondateur est absent ce jour-là, c'est Chanterelle, surnom que Lanza a donné à son épouse, qui nous reçoit et nous expose les buts et principaux règlements de l'association qu'ils ont fondée à eux deux. Elle nous tend gentiment des exemplaires du prospectus de l'Ordre qui vient de sortir de leur propre imprimerie artisanale sur un papier de leur fabrication. Ce document préconise une vie laborieuse en autarcie dans un climat de non-violence refusant la facilité, la commodité, le luxe et les biens de ce monde. Un document que je conserve avec respect dans mes archives personnelles. Comme c'est vendredi aujourd'hui, les disciples passent la journée entière en silence, aux travaux des champs habituels comme à la maison. Seuls le fondateur et Chanterelle peuvent accueillir les visiteurs le vendredi. Justement, un couple français, en recherche de vie intérieure, est venu rencontrer les fondateurs pour étudier la possibilité de se joindre à ce groupe de pacifistes en recherche d'une profonde vie spirituelle. Les Disciples de l'Arche sont de diverses religions, mènent la vie commune et émettent sept vœux : Service et Travail, Obéissance, Responsabilité et Coresponsabilité, Simplification, Purification, Véracité, Non-violence. Dans leur salle de prière sans meuble, ils prient ensemble assis à même le sol sur des nattes étendues sur un plancher de bois naturel.

Une curiosité située près des domaines de ces Disciples de l'Arche : de nombreux abris de troglodytes percés dans les flancs de la montagne voisine et qui vivent là au grand air, devant le spectacle pacifiant de la nature grandiose qui s'offre à eux à leurs pieds, vers les maisons et les usines des hommes.

Parvenu à la soixantaine, Frère Placide enseigne maintenant à St-Gingolph, une localité du Valais où les Frères Maristes dirigent un collège. À cet âge, il paraît encore

jeune et est demeuré très alerte. Il met alors ses forces et sa riche expérience au service de ce district suisse en pleine organisation. Parvenu à 71 ans, une semaine avant sa mort, il assure encore onze heures de cours par semaine, avec préparation et corrections, en plus de cent petits services : vente des articles scolaires, propreté d'un secteur de la résidence, tenue des Annales du Collège, participation à la Semaine des Vocations...

Mi-février 1971, il est hospitalisé. Quelques jours avant d'être hospitalisé, il vécut une période de profond découragement, même de désarroi. Mais, quelques jours plus tard, à son directeur qui lui rend visite, il tient à confier ses sentiments du moment : « **Oh! Que je suis heureux! Que je suis content maintenant! La paix est complètement retrouvée. Je pars content et j'ai pleine confiance en Dieu et en la Sainte Vierge; il semble que je n'ai jamais été aussi heureux qu'aujourd'hui! »**

Ce furent les dernières paroles d'un éducateur religieux qui avait travaillé avec son cœur d'apôtre dans trois pays : Canada, France, Suisse.

LE FRÈRE CAPABLE

Firmin Aubut – Frère Firmin-Marie 1925-2004

La liste des compétences du Frère Firmin, missionnaire en Afrique, serait trop longue à établir. Je vais au moins la commencer ici : professeur de diverses matières, directeur d'école, architecte, constructeur de bâtiments, fabricant de parpaings, ferrailleur, chauffeur de voiture, de camion, de tracteur, de bélier mécanique, aviateur, électricien, comptable, homme d'affaires, supérieur de communauté, plombier, optométriste, dentiste, horloger, technicien en réparation de dactylographes, puisatier, mécanicien généraliste, etc., etc. Nous avons là un homme polyvalent!

Parlons d'abord du puisatier, car au Cameroun il y a un dicton populaire : L'eau, c'est la vie. À Nkolmébanga, les Sœurs de St-Paul-de-Chartres, responsables du dispensaire de la mission St-Matthieu de Nkolmébanga, voulaient améliorer leur alimentation en eau pour elles et pour leurs malades. Elles firent appel au Frère Firmin, puisatier. Avant

de contacter le Frère Firmin, elles avaient fait creuser derrière leur résidence un puits de plus de 15 mètres de profondeur... sans trouver une seule goutte d'eau. Le Frère Firmin apprend cela et rencontre Sœur Louis-Gonzague, une missionnaire vietnamienne; il s'offre à trouver de l'eau pour le dispensaire. En contrebas du dispensaire, sur les terrains de la mission, il fit creuser un puits qui donna une eau blanchâtre au tout début, mais, avec les années, cette eau finit par devenir de plus en plus limpide. Il fit aménager une tranchée pour amener l'eau jusqu'au dispensaire et à la communauté. Une pompe électrique assure encore l'eau à ce dispensaire en toute saison. Il fit aussi aménager les environs du puits pour en assurer la protection. Et les Sœurs ont trouvé une vieille femme des environs comme responsable du puits, car, dans ce pays, un puits doit toujours se placer sous la protection d'une vieille femme. Elle en assure avec grand soin la propreté en tout temps.

Si un verre d'eau donné à celui qui a soif mérite une récompense, Frère Firmin aura ainsi donné, pour son compte, des milliers de verres d'eau à des malades assoiffés... et aux Sœurs infirmières responsables du dispensaire.

Toujours dans le domaine de l'eau. Une année, il avait voulu aider quelques voisins du collège qui extrayaient péniblement l'eau de leurs puits. Il avait obtenu d'un organisme canadien 5 ou 6 pompes aspirantes-foulantes. Il en fit la distribution gratuite et aida à leur installation correcte.

Le Frère Capable, universellement connu au Cameroun, connaît presque toutes les routes du Cameroun pour les avoir parcourues au cours de toutes les saisons pour remplir son rôle depuis son arrivée dans ce pays : les relations extérieures. Qui dit relations extérieures d'un homme d'affaire dit forcément déplacements pour effectuer ces rencontres. Et quand on connaît les routes du Cameroun, on comprend qu'une voiture ne pouvait durer plus que 3 ou 4 ans. Entre Yaoundé et Nkolmébanga, il y a 75 km. Entre Akono et Yaoundé, 75 km. Des kilomètres à parcourir de jour, de nuit, en saison sèche, en saison des pluies, dans une voiture ou dans le car du collège plein de matériel divers... Et chaque semaine amenait ses déplacements obligés pour les services du Collège Bullier.

À la demande du Frère Firmin, il a été décidé que la communauté louerait en permanence une chambre à **La Source**, à Yaoundé, afin que le Frère Firmin ou celui qui fait des commissions puisse y stocker des effets et, au besoin, y passer la nuit. Cette même chambre servait à un professeur, lors des corrections d'examens officiels, des sessions qui pouvaient durer près de deux semaines.

Ainsi, les voyages de nuit étaient réduits, car ils sont toujours dangereux. Une panne sur une route peu fréquentée, une tornade qui renverse un arbre ou qui rend les routes glissantes et durant laquelle les cars ne peuvent circuler, la route étant barrée jusqu'à ce qu'elle soit sèche... Il est arrivé parfois au Frère Firmin de devoir s'arrêter le long de la route alors que le sommeil le gagnait... Après un somme, il se remettait en marche pour arriver aux petites heures au collège. Il convient de rendre ici hommage au cuisinier Ayissi Gilbert qui, avant de rentrer chez lui à Mvom-Nnam attendait le retour du Frère Firmin parfois jusqu'à 22 heures pour lui servir un souper chaud et lui tenir compagnie alors que tous les Frères dormaient. Cependant, la voiture, à son retour, réveillait le supérieur qui ne dormait que sur une oreille, tellement les routes sont peu sûres la nuit, surtout en saison des pluies.

Parfois, les routes en mauvais état, pleines de fondrières mal réparées ou pas réparées, obligeaient le Frère Firmin à revenir sur ses pas pour employer une autre série de chemins. Les routes d'Obala, de Mbazoa, d'Ézezam, de Ngoksa, du Pélican... il les connaissait toutes par cœur. Il lui arrivait même de partir vers le nord pour finalement se diriger vers le sud, direction vers laquelle il allait...

Et les contrôles de gendarmerie, il les connaissait fort bien. Une fois intercepté, il sortait poliment ses papiers, avec un sourire, les exhibait sans problème et saluait même :

- Bonjour; monsieur le gendarme. Je vous félicite. Vous faites votre devoir. Voici mes pièces afférentes.

Peu après une tentative ratée de coup d'état, tous les Frères de Saa se rendaient à Akono. Le long de la route, nous avons été arrêtés 5 fois pour des contrôles d'identité. Un gendarme, sans doute nouveau dans le métier de contrôleur, avait demandé nos

certificats de santé. Le Frère Firmin fournit poliment les précisions à ce sujet. Nous étions en règle car nous avions avec nous la carte d'identité nationale et notre passeport.

Un jour, il est intercepté par une femme gendarme qui patrouillait avec un autre gendarme. La femme lui dit sèchement :

- Monsieur, vous êtes en infraction.
- Bonjour, madame. Je suis le Frère Firmin, directeur du collège Bullier, le plus beau collège de la Lékié.
- Ah oui! Pas de baratin! Avec moi, ça ne marche pas! S'il vous plaît, vos papiers afférents.

Après un instant d'inspection des papiers :

- C'est 2 000 fcfa de frais de contravention. À payer sur-le-champ.

En 1960, avant de partir pour le Congo-Brazza, le Frère Firmin a suivi des cours de pilotage, car il pensait pouvoir être utile à M^{gr} Verhille qui devait alors recevoir en cadeau un petit avion de bienfaiteurs de Rome. Il a reçu effectivement ce cadeau. Le Père Joly, spiritain, était le pilote attitré de M^{gr} Verhille après que ce dernier eut renoncé à piloter lui-même après une tentative qui avait fini en catastrophe... Si Frère Firmin a pu piloter l'avion de cet évêque ce n'est que rarement car son vrai travail était au collège.

Frère Firmin avait suivi ses cours de pilotage de Cessna à l'aéro-club de St-Hubert près de Montréal et de celui de l'Ancienne Lorette, près de Québec. Il avait donc ses ailes... et s'en servait comme délasserment sportif. Il faisait partie de l'Aéro-club de Yaoundé, mais il n'a jamais atterri dans une mission au Cameroun car, il n'y avait rien de prévu au sol dans les missions comme infrastructures pour un tel service aérien.

Il lui est arrivé parfois de venir nous saluer, à Nkolmébanga, du haut des airs peu avant la rentrée scolaire du midi... Il survolait le campus, la mission et arrêta parfois son moteur en plein vol... pour simuler une panne. Il planait assez bas de sorte qu'on

pouvait facilement l'apercevoir aux commandes, volant en silence au-dessus de nos palmiers... Ce qui avait le don d'énerver nos élèves juste avant la rentrée...

Au Cameroun, il a parlé, à l'occasion, de cours de pilotage d'hélicoptère qu'il aurait bien aimé suivre un jour pour devenir, qui sait, pilote pour les évêques du Cameroun qui, dans leurs déplacements fréquents, n'auraient plus à se sentir limités par les mauvaises routes et les voyages qui exigent des heures et des jours quand ils pourraient les faire souvent en un rien de temps.

Une aventure lui est arrivée. Un jour, il se rend à l'Aéro-Club de Yaoundé pour une courte visite et laisse sur le siège de la voiture non fermée à clef son « livre de bord »... Un voleur l'a trouvé intéressant, sans doute, et l'a subtilisé durant les quelques minutes d'absence du propriétaire.

Quand il eut atteint 50 ans, nous lui avons dit qu'après 50 ans, les pilotes ne volaient plus, par prudence, car ils sont trop vieux! Mais notre argument inventé... ne l'a pas ébranlé : il a conservé ses ailes... et s'en servaient occasionnellement en soutenant que s'il ne faisait pas un certain nombre d'heures de vol par année, il n'aurait plus le droit de voler... d'après « les règlements internationaux » et qu'il lui fallait conserver ses réflexes de pilote. Nous, nous préférons « les règlements de la prudence humaine » devant le ralentissement des réflexes que l'âge cause! Les règlements internationaux ont gagné!

Parlons maintenant de l'homme d'affaires. Comme responsable du collège, il devait souvent s'occuper d'affaires financières, des affaires souvent délicates.

Dire que le Frère Firmin avait le sens des affaires, c'est affirmer ce que tous ceux qui l'ont connu un peu savent fort bien et depuis longtemps.

Je ne donnerai ici que quelques exemples vécus de son sens des affaires.

Un élève avait subi une blessure qui le rendit boiteux. Il vint me demander s'il pouvait se faire examiner par un médecin. Comme les élèves du collège étaient assurés, je lui fis un écrit demandant à un docteur d'examiner cet étudiant.

Le docteur l'examina. Et il décida de lui-même de l'hospitaliser dans une clinique privée et de l'opérer. Ce qui dépassait la demande que je lui avais faite. Et, après un mois ou deux, il me fit parvenir la facture : 1 250 000 FCFA (environ 5 000 \$). Une facture salée que je gardai... Ce chirurgien vint de Yaoundé me visiter en me disant que, tout en venant visiter ses parents du coin, il venait me saluer... Il me demanda quand nous paierions sa facture et il ajouta : « J'ai utilisé mes propres broches pour pratiquer l'opération! » Je lui ai répondu que nous verrions à tout cela.

J'ai confié ce problème délicat au Frère Firmin qui se rendit à Douala, directement auprès du siège social de la Société d'Assurance qui régla... le cas avec le médecin. Il n'en coûtait que 75 FCFA pour assurer chaque élève!

Lors d'une de mes visites au Cameroun, je me suis rendu avec lui, à Yaoundé, chez un vendeur de tracteurs. Frère Firmin avait l'autorisation d'effectuer un tel achat pour un maximum de 6 millions de FCFA. Chez le vendeur, il me dit discrètement :

- Mon Frère, laissez-moi faire tout seul pour cet achat. Je vous en prie. Je veux être seul pour la discussion ... Je serai plus à l'aise...
- D'accord.

C'est qu'un témoin l'aurait gêné dans sa stratégie et aurait comme bloqué ses démarches. Pourquoi? C'est que Frère Firmin avait un sens aigu des affaires et des techniques spéciales... Il savait aussi que le premier prix de vente n'est jamais le vrai prix... Alors, il demande le prix de tel objet, de telle marque... Et il note, puis il discute...

Comment tout cela s'est-il passé? Voici comment je le soupçonne grâce à mon intuition :

- Monsieur. Il me faut absolument un tracteur, tel tracteur, celui qui est là ferait l'affaire, je pense. Vous savez, c'est pour un nouveau collègue de brousse, à petit budget... Un collègue pauvre. Ce serait très nécessaire. Pouvez-vous faire mieux que le prix dont vous m'avez parlé?

Le vendeur baisse. Frère Firmin écrit le nouveau prix.

- Mais, Monsieur, il faudrait aussi avec cela une grande remorque : nous avons à charroyer du sable pour une construction. Votre prix? Est-ce le meilleur? Et il faudrait aussi une pelle en avant, pour charger le sable, la terre. Votre prix? Il note. Et nous avons un immense gazon que nous voulons bien entretenir : il faut un gyrobroyeur. Votre prix? Il note...

Il me raconte la procédure qu'il a employée et me dit que le prix total autorisé, c'était bien 6 000 000 FCFA. Mais que, pour tous ces achats, ce serait un peu plus élevé, pas mal plus élevé...

Je savais fort bien que je serais le personnage suivant à être sollicité en faveur d'un pauvre collègue de brousse... un collègue de mission...

- Pouvez-vous faire quelque chose?
- Je vais voir si j'ai carte blanche pour un tel dépassement de prix... Donnez-moi le prix total... Mais là, le prix final! J'examine... Je pense que, dans les circonstances, mes attributions me permettent d'autoriser ces achats.

Je crois que, si nous avons été seuls, il m'aurait donné l'accolade! Et peut-être une deuxième, celle-là de la part du pauvre collègue de brousse!

Et il restait la livraison de tout cela, le transport... à faire mettre aux frais du vendeur, bien sûr, après discussion encore!

Évidemment, par la suite, les vendeurs auxquels il aurait de nouveau recours auraient appris à connaître cet acheteur africain spécial qui sait fort bien que si vous acceptez le

prix marqué au marché du coin, vous êtes un beau naïf : le prix marqué, c'est toujours un prix de départ : le vrai prix viendra après une discussion serrée...

Et les vrais hommes d'affaires – j'en ai eu la preuve cette fois-là – savent fort bien discuter du prix selon une stratégie.

Cet homme d'affaires recevait aussi beaucoup... d'affaires. Un jour, Frère Firmin arrive au collègue Bullier avec... un cadeau. Il avait accepté... un chien de la part d'un membre de l'Ambassade canadienne qui rentrait au pays et qui voulait donner son chien Muffin sous la stricte recommandation qu'il soit bien traité. Frère Firmin fait le voyage de Yaoundé avec ce nouveau chien, il l'attache sous la véranda. C'était un chien doux qui limitait au minimum ses aboiements. Et qui accueillait tout le monde dans la douceur. Donc, comme chien de garde : nul. Le cuisinier avait reçu un ordre clair du Frère Firmin :

- Gilbert, il faut bien nourrir notre chien. J'en suis responsable! D'accord?
- Oui, patron.

Un matin, Muffin se détache et vient rejoindre les Frères à l'église durant la messe. Mais, à l'église, les chiens ne sont pas admis! Frère Firmin lui refuse d'entrer et le chasse vers la maison en lui disant : « Va-t'en, Muffin! » Mais le chien lui tient tête et lui montre toutes ses dents! Le chien riait bien des menaces du Frère Firmin! C'est qu'il avait été dressé... Quand on lui disait : « Ris, Muffin », il esquissait un large sourire en montrant toutes ses dents. Ce chien doux mettait un peu de couleur et de joie souriante dans le paysage de notre campus et était vite devenu l'ami de tous les jeunes car il circulait comme il voulait puisqu'il avait découvert le truc de tirer sur sa chaîne en reculant, et le collier sautait!

Frère Firmin, homme d'affaires, savait aussi devenir bénévole. Il réglait par lui-même certains problèmes de voirie. Il devait réparer, comme il se doit, les chemins du collègue. Mais les chemins qui y mènent, surtout le tronçon de Nkolassi qui conduit à l'église St-Matthieu devenait parfois impraticable durant la saison des pluies et nous risquions d'y enliser nos voitures et même de les briser. Alors, au volant du tracteur du collègue, il

bouchait les ventres de bœuf, creusait quelques rigoles pour égoutter le chemin, décapait parfois la carapace latéritique qui conduit au terrain planche de la cour de l'église. C'était sa façon à lui de procéder à de **l'investissement humain** : c'est ainsi qu'on nomme le travail bénévole de propreté que tous les élèves des écoles et collèges du Cameroun effectuent lors de la fête de la jeunesse et de la fête nationale.

Au régime de la joie

François-Xavier Bouchard – Frère François-d'Assise 1905-1971

Un confrère portait un nom illustré déjà par un grand saint, le saint de la joie et de la pauvreté : François d'Assise. Comme son saint patron, il fut un homme joyeux et aussi un priant, car l'un n'empêche par l'autre! Il aimait rire et faire rire à l'époque où je l'ai connu, les années 1940 durant lesquelles, pendant deux ou trois ans, nous étions dans la même communauté.

Un jour, il apprit par un parent qui avait fait la généalogie de sa famille que ses ancêtres étaient du Perche. Et il allait tout fier en proclamant à tue-tête : « Je suis un Percheron! Whiggnan! » Et il y allait d'une solide ruade! Il était fier de cette race supérieure de chevaux qu'il connaissait bien, par ailleurs. Des fiers chevaux de trait, qui tiraient franc la charrue et les voitures de nos cultivateurs canadiens. Résistants au climat si dur de nos hivers, ils savaient aussi travailler lors des lourdes chaleurs de la période de la moisson. Frère d'Assise – c'est le nom condensé qu'on lui donnait amicalement souvent! – affichait fièrement dans sa cellule l'image d'une de ces fières bêtes, une bête d'une race noble des chevaux.

À table, il savait conter de ces histoires désopilantes qui mettent les conversions en train et invitent à des relances de qualité. Mais on finit par remarquer que son répertoire était plutôt limité et que les mêmes histoires revenaient trop souvent. Je me souviens d'une de ses historiettes. « Un pêcheur s'en va à la pêche. Il lance sa ligne : crac, un poisson. Il relance sa religne : ricrac, un ripoisson. »

La première fois qu'on entend cette histoire, elle est drôle à cause sans doute de l'apparition de trois nouveaux mots de bonne création selon les linguistes chevronnée. Mais quand on l'entend pour la troisième ou la quatrième fois, elle est moins drôle et on peut se dispenser de rire... Alors, quelqu'un a dit au Frère d'Assise : « Nous allons faire un marché. Numérotez donc vos dix histoires. Contentez-vous d'en dire le numéro, et nous rirons... » Ce confrère voulait sauver du temps : *Time is money!* Le marché ne lui plaisait pas au Frère François et il relégua soigneusement ses dix histoires dans sa mémoire pour usage futur, lors de la prochaine affectation, car, comme tous les Frères d'alors, il était souvent muté.

Vers Noël, un confrère malicieux lui fit parvenir une carte de bons souhaits comme venant de la part d'un de ses élèves, une cravate, comme on disait dans le langage codé pour parler d'un élève particulièrement bien vu du professeur... La carte était toute simple, mais expressive : un beau chat noir avec son message : « Miaou! Bonne année! » Lors d'une promenade avec des confrères dans les environs du collège, cet élève dont le nom latin était Marcus Latus, en français moderne Marc Côté (!), croisa le groupe. Frère d'Assise, pour faire allusion à la carte originale qu'il avait reçue portant sa signature, lui servit un Miaou sonore et bien articulé! Évidemment, cet élève se montra fort étonné que son professeur lui parle chat... Il se contenta de sourire et... de poursuivre sa route en se demandant ce qui avait bien pu arriver à son professeur. La nouvelle fit le tour de la communauté et les Frères se disaient fort étonnés qu'un percheron en vienne à miauler au lieu de hennir comme tous ceux de sa noble race! Il y a de ces mues tout à fait inexplicables! Quand il apprit la supercherie, il s'est rendu compte de la profondeur de la malice des hommes...

Frère d'Assise avait pris l'habitude d'utiliser un certain encens... Il recevait sa provision de pétun deux fois par année. Il devait donc faire durer six mois chaque réserve. Quand un colis arrivait, le Frère Directeur, pour lui faire plaisir(!) le posait bien visible sur le bureau du destinataire, à la salle d'étude. À la récréation suivante ou au repas, il se trouvait toujours quelqu'un pour lui dire : « Frère d'Assise, le colis que vous avez reçu ce matin dégageait un certain parfum subtil, un arôme supérieur. Serait-ce du Parfum d'Italie, du Rose Quesnel ou du Old Chum? Que pouvait-il donc y avoir là-dedans? »

La réponse était silencieuse mais la mine du propriétaire nous faisait voir que ce n'était pas là une question à poser... Allons! Un peu de discrétion, s'il vous plaît!

Frère d'Assise, vous nous laissez le souvenir d'un bon vivant. Vous saviez si bien prendre la vie du bon côté car, grâce à vos réparties pleines d'esprit, vous agrémentiez la vie des hommes qui faisaient route avec vous au service de la jeunesse dans l'exercice d'un métier exigeant.

AU SERVICE DES ORPHELINS

Paul Rochette – Frère Paul 1914-1998

Frère Paul Rochette fut d'abord, avec ses deux frères, Joseph et Gérard, membre d'un Institut voué au service des orphelins en coopération avec ses confrères dans les travaux nombreux, effacés et, souvent, bien humbles : les Frères Ouvriers de St-François-Régis. Ces années-là de la vie du Frère Paul furent bourrées de petites choses, « ces petites choses qui n'ont l'air de rien, mais qui donnent la paix. Comme les fleurs des champs, on les croit sans parfum, et toutes ensemble, elles embaument. » (Gandhi) Ici, comme la remarque de Mère Térésa tombe à pic : « Il est tant de petites choses qui sont si petites qu'une multitude de gens les oublie... »

Frère Paul vivait sous l'éclairage de la devise de son Institut : *Ama et labora*. Même Mariste, après 1959, son attitude devant le service par amour du prochain et son service dans le travail ne se modifia pas. Pendant les années de son appartenance aux Frères Ouvriers de St-François Régis, il s'était voué au travail pour les orphelins, même s'il ne passait pas beaucoup de temps avec eux, en raison de ses longs travaux sur la ferme. C'est tout de même à leur éducation et à leur profit qu'il s'était consacré dès son entrée en religion. Il pouvait vivre, avec ses confrères, les sentiments si profonds que la chanson d'Yves Duteil nous rappelle de façon progressivement évocatrice :

Prendre un enfant par la main.....

Prendre un enfant par le cœur.....

Prendre un enfant pour le sien.....

La progression dans l'engagement envers les orphelins, dans la proximité, dans le don de soi, dans tout son être est touchante...

Cet amour de l'enfant orphelin prenait place tout à côté de son amour pour les confrères qui partageaient avec lui le même idéal et la même cause. Ici s'applique tout à fait la devise de l'Institut : « *Ama et labora.* »

Et comme preuve de cet « *Ama* » s'impose le « *labora* », comme preuve que tout s'adresse en dernière analyse à Dieu à travers l'enfant orphelin et les autres prochains.

Faisons appel à ce témoignage d'un confrère pour nous parler un peu de la somme de travail que le Frère Paul a dû abattre :

Frère Paul, à Vauvert, alors qu'il n'était que profès annuel, dirigeait la ferme, entre 1932 et 1938. C'est vous dire que la communauté avait déjà une grande confiance en lui. Diriger la ferme alors voulait dire aussi s'occuper du bois à transporter pour la chaufferie. Ce n'était pas une mince affaire car il fallait 500 voyages de bois pour assurer le chauffage des deux grandes maisons.

Riche de cette expérience, Frère Paul put suivre durant deux ans des cours à l'École d'Agriculture des Pères Trappistes d'Oka, en 1944 et 1945. Il sut profiter pleinement de cette formation qui pourra vous paraître tardive. Néanmoins, l'expérience pratique qu'il avait commencé à prendre dans sa famille et plus tard à Vauvert lui servit énormément lors de ses études.

Comme responsable de la ferme, Frère Paul participa activement aux installations du rang St-Louis. La grande remise, transportée ici en pièces détachées, fut remontée pour abriter les instruments aratoires. À l'étage, l'avoine était conservée tandis qu'une section servait de boutique à fer pour procéder aux installations de tuyaux en métal alors très utilisés sur une ferme.

Un autre gros chantier attendait Frère Paul : la construction de la grange-étable pouvant recevoir 60 bêtes à cornes. Ce bâtiment fut construit selon les plans du gouvernement fédéral et constitue encore, Chemin du Plateau, un édifice imposant qui suscite l'admiration des connaisseurs. Sa construction s'imposait et fit vite oublier au Frère Paul la précarité de la grange Gilbert qui fut la première étable utilisée par les Frères lors de leur arrivée au Rang St-Louis.

De plus, la résidence des Frères fut aménagée en même temps que la première remise pour assurer les services essentiels : cuisine, boulangerie, chapelle, salles de rencontres, buanderie, chambres des Frères.

L'orphelinat, un bâtiment de 125 x 35 pieds, à deux étages, fut construit pour pouvoir recevoir 50 jeunes. On songeait aussi à des plans d'agrandissement pour pouvoir, un jour, abriter un groupe de 250 à 300 jeunes. Comme vous le notez, on envisageait l'avenir avec optimisme.

Toutes ces constructions, en plus de l'achat des terres, exigeaient de forts capitaux, pour l'époque. Ici encore, l'aide ne manque pas de la part de bienfaiteurs, grâce aux \$18 000 – notez ici la profonde « générosité » d'une de ces sociétés qui veulent mettre en valeur « nos richesses hydrauliques » mais à leur profit! – reçus en dédommagement de la Compagnie qui avait exhausé les eaux du lac St-Jean, inondant ainsi les meilleures terres des Frères, à Vauvert, comme celles, par ailleurs, de centaines de cultivateurs.

Ici encore, comme à Vauvert, l'aide ne manqua pas. Il faut souligner l'aide très généreuse que les Chevaliers de Colomb de Chicoutimi et des environs assurèrent durant toute l'existence de l'Orphelinat. L'enseignement donné était du niveau primaire, mais, les dernières années, l'enseignement finissait en 9^e année.

Après avoir été maître de salle durant un an, en 1945, Frère Paul revint vite à ses travaux sur la ferme, domaine dans lequel ses services étaient requis avant tout, et pour lequel il était vraiment préparé.

La situation de la communauté devenait, avec les années, de plus en plus aléatoire. Ce n'est pas le lieu ici de faire une analyse des causes qui poussèrent les autorités religieuses à préconiser l'union extinctive avec une autre communauté. Signalons cependant que le manque de vocations pour assurer la relève, la suppression des orphelinats par le Gouvernement du Québec – ce qui enlevait à cet Institut une importante raison d'être – le vieillissement de la communauté. À tout cela, il faut ajouter des problèmes financiers sérieux, malgré les activités des Frères : quota laitier, production de légumes, certaines années plus de 20 000 choux, production de miel, jusqu'à 8 500 livres pour 130 ruches...

M^{gr} Marius Paré, évêque de Chicoutimi proposa cette union aux Frères de St-François Régis, d'abord, puis aux Frères Maristes, Province de Lévis. La solution impliquant une fusion avec un autre Institut similaire avait sans doute été envisagée en premier lieu par les Frères eux-mêmes. Frère Lorenzo, provincial, soumit la question au conseil provincial. Après étude de la proposition, le conseil provincial accepta après avoir référé le projet au conseil général, à Rome, lequel conseil avait donné un avis favorable, compte tenu des circonstances. Monseigneur rencontra personnellement chacun des Frères de cet Institut vivant au Canada, leur laissant la possibilité de choisir entre deux options : se retirer ou s'intégrer aux Frères Maristes. Frère Paul et 14 autres de ses confrères acceptèrent la proposition de l'union avec les Frères Maristes. Pour Frère Paul, alors âgé de 45 ans, comme pour ses confrères, ce fut un moment de grave décision. Mais aussi, il faut le souligner ici, un moment de joie et de paix pour tous les Frères car l'union extinctive se faisait comme un soulagement devant l'incertitude de l'avenir. Une photo rappelle cet événement heureux du 21 novembre 1959.

Il me fait plaisir de rappeler ici que parmi les nouveaux Maristes figurait le Frère Jules Soulier, ancien Supérieur général. Ce dernier avait fréquenté le Juvénat de l'Hermitage

et avait été écarté à cause de sa faible santé. Il était particulièrement heureux de rentrer dans l'Institut auquel il avait tout d'abord rêvé d'appartenir.

Frère Paul put dès lors poursuivre, en enfant de la famille, le travail qu'il avait entrepris ici depuis sa venue en 1938, comme il avait toujours fait. En homme de parole, il resta religieux; en homme de service, il poursuivit sa tâche avec le même élan, le même courage, le même dévouement.

On se souvient de l'importance que le Père Champagnat accordait à l'amour du travail, lui « qui mettait la main à tout. Construire un mur avec les maçons, un galandage avec les plâtriers, confectionner un meuble, poser un plancher avec les menuisiers, extraire des pierres avec les carriers, cultiver un jardin, défricher un champ, transporter des pierres, du fumier, tout lui était égal, rien n'était au-dessous de lui; et dans ces travaux, il se distinguait toujours par son habileté et la quantité d'ouvrage qu'il exécutait. » On reconnaît bien ici des travaux que Frère Paul exécutait régulièrement, presque quotidiennement pendant des années... Vous souvenez-vous du test que le Père Champagnat faisait subir à tous les aspirants? « Une disposition essentielle qu'il demandait d'eux était l'amour du travail; la première épreuve à laquelle il les soumettait était celle du travail manuel. Il renvoyait sans ménagement quiconque ne pouvait la supporter, était reconnu craindre la peine ou, comme il disait, *avait mal aux coudes*. » Ce test, Frère Paul l'aurait réussi avec la mention *Summa cum laude!*

On peut rêver : la vie est uniquement *bonheur*. Au réveil, on se rend compte qu'elle est *service*. Mais *servir* amène *bonheur!* Frère Paul sut d'expérience que *service* égale *bonheur*. C'est ainsi que je veux traduire la pensée de Rabîndranath Tagore placée en exergue pour bien illustrer la découverte que Frère Paul fit au cours de sa laborieuse existence.

Pendant plusieurs mois, à diverses reprises, j'ai travaillé avec Frère Paul aux champs. Je corrobore volontiers le témoignage d'un confrère qui l'a bien connu : « Il était plaisant de travailler avec Frère Paul. Il était toujours le premier dans les endroits difficiles et se réservait aussi les tâches les plus dures. » Il faut dire qu'il était très fort, très résistant.

Et très silencieux... Pendant tous les mois pendant lesquels j'ai travaillé avec lui, je ne sais si nous avons échangé vingt mots... Il est vrai que nous ne travaillions pas toujours côte à côte... Mais il était plutôt silencieux et donnait très peu d'ordres.

Il avait été habitué, à Vauvert, à préciser chaque matin la tâche de la journée. Dans un solide registre, le supérieur inscrivait au début de la journée, pour chaque Frère, sa tâche, le lieu de son travail, la durée probable, l'heure du retour s'il y avait une sortie à faire... C'était une sorte de préparation de classe, comme nous en faisons, comme professeurs, dans nos premières années d'enseignement. J'ai pu parcourir avec grand intérêt un de ces registres. Chaque jour avait sa page ou ses pages... Et tout le monde y passait. On savait toujours « qui fait quoi aujourd'hui. » C'était là une organisation méticuleuse du travail, me direz-vous. Non. Pas du tout. C'était un moyen, un bon moyen, de garder tout le monde occupé à du vrai travail, un travail productif et utile. Je crois même que cette coutume était codifiée dans les Règles des Frères Ouvriers de St-François-Régis. Frère Paul, à ce propos, ne savait pas perdre de temps... En passant, qui dit ouvriers dit travailleurs... qui travaillent! Cette pratique était bel et bien codifiée dans le « Trésor des Frères Ouvriers de St Jean-François Régis » en ces termes : « Quand le personnel d'une Maison est nombreux, un ordre du jour, modifiable, est rédigé pour marquer les travaux du lendemain et désigner ceux qui les exécuteront. Le supérieur publie cet ordre du jour à la fin du déjeuner : ainsi l'on évite les pertes de temps. »

Dès après le déjeuner, Frère Paul avait donc gardé cette bonne habitude de planifier l'organisation de sa journée. Pour lui, il n'y avait pas de temps creux. Et tout arrivait à point, aussi bien pour le travail que pour sa présence au tout début des exercices communautaires. Et il se présentait aux repas et aux exercices communautaires en tenue correcte et propre. Frère Paul était un homme « organisé. »

Comme responsable de la ferme, il était debout vers 4 heures du matin et parfois, durant la nuit, il devait se rendre aux bâtiments pour surveiller les vaches en attente. Le train fait, il fallait aller à la messe matinale à la chapelle communautaire ou en paroisse selon les années. En hiver, il assurait le déneigement des chemins autour des

bâtiments. Il lui fallait avant même le lever de la communauté lors des grosses bordées d'hiver assurer le déneigement très tôt le matin. Il effectuait ce travail à l'aide d'un tracteur muni d'une puissante souffleuse. Le tracteur, un *Massey-Ferguson* 1967 qui tourne encore de nos jours comme s'il était sorti de l'usine la veille, et parfois, l'avant-veille... Cette souffleuse était placée à l'arrière du tracteur : ce qui obligeait le chauffeur à une gymnastique pénible et parfois dangereuse, en travaillant toujours à reculons.

En 1970, après étude avec toute la communauté, il fallut en venir à un discernement, comme on dit de nos jours... Faut-il conserver la ferme laitière? Considérons ces quelques données : les travaux et l'effort que cela exige, l'âge des Frères, leur santé, leur nombre, les coûts de la provende et de la production du foin et des grains... Enfin, voici les recettes de la ferme laitière et les dépenses qu'elle nous occasionne. Après discussions et échanges, il fut décidé, sans gaité de cœur, de liquider la ferme laitière et de ne garder que la culture des légumes tout en augmentant cette dernière. Beaucoup de tous ces travaux retombaient sur les épaules du Frère Paul, seul expérimenté en cela et le plus valide de tous. Lors de ces échanges, il parla fort peu, selon son habitude, mais se rallia sans peine à la décision de la communauté.

Frère Paul devint alors jardinier en chef, tâche qu'il assuma toujours avec le même savoir-faire. Commandes de semences, préparation des plants, organisation de la serre et des couches-chaudes, semences en pleine terre, sarclage, fixation des prix, récoltes selon les temps et les besoins, surveillance du caveau à légumes, provisions pour la communauté (pommes de terre, carottes, haricots, bettes, choux de Siam, tomates, poireaux, oignons, maïs, gourganes, fines herbes, etc.) Il voyait même à apporter à la cuisine la salade et d'autres produits du jardin pour les repas du midi et du soir. Il était attentif à tous ces détails, à toutes ces petites choses.

Comme nous devions arrêter la culture du foin et de l'avoine après la vente des bestiaux, les terres que nous possédions furent vendues aux voisins. Ce qui fut fait après entente avec la communauté. Il fut décidé de ne garder que 1 000 pieds de profondeur face au Chemin du Plateau, et ce sur deux lots de largeur. Nous jugions avoir assez d'espace pour les besoins futurs. Frère Paul participa à ce projet et se dit

tout à fait d'accord. Néanmoins, c'est avec un petit serrement de cœur qu'il voyait toutes ces terres qu'il avait contribué à drainer, à labourer et à cultiver, passer en d'autres mains. Par contre, nous gardions aussi une terre à bois de 100 acres. En hiver, Frère Paul bûchait le bois nécessaire soit pour le chauffage d'appoint de la maison, soit pour préparer les billots requis pour les réparations de nos bâtiments. Il assurait seul cette tâche d'abattage et de transport et de fendage... Il voyait même à rentrer ce bois de chauffage en hiver tout en voyant à garder une bonne provision en vue du chauffage qu'il assurait selon les températures extérieures et les besoins.

Un confrère qui a travaillé avec lui de nombreuses années nous communique le témoignage suivant : « Pour moi, je tiens à souligner d'abord qu'il était un homme d'ordre et un homme spécial. Nos voisins et les nombreux amis et connaissances qu'il avait venaient le voir, non à la maison, mais à la ferme, sur son lieu de travail. Il fut pour moi un vrai modèle de travail, et je remercie mes supérieurs d'alors de m'avoir permis, au hasard d'un placement, de rencontrer et de vivre avec un confrère de cette qualité humaine et religieuse. C'était un homme à tout faire. Quand il faisait un travail, inutile de passer derrière lui pour penser corriger ou vérifier quoi que ce soit. Peu importait le travail à effectuer, rien ne l'embarrassait. Demandez-lui n'importe quel travail, il le fera avec le sourire, et il vous fera éprouver la joie qu'il ressentait à vous voir l'aider. Mais ce que j'ai admiré le plus chez le Frère Paul, c'était son assiduité : à la ferme, à la prière, à la table, partout. Durant son séjour au Foyer Champagnat, je l'ai vu chaque jour. À l'occasion, je lui rappelais les bons souvenirs de St-Louis. Mais il demeurait indifférent devant tout cela... Comme si les choses de la terre ne l'intéressaient plus. Son départ me prive d'un ami d'une rare qualité humaine et religieuse. »

LE GRAND HOMME

Ernest-Félix Henniaux – Frère Félix-Antoine 1869-1948

Frère Félix-Antoine, né Ernest Henniaux, était Français. Il est né à Bousiès, près de Cambrai, cadet d'une famille de neuf enfants : 4 garçons et 5 filles. Selon une coutume assez répandue alors, il a été consacré à Marie par sa mère dès son jeune âge. Il porta

un vêtement bleu, symbole de cette consécration, jusqu'à l'âge de 7 ans. Cette maman très croyante a agi de la même façon avec chacun de ses enfants.

Les quatre garçons de cette famille devinrent Frères Maristes. Ils se sont signalés par leur vive intelligence et le sérieux de leur engagement au service du Seigneur et de l'éducation de la jeunesse.

Malgré une santé frêle à la suite d'un accident survenu alors qu'il n'avait que 7 ans, Frère Félix-Antoine fit d'excellentes études en vue de sa carrière d'éducateur. Il prit ses brevets, enseigna d'abord en France puis en Belgique, à notre École Normale d'Arlon. Il vécut ensuite trois ans comme professeur en Écosse et en Irlande afin de mieux maîtriser l'anglais.

En 1893, la Province d'Amérique (Canada-États-Unis) avait besoin de professeurs qualifiés pour l'enseignement de l'anglais. Il s'offrit alors pour enseigner dans cette Province avec un de ses frères. Ce frère, le Frère Boniface, fut longtemps maître des novices à Poughkeepsie, aux États-Unis. Frère Félix-Antoine fut directeur de nos écoles de Waterloo, de Lowell (É.-U.), de St-Romuald, puis du Juvénat d'Iberville durant deux ans. Partout où il passa, il se montra doué d'un ascendant remarquable sur les élèves comme auprès des professeurs. Il avait le don d'exposer avec un rare talent ce qu'on nommait alors des leçons de choses. C'était tout simplement qu'il savait utiliser habilement de grandes images pour son l'enseignement. Si une image vaut 10 000 mots, selon un adage bien connu, il lui suffisait alors de quelques commentaires choisis dans le but de faire comprendre à ses élèves le sujet de la leçon. Comme moyen d'enseignement, il possédait une collection choisie de ces images ou gravures religieuses et profanes de grand format pour qu'une classe entière puisse en profiter. Certains collègues qualifiaient sur un ton quelque peu moqueur ce genre de collection en lui donnant le nom de « collection de grands moyens de succès. » Il reste que ces moyens d'enseigner étaient excellents et plaisaient aux jeunes.

En 1899, alors qu'il dirigeait le Juvénat d'Iberville, il entreprit une activité commerciale, car, fils de commerçant, il avait dans ce domaine un doigté très sûr. Il poursuivit cette activité alors qu'il se trouvait à Lawrence (É.-U.) de 1900 à 1902, au Collège Laval de

1902 à 1903, au Scolasticat de 1903 à 1905 et à St-Romuald de 1906 à 1908. Avec les années, la santé de notre Grand Homme, pseudonyme fort sympathique qu'on lui donnait en communauté, se détériorait... Sa grande nervosité doublée d'un problème tenace de mauvaise digestion le forcèrent à abandonner l'enseignement et la direction d'école. Malgré ses céphalées qui résistaient opiniâtrement aux aspirines, il voulait demeurer actif dans un monde proche de celui de l'éducation. Il proposa donc aux supérieurs la fondation d'une imagerie fonctionnant selon un mode spécial : la vente ne se ferait que par la poste. L'Imagerie St-Antoine fut alors fondée à St-Hyacinthe, en 1908. Ce commerce existe encore de nos jours dans la même ville mais sous un nom différent. Dans un grand bâtiment voisin du Noviciat, il organisa l'imagerie : installation de présentoirs, de comptoirs, de meubles à tiroirs, etc. Il organisa une publicité bilingue, intelligente et efficace au Canada et aux États-Unis surtout auprès du clergé et des communautés religieuses. Parmi les pays qui lui fournissaient alors la plus grande partie de son matériel de vente : Suisse, France, Allemagne, Italie, Autriche...

La formule initiale de vente par la poste évolua donc avec l'ouverture d'un magasin traditionnel pour mieux répondre aux demandes et aux besoins de la clientèle, formée principalement de prêtres, de religieuses et de religieux, compte tenu des prix très avantageux que l'Imagerie leur offrait.

L'Imagerie vendait des objets religieux : images de différents formats, crucifix, médailles, chapelets, statues de différents modèles, encadrements de tableaux, livres sur la religion, chemins de croix, statues en fonte de diverses dimensions, vases liturgiques, objets servant au culte, carillons de cloches pour église, etc. Sous la gouverne de ce dynamique directeur, l'Imagerie acquit assez vite une réputation internationale. Frère Félix-Antoine ne reçut-il pas un jour une commande venant d'Australie ainsi adressée : Imagerie St-Antoine, Canada, commande qui aboutit sans délai sur son bureau de St-Hyacinthe?

Plusieurs des objets de culte vendus jadis par le Frère Félix-Antoine servent encore dans nos chapelles. Nos réserves patrimoniales de Château-Richer nous présentent de nombreux objets de culte provenant de l'Imagerie St-Antoine.

Frère Félix-Antoine a créé aussi un système qui répondait alors à un réel besoin. Lors des retraites paroissiales, les gens aimaient bien se procurer des articles religieux que le prédicateur bénissait à la fin de ces exercices. Frère Félix-Antoine avait imaginé un système ingénieux. Il avait fait confectionner un certain nombre de petites valises solides dans lesquelles étaient disposés dans plusieurs tiroirs superposés les articles mis en vente, avec leur prix. En ouvrant la valise, on pouvait facilement en étaler tout le contenu à la vue des acheteurs. Dans la valise, une liste complète des articles avec leurs prix. Le responsable de la vente faisait son rapport final sur une formule à cela destinée, envoyait l'argent de la vente au Frère Félix-Antoine en retournant la valise par le transport public, très souvent le train.

Plusieurs écoles et collèges du Québec étaient aussi ses clients assidus, car les récompenses qu'on offrait alors aux élèves avaient souvent un caractère religieux.

Le commerce que le Frère Félix-Antoine avait établi a connu un vif succès et dura, car il répondait alors à un réel besoin. Il faut avouer que ce gérant d'une culture raffinée était accueillant et amène envers la clientèle qui se présentait à son commerce. Il savait assurer à ses clients un service prompt et courtois dans le but de répondre à toutes les particularités de leurs demandes. Au début, il assurait tout seul cette activité qui lui demandait parfois des journées de quinze heures de travail... On nous confirme que cette activité qui s'avéra très lucrative servait surtout à financer les maisons de formation, jувénats et noviciat, dont les pensionnaires, des aspirants, ne pouvaient souvent offrir qu'une bien faible pension. Les affaires ont vite progressé, si bien qu'on a dû lui adjoindre du personnel, 5 ou 6 Frères qui travaillaient avec lui à l'Imagerie. Nos archives provinciales pourraient sans doute nous révéler le montant global des ventes durant toutes les années où ce commerce nous appartenait.

Quand il s'est agi de la décoration intérieure de la chapelle du Noviciat de St-Hyacinthe, on fit appel aux talents artistiques du Frère Félix-Antoine. Plusieurs Frères Maristes, au cours des âges, ont bien connu cette chapelle décorée par les soins du Frère Félix-Antoine. Cette chapelle existe toujours et elle a été conservée jusqu'à ce jour en

respectant le talent que le Frère Félix-Antoine avait déployé à sa décoration. Elle fait partie du patrimoine religieux de St-Hyacinthe.

Le mot imagerie a fini, avec les années, par devenir un mot qui ne répondait plus tellement aux activités commerciales du début. La vente de livres religieux surtout dépassait largement celle des ventes d'objets de piété. On lui donna alors le nom de Librairie Saint-Antoine. Ce nom a été transmis à ceux qui ont fait l'acquisition de ce commerce.

Frère Félix-Antoine, un religieux d'une personnalité bien tranchée, doué de qualités rares et d'un savoir-faire remarquable, méritait bien de porter le nom de Grand Homme que les Frères lui ont donné d'une manière spontanée, amicale et sympathique. Il demeura actif à la tête de son œuvre jusqu'en 1933. Il passa alors la direction de l'Imagerie à son successeur, un confrère. Il avait alors 64 ans.

Il se retira ensuite à l'Infirmierie d'Iberville où il vécut pendant 15 ans dans le silence d'une retraite digne et méritoire. Ce grand lecteur connut des problèmes de cécité croissante : dure épreuve pour un lecteur de son calibre. C'est cet aspect qui lui causa le plus d'amertume durant ses dernières années. Ce lecteur si cultivé et avide de bonnes lectures se contenta de la récitation du chapelet qui devint le compagnon de ses jours et de ses longues nuits sans sommeil.

Notre Grand Homme s'éteignit paisiblement le 24 août 1948 dans sa 80^e année.

FONDATEUR DE L'ÉCOLE DE GÉNIE

Joseph-Gérard Gosselin – Frère Gérard-Majella 1900-1986

Durant l'année académique 1948-1949, des cours universitaires de sciences ont commencé à se donner à Chicoutimi grâce à une collaboration étroite entre la Commission scolaire de Chicoutimi, les parents d'élèves, M. Philippe Poulin, inspecteur d'écoles et représentant du Département de l'Instruction publique, l'École polytechnique de Montréal et les Frères Maristes. On a demandé au Frère Majella Gosselin de jouer le

rôle de secrétaire correspondant et de porte-parole auprès des autorités concernées. C'est que pour qu'un orchestre puisse donner un concert harmonieux, il faut un chef d'orchestre. Et un seul !

Est-ce la prestance du Frère Majella, un homme de plus de trois cents livres et d'une stature d'environ six pieds, qui lui aurait assuré une telle tâche? Pas du tout ! C'est d'abord son expérience pratique comme organisateur des études scientifiques à Lévis, École St-François-Xavier, et à Chicoutimi ensuite. Sous son impulsion, les classes de sciences, 10^e, 11^e et 12^e et 13^e années, se sont organisées à l'Académie de Chicoutimi. C'est aussi grâce à son doigté qu'il est parvenu à dénouer une situation qu'il estimait injuste. Aux finissants des collèges classiques, les portes des Universités étaient ouvertes tandis que ce n'était pas du tout le cas pour les finissants de 12^e année des écoles du Département de l'Instruction publique. Pourquoi? Différence entre le contenu des programmes suivis et différence de deux ans de scolarité en moins au cours du Département de l'Instruction publique. De plus, Frère Majella croyait que la démocratisation de l'enseignement était possible dans le domaine de l'enseignement supérieur en sciences, ce qui permettrait aux ingénieurs qui travailleraient dans notre milieu de provenir de notre région et d'être francophones. Avec la création d'une l'École de Génie à Chicoutimi, les parents étaient conscients que leurs jeunes demeureraient dans la région un an ou deux avant de s'expatrier à Montréal ou à Québec.

En mai 1946, Frère Majella mit en route un projet dont il rêvait depuis quelques années déjà : offrir aux finissants de l'Académie commerciale de Chicoutimi la possibilité de fréquenter sur place une école de sciences de niveau universitaire. Après quelques voyages à Québec et à Montréal, plusieurs téléphones, une large correspondance et de multiples contacts personnels auprès de divers organismes locaux, Frère Majella était à même, en septembre 1948, d'accueillir 10 élèves en **Première année de Génie** dans ce qu'on peut appeler très modestement « une semence d'Université. » Déjà, depuis 20 ans le Mont-St-Louis, un collège appartenant aux Frères des Écoles Chrétiennes de Montréal, offrait de tels cours grâce à une affiliation à Polytechnique. Trois-Rivières et Shawinigan, depuis quelques années, offraient des cours de sciences de ce niveau grâce à des ententes entre des universités et les Commissions scolaires. Cette classe

de niveau universitaire, une primeur à Chicoutimi, fonctionnait dans les locaux de la Commission scolaire grâce à la coopération des forces vives du milieu. Ne faut-il pas voir là comme un tout premier pas vers l'idée d'une Université du Québec, une université qui se mettrait un jour au service des populations, dans divers milieux, là où sont les gens avides de connaissances mais qui ont la malchance de se trouver loin des grands centres comme Montréal et Québec? Ne peut-on pas estimer que, dans cette initiative du Frère Majella et de la Commission scolaire de Chicoutimi, apparaît au grand jour une vision originale et prophétique du monde actuel de l'éducation chez nous?

Frère Majella eut à transiger avec M. Ignace Brouillet, directeur de Polytechnique, et Monsieur Henri Gaudefroy, son successeur. Il reçut auprès de ces deux personnalités l'accueil le plus cordial qui soit et une entière compréhension. Les questions de programmes, de manuels, d'examens furent étudiées et un protocole établi. Au début de ce fonctionnement, l'étudiant ayant réussi à Chicoutimi devenait étudiant de Polytechnique qui avait une entente avec les autres Universités en ce qui concerne les admissions. Comme on le voit ici, tout fonctionnait dans la confiance la plus grande qui soit.

Frère Majella, tout en étant directeur et secrétaire de cette nouvelle École de Génie, avait tenu à demeurer professeur de mathématiques, une fonction qui lui tenait à cœur et dans laquelle il excellait. Ses anciens élèves peuvent facilement se remémorer cette scène familière : Frère Majella, au tableau noir, armé d'une craie dans la main droite et de son inséparable mouchoir dans la main gauche... C'est que, été comme hiver, suant beaucoup, il avait constamment besoin de son mouchoir pour s'éponger le visage... Ce spectacle, je vous prie de me croire, n'enlevait rien au professeur à la clarté de ses explications ni à la pertinence de ses démonstrations!

J'ai eu, durant l'année académique 1949-1950, le plaisir d'enseigner sous les ordres du Frère Majella. Je me trouvais alors un peu comme le géomètre de l'Académie! J'enseignais la géométrie en 10^e, 11^e, 12^e années aux diverses options. En 1^{ère} de Génie, j'enseignais la géométrie, plane et dans l'espace, la géométrie analytique. Cette

classe comptait 14 étudiants dont 2 bacheliers provenant du Séminaire de Chicoutimi. Nous avons un jeune Grec venant d'un de nos collèges de Grèce. L'École de Génie prenait déjà un petit air international! Ce fut pour moi une excellente expérience. Cela me permettait de me rendre compte sur le terrain des avantages dont ces jeunes étudiants bénéficiaient : commencer un cours universitaire dans leur milieu familial en jouissant de conditions économiques fort avantageuses, évitant frais de voyages, frais de pension, tout en demeurant dans un milieu étudiant bien connu.

En 1953, Frère Majella s'est trouvé subitement dans l'obligation de démissionner comme directeur de l'École de Génie car, selon sa propre expression, « il refusait d'assister lui-même à la destruction de son œuvre. » Qu'était-il donc survenu? Il convient de bien saisir les raisons de la première crise grave de cette jeune institution. D'après une entente transigée – un protocole – entre lui et les autorités de Polytechnique, il recevait en fin d'année les questionnaires d'examens préparés par des professeurs de Polytechnique ou préparés par les professeurs de l'École de Génie et soumis à Polytechnique. Il avait charge d'assurer la surveillance de ces examens et l'envoi des copies à Polytechnique. En cette année 1953, le directeur de Polytechnique, Monsieur Henri Godefroy, un grand ami du Frère Majella depuis la fondation de l'École de Génie, a fait parvenir les questionnaires d'examens à M. René Tremblay, directeur des études de la Commission scolaire de Chicoutimi, lui demandant de superviser les examens et de bien vouloir lui faire parvenir les copies une fois les examens complétés. De plus, par résolution, la Commission scolaire demandait au Frère Majella d'ajouter des cours de philosophie, d'histoire et de religion au programme de la Première Année de Génie. Tout se passait donc comme si la Direction des Études de la Commission scolaire voulait imposer ses vues ignorant les ententes que Frère Majella avait négociées pendant deux ans avec les partenaires de ce projet : Polytechnique, la Commission scolaire et l'Inspection des écoles.

Or, depuis la fondation de l'École de Génie, Frère Majella remplissait soigneusement ces deux fonctions quant aux examens. Il perçut cette nouvelle façon de procéder comme un manque de confiance envers lui, et, en homme fier, démissionna tout net.

Quant Frère Majella avait pris une décision mûrement réfléchie, il ne revenait jamais sur sa décision.

Pourquoi Polytechnique avait-il agi de la sorte? Manque de confiance envers Frère Majella devant les bons résultats habituels des élèves de son École de Génie? Oubli du protocole établi entre lui et Polytechnique quant aux examens de fin d'année, protocole en vigueur depuis 1948? Ou encore, changement unilatéral d'un tel protocole? Erreur du secrétariat de Polytechnique dans l'acheminement des questionnaires d'examens de fin d'année? Changement de procédure à une demande provenant de la Direction des Études de la C.S.? De toute façon, Frère Majella jugea ce geste indélicat envers lui et comme un manque flagrant de confiance envers sa personne de la part des autorités. Chose certaine, quand on connaît la sensibilité de cet homme et le soin qu'il avait mis afin d'assurer la naissance de cette École, ses efforts pour se conformer aux conditions d'affiliation et ses nombreuses démarches afin d'assurer sa survie, on comprend fort bien sa réaction. Ce qu'il jugeait indélicatesse l'aura profondément blessé.

De plus, il jugeait comme inacceptables deux autres décisions de la C.S.

A/ Ajouter de nouvelles matières aux 35 heures de cours prévues dans l'enseignement par Polytechnique et tel qu'accepté lors de la négociation du début.

B/ Supprimer la 12^e scientifique spéciale, car, sans cette classe préparatoire, les étudiants n'auraient plus alors le niveau voulu pour être admis en Première de Génie à Chicoutimi.

La réalité était donc la suivante. La Direction des Études de la C.S. désirait tout simplement traiter cette classe comme une sorte de 14^e année du secondaire en évinçant ainsi du décor le Frère Majella. Pour sauver son initiative de cours universitaires de sciences à Chicoutimi, Frère Majella ne voyait qu'une solution : démissionner. Cependant, il tenait à demeurer professeur et conseiller de son remplaçant. En posant ce geste d'éclat, il voulait garantir la survie de l'École de Génie. Il voulait clairement appliquer le principe qui découle de cette question : « Qui fait quoi ici? » Il connaissait trop bien le proverbe anglais : ***Too many cooks spoil the broth.***

Le Provincial des Frères Maristes, connaissant bien le Frère Majella, se contenta de remplacer ce directeur démissionnaire par le Frère Paul-Émile Boulet, D. Sc., qui deviendra de 1975 à 1990 directeur de la bibliothèque de l'UQAC. Habilement, le nouveau directeur intervint auprès de la C.S. et obtint en douceur que l'exécution de ces trois décisions irrecevables soit remise aux calendes grecques!

Pour démontrer la vitalité de l'œuvre fondée par Frère Majella, j'estime utile de poursuivre l'histoire de l'École de Génie pour laquelle il avait travaillé avec tant de dévouement et de compétence pendant 7 ans comme organisateur si l'on compte les deux années consacrées à la planification en vue de la mise sur pied de cette École. D'ailleurs, il y demeurait très actif sur plusieurs fronts.

À l'été 1959, Frère Paul-Émile Boulet et quelques professeurs rencontraient les autorités de Polytechnique à Montréal afin de demander l'autorisation d'ouvrir la 2^e année de Génie. Ils revenaient à Chicoutimi avec la permission écrite d'ouvrir cette 2^e année. Il restait une question pratique à étudier : comment réaliser ce projet?

En septembre 1960, le Provincial des Frères Maristes autorisait le Frère P.-É. Boulet à ouvrir cette 2^e année de Génie sous la dépendance des Frères Maristes et à leurs frais en ce qui concerne les salaires des professeurs que la communauté fournirait à cet effet, toujours avec la collaboration de la Commission scolaire qui permettait ainsi aux deux classes de Génie d'utiliser les locaux d'enseignement, les laboratoires et la bibliothèque de l'École Dominique-Racine qui venait d'ouvrir ses portes. La vieille Académie ne pouvait plus accueillir toute sa clientèle... Elle était devenue trop petite malgré les agrandissements obtenus en supprimant la grande chapelle transformée en salles d'enseignement. De plus, victime de la vétusté, cette vénérable Académie était vouée à la démolition. La résidence des Frères, située rue Morin, beaucoup plus récente, ayant été aménagée vers 1930, fut vendue par la C.S.

Le bilan de l'année académique 1960-1961 reflète assez bien les efforts et les résultats obtenus puisqu'en première année de Génie, 35 des 41 étudiants obtinrent leur promotion en 2^e tandis qu'en 2^e année, tous furent promus.

Durant cette même période des années soixante, l'École de Génie fut appelée par l'École Normale de l'Enseignement Technique de Montréal à collaborer au perfectionnement du personnel enseignant du secteur professionnel. En décembre 1967, l'École de Génie était autorisée à donner à Chicoutimi le certificat d'études générales pour l'enseignement des sciences, le CEGES.

Pendant plusieurs années, des jeunes filles du Saguenay-Lac-St-Jean posaient leur candidature pour être admises à l'École de Génie. Dominique-Racine serait devenue une école mixte. Elles étaient refusées. En 1964, après étude et entente entre la Commission scolaire, les Frères Maristes et M^{gr} Marius Paré, évêque de Chicoutimi, les jeunes filles étaient enfin admises à l'École de Génie.

Effectuons un bilan provisoire concernant les étudiants ayant fréquenté l'École de Génie de 1948 à 1964. Durant ces années, 529 élèves sont passés par l'École de Génie de Chicoutimi. De ces étudiants, 85 % ont décroché un diplôme dans des institutions universitaires. Nous possédons la liste, grâce aux archives du Frère Majella et de ses remplaçants, de tous ces diplômés selon les universités fréquentées. D'où provenaient donc ces diplômés?

Chicoutimi et les environs.....	30 %
Port-Alfred et les environs	7,5 %
Arvida	12 %
Kénogami-Jonquière	14 %
Alma et les environs	12 %
Haut du Lac St-Jean.....	9,5 %
Régions extérieures	15 %

Septembre 1967, ouverture de la 3^e année de Génie avec ses différentes options. Chaque option donna lieu à la formation d'un département dont les directeurs furent choisis au début de janvier 1967 : Génie civil, Gilles-G. Bergeron; Génie mécanique, Raymond Auger; Génie électrique, Ronald Fortin; Génie métallique, Michel Bouchard; Génie physique et physique, Rodrigue St-Laurent; Génie mathématiques, Claude Boucher.

Dès septembre 1967, tout en préparant officiellement l'ouverture de la quatrième année, le directeur de l'École de génie, Frère Paul-Émile Boulet, entreprenait les pourparlers après de l'Université Laval pour l'ouverture d'une 2^e année de géodésie et de foresterie et d'une 3^e année de Sciences pures.

À ce moment, deux organismes fusionnèrent à Chicoutimi sous le nom d'École de Génie et de Commerce durant l'été 1967 afin de profiter du fait que l'École de Commerce possédait une charte dont pourrait bénéficier l'École de Génie qui n'en possédait pas. Cette nouvelle institution participera activement en collaboration avec l'École des Infirmières, le Groupe St-Thomas Inc., le Petit Séminaire, l'Institut de Technologie, à la création du CEGEP de Chicoutimi en 1967. On confia aussi la présidence du comité de coordination et de planification d'une Nouvelle Université à Chicoutimi au Frère Paul-Émile Boulet.

Poursuivant ses activités, cet important regroupement d'institutions deviendra l'embryon des Départements des Sciences (École de Génie) et des Sciences administratives (École de Commerce) et servira ainsi à favoriser grandement l'ouverture de l'Université du Québec à Chicoutimi en 1969.

Pour souligner les débuts de l'enseignement universitaire à Chicoutimi, les autorités de l'UQAC ont apposé une plaque-souvenir dans l'entrée de la bibliothèque Paul-Émile-Boulet. Elle se lit ainsi :

HOMMAGE

Aux pionniers de l'enseignement universitaire au Saguenay-Lac-St-Jean

Aux Institutions préalables qui devinrent en 1969 l'Université

École de Génie

École de Commerce

Centre de formation des maîtres

Grand Séminaire
Au Groupe Saint-Thomas qui a été un porte-parole efficace de la région
pour obtenir l'Université.

Pour sa part, l'œuvre du Frère Majella, 1948-1969, atteignait alors ses 21 ans, l'âge de la majorité! Elle pouvait dès lors s'épanouir fièrement en véritable Université en donnant naissance au **Département des sciences pures et appliquées de l'Université du Québec à Chicoutimi**, selon une nouvelle formule mise de l'avant par le gouvernement du Québec.

Le 7 avril 1966, un banquet regroupa de nombreux invités du monde de l'éducation de Chicoutimi à l'Hôtel Chicoutimi pour souligner le 50^e anniversaire de la vie d'enseignant du Frère Majella. M. Henri Gaudefroy, recteur de Polytechnique, y prit la parole pour souligner l'œuvre magistrale du Frère Majella. Il tint à mettre en évidence à la même occasion les mérites des membres de la Commission scolaire dans l'organisation de l'enseignement scientifique de niveau universitaire à Chicoutimi. En termes délicats et empreints d'émotion, Frère Majella remercia l'orateur, cet ami depuis 1946, pour sa franche coopération au profit de la jeunesse régionale et des marques d'ouverture dont il avait fait preuve depuis 1946 en collaborant franchement avec nous pour l'ouverture de notre École de Génie et son maintien dans notre milieu.

En 1967, la santé du Frère Majella devenant de plus en plus défaillante, il se retira à la Maison Provinciale de Desbiens où se trouvait l'Infirmierie des Frères Maristes. Natif de Roberval, il a pu passer plusieurs années, de 1967 à 1983, ayant sous les yeux un superbe paysage qui lui était bien familier : une vue splendide sur le lac St-Jean que les autochtones appellent dans leur langue le Piékouagami.

Frère Majella décédait le 15 juillet 1986 au Foyer Champagnat de Château-Richer où il demeurait depuis 1983. Il repose dans la paix du Seigneur parmi ses confrères défunts de la crypte de Château-Richer.

L'UQAC a tenu à mettre en évidence à l'entrée de la bibliothèque Paul-Émile-Boulet une œuvre artistique du Frère Jérôme Legaré qui représente le Frère Majella en buste. Cette Université bien de chez nous a tenu à honorer ainsi les deux premiers directeurs de l'École de Génie de Chicoutimi, une école qui, créée en 1948, peut être considérée comme la semence qui a donné naissance à notre Université du Québec à Chicoutimi, membre des Universités du Québec et dont la région, à juste titre, a raison d'être fière.

ÉPILOGUE

*« Les morts gouvernent les vivants. »
Auguste Comte*

Cette formule lapidaire d'Auguste Comte que je tiens à placer en exergue nous invite, nous religieux maristes du troisième millénaire, à mieux saisir cette idée fondamentale : nous ne saurions comprendre le présent sans nous référer constamment à l'héritage spirituel de nos ancêtres dans l'Institut nous ont légué. Les actions, les paroles, les écrits de nos Frères du passé nous sont rappelés pour mettre en lumière les valeurs pour lesquels ces anciens vivaient. Tout cela nous invite à une fidélité à un engagement caractéristique de tout religieux éducateur: **nous nous sommes consacrés, - et nous restons consacrés, - à un service d'Église auprès de la jeunesse d'aujourd'hui.**

Vous venez donc de parcourir des moments typiques de la carrière de quelques-uns de nos illustres confrères. Dans plusieurs passages de cet ouvrage, vous avez noté qu'il s'agissait tantôt d'actes de tous les jours, tantôt d'événements particuliers que ces hommes ont vécus à certains moments de leur vie. C'est que, vous le savez comme moi, il est difficile d'être illustre vingt-quatre heures par jour! Déjà, nos longues heures de sommeil nous forcent à nous contenter de rêver purement et simplement... Et vous connaissez la valeur des rêves!

Il est possible que vous soyez resté, ici et là, sur votre appétit... Alors, il faudrait consulter les vraies archives provinciales car, en ce qui me concerne, à quelques exceptions près, j'ai eu recours, pour camper ces Frères illustres, à mes propres

archives de mémoire vive avant que le temps et les vicissitudes de la vie ne viennent menacer la conservation de mes précieux trésors personnels de souvenirs.

Certains de mes illustres personnages ont exigé que je noircisse plusieurs pages de cet ouvrage. Mais, je tiens à le rappeler ici même, Il n'y a aucun lien entre l'importance du personnage et le nombre de lignes qui lui sont allouées... J'ai vécu avec certains d'entre eux durant 5 ans, 10 ans et même plus. Alors, ma mémoire a eu le temps d'accumuler des détails, petits et grands, qu'elle m'a restitués fidèlement lors de la rédaction.

Mais, à ce moment de clore ce florilège d'hommages amicaux, je me suis rendu compte que j'avais omis de mettre en valeur les exploits de plusieurs de mes confrères. C'est que, pour devenir illustre chez nous, selon une coutume toujours vivace, il faut être mort! J'ai tenu, moi aussi, à respecter la sage politique de l'Église : elle ne canonise que les saints qui sont morts! Les saints vivants devront attendre! Et se perfectionner encore!

Ces amis d'hier, dans leur profonde sagesse, nous ont surtout laissé un message d'une valeur inestimable : **la parole donnée gouverne les vivants.**

Je remercie les confrères qui ont revu mon texte et ceux qui m'ont fait des suggestions fort intéressantes quant à la présentation de mes célèbres amis. Je remercie de manière spéciale Frère Armand Morin, ce fin linguiste délicat et compétent, qui m'a permis de traduire en latin classique, et sans barbarisme, le titre que j'ai choisi pour le prochain cortège de grands hommes...si Dieu me prête vie. Grand merci au Frère Gilles Beauregard qui a accepté une tâche de finition : la révision générale de ces pages. Cette fraternelle coopération vous a permis de parcourir avec encore plus de plaisir cet ouvrage sans prétention que vous avez encore entre vos mains et qui se termine en évoquant un nouveau titre qui me semble encore plus précis que le premier : DE FRATRIBUS MARISTIS ILLUSTRIBUS. Ce sera peut-être le titre d'un prochain ouvrage qui se propose de faire revivre un moment sous nos yeux des confrères qui ont mis, eux aussi, leurs talents et leurs activités au service de la jeunesse, espoir de l'Église et espoir de la nation.

DE VIRIS ILLUSTRIBUS

NOM	PRÉNOM	NAISSANCE	NOM RELIGIEUX	DÉCÈS	PAGE
Allard	Roméo	1897	Léon-Alphonse	1991	133
Aubut	Firmin	1925	Firmin-Marie	2004	163
Beudet	Claude-Roland	1916	Claude-Albert	2006	121
Beudet	Damase	1902	Louis-Émilien	1980	6
Bergeron	Ernest	1885	Ernest-Béatrix	1963	142
Bouchard	François-Xavier	1905	François-d'Assise	1971	171
Boucher	Arthur	1882	Pétrus-Émile	1976	139
Bouffard	Émile	1898	Émile-Vincent	1948	60
Butin	(Pétrus) Pierre	1894	Marie-Anselme	1954	75
Chabot	Alcide	1905	Joseph-Adonis	1984	118
Chassagneux	Jean-Pierre	1878	Joséphus	1947	98
Clavien	Placide-Louis	1900	Placide-Louis	1971	155
Côté	André	1932	Henri-André	2004	38
Desbiens	Jean-Paul	1927	Pierre-Jérôme	2006	143
Doyon	Auguste	1890	Auguste-Henri	1963	21
Gauthier	Thomas-Louis	1904	Louis-Tharsice	1994	139
Gosselin	Armand	1903	Arsène	1981	57
Gosselin	Joseph-Gérard	1900	Gérard-Majella	1986	184
Henniaux	Ernest-Félix	1869	Félix-Antoine	1948	180
Jacquet	Louis	1882	Joseph-Arthur	1964	16
Jeannotte	Alcidas	1887	Joseph-Azarias	1972	103
Julien	Rosario	1910	Simon-Alexis	1960	36
Lacoursière	Alphonse	1907	Joseph-Léonard	1987	10
Laliberté	Joseph-Ernest	1900	Alphée	1973	97
Langevin	Jean-Louis	1875	Louis-Léon	1963	31
Larouche	Marius	1908	Émile-Simon	1999	83
Leblond	Arthur	1902	Arthur-Sébastien	1972	151
Légaré	Jérôme	1909	Louis-Jérôme	1999	77
Lelièvre	Roméo	1892	Paul-Stratonique	1970	26
Loiselle	Napoléon	1882	Henri-Ambroise	1956	129
Malfant	Antonin	1885	Antoine-Amédée	1958	9
Nicole	Adolphe	1897	Pierre-Adolphe	1987	89
Ouellet	Albert	1906	Albert-Benoît	1997	108
Ouellet	Georges	1912	Joseph-Florien	2003	62
Pelletier	Armand	1901	Delphis	1967	56
Perron	Romuald	1920	Romuald-Benoît	2007	139
Reboul	Régis	1882	Macaire	1955	13
Rivat	Gabriel	1808	François	1881	139
Roch	Louis-André	1920	Louis-André	1997	141
Rochette	Joseph	1902	Rochette, Joseph (SFR)	1995	142
Rochette	Paul	1914	Rochette, Paul (SFR)	1998	173
Roy	Alphonse	1893	Louis-Robert	1965	55
Roy	Philémon	1888	Philémon-Antoine	1953	3
Saint-Hilaire	Ovila	1912	Marie-Ovila	1977	76
Simard	Edmour	1891	Adolphe-Justin	1972	141
Talbot	Éloi	1899	Éloi-Gérard	1976	114
Vachon	Paul-Augustin	1912	Valère	1986	128